

L'HÔTEL DU PALAIS
BIARRITZ
Des origines à nos jours

Philippe CACHAU
Docteur en histoire de l'art

2017

Plan

Remerciements

Préface par M. Michel Veunac, maire de Biarritz

Avant-propos

Historique

I. Les origines. La Villa Eugénie et le domaine impérial de Biarritz (1854-1881)

II. Du Palais Biarritz à l'Hôtel du Palais. Naissance et vie de l'hôtel (1881-1903)

III. La Belle Epoque. Une période faste (1903-1914)

IV. La Grande Guerre (1914-1919)

V. Les folles années du Palais (1920-1929)

VI. Les années de crise (1929-1939)

VII. La Seconde Guerre mondiale (1939-1944)

VIII. L'Après-Guerre (1945-1955)

IX. Le Renouveau (1956 à nos jours)

Description et analyse

I. Extérieurs

1) La Villa Eugénie

2) L'Hôtel du Palais

II. Intérieurs

1) La Villa Eugénie

2) L'Hôtel du Palais

III. Le Spa impérial

Bibliographie

Sources

Illustrations (support numérique)

Remerciements

Cet ouvrage n'aurait pu voir le jour sans la confiance et le soutien des personnes qui ont cru en ce projet.

Nous exprimons notre plus profonde gratitude à M. Jean-Luc Cousty, directeur général de l'Hôtel du Palais, pour nous avoir aimablement confié cette tâche.

Notre plus vive reconnaissance va également à Mme Isabelle Joly, architecte du Patrimoine, pour ses conseils et les précieux éléments qu'elle a bien voulu nous communiquer ; à M. Bruno Marcelis et Mme Colette Messenger-Marcelis sans lesquels nous n'aurions pu traiter valablement leur grand aîné, M. Alfred Boulant, notamment à travers les textes et documents de l'exposition réalisée par eux en 2016 à Biarritz et l'aimable communication de leurs clichés de famille ; à Mme Josette Cazaux, directrice du Musée historique de Biarritz, M. Jacques Sotéras, responsable des archives du musée, et M. Alexandre Doualot, responsable des archives de l'Etude notariale Letulle à Paris, pour leur dévouement.

Nous remercions enfin les autres institutions démarchées : Médiathèque, Musée basque et Pôle des Archives départementales à Bayonne, Archives municipales de Biarritz, Archives nationales (service des Cartes et Plans et du Minutier central en particulier) et Institut français d'architecture à Paris.

Avant-propos

Quelle formidable destinée que celle de l'Hôtel du Palais à Biarritz !

Né en 1882 quand il n'était que l'hôtel-casino *Palais Biarritz* – il ne prit son nom actuel que dix ans plus tard ! –, rebâti en 1904-1905 sur les vestiges de l'ancienne *Villa Eugénie*, érigée en 1854-1855, ce somptueux édifice constitue le navire amiral de l'hôtellerie de luxe et du tourisme de prestige de la cité basque et sur l'ensemble de la côte.

Labellisé "Palace" en 2011, il est le seul établissement de ce type sur la côte atlantique en France. Membre de la *Leading Hotels of the World*, consortium de 375 établissements de luxe dans soixante-quinze pays, depuis 1989, du *Comité Colbert* depuis 2009, l'Hôtel du Palais a obtenu en 2012 le label "Entreprise du Patrimoine vivant" par le ministère de l'Economie, des Finances et de l'Industrie. Depuis 2013, il est membre associé du groupe de luxe *Orient Express Hotels* qui rassemble, depuis plus de vingt-cinq ans, les plus beaux établissements du monde. En 2016, la chaîne américaine CNN l'a classé au 4^e rang des vingt-et-un plus beaux hôtels de front de mer au monde.

A l'heure de choix décisifs pour l'avenir de cet établissement emblématique d'un certain art de vivre à la française, la publication d'une monographie digne de son prestige apparaissait de plus en plus nécessaire. Contrairement à bien des ouvrages qui ne se sont livrés, jusqu'à présent, qu'à une approche purement historique ou mondaine, notre souci a été ici de montrer tout ce qui a fait et fait l'intérêt de ce lieu magnifique sous l'angle de l'histoire, revue et corrigée, ainsi que de l'histoire de l'art.

Hormis la monographie sur Edouard Niermans, son architecte, publié en 1991, jamais l'Hôtel du Palais n'avait fait l'objet d'une telle analyse. Cette lacune est désormais comblée et l'est d'autant plus que les connaissances, tant historiques qu'artistiques, ont bien progressé depuis la fin du XX^e siècle.

Nous avons pu, en tant qu'historien de l'art des périodes modernes (XVII^e-XVIII^e siècles), – principales périodes de références, tant de la Villa Eugénie sous le Second Empire que de l'hôtel actuel à la Belle Epoque – en apprécier toutes les nuances et les clins d'œil. Qui se souvenait encore que le domaine impérial de Biarritz fut marqué à ce point par celui du Trianon de Marie-Antoinette, souveraine favorite de l'impératrice Eugénie ?

Cet ouvrage est aussi l'occasion de traiter des périodes peu, voire jamais évoquée, faute de documents : l'ère d'Alfred Boulant, les années 1930, la Seconde Guerre Mondiale ou la fin du XXe siècle à nos jours.

On trouvera donc ici un panorama aussi complet que possible, illustré de nombreux documents et clichés inédits.

Historique

I. Les origines. La Villa Eugénie et le domaine impérial de Biarritz (1854-1881)

Raisons et naissance du domaine impérial de Biarritz (1854)

On prétend souvent que l'impératrice Eugénie avait souhaité une résidence à Biarritz pour se rapprocher de son Espagne natale, dont elle était éloignée depuis son mariage avec Napoléon III en janvier 1853. Si elle s'était souvenue, en effet, des séjours effectués avec sa mère, la comtesse de Montijo, et sa sœur, la duchesse d'Albe, en 1834 et 1850, c'est oublier un peu vite que l'empereur eut, lui aussi, des attaches familiales avec la côte basque et Biarritz en particulier.

L'adjudant du domaine impérial, Etienne Ardouin (1828-1909), rappelle que la reine Hortense, mère de l'empereur, s'était rendu dans le village en 1807 et l'avait comblé de ses bienfaits. Légende ou réalité ? Quoi qu'il en soit, on sait que son oncle, Napoléon I^{er}, avait visité Biarritz au printemps 1808 lors de son long séjour à Bayonne qui visait à établir son frère Joseph sur le trône d'Espagne.

Les attaches des familles de nos deux souverains, partagées entre France et Espagne, étaient d'autant plus mêlées que le père d'Eugénie, Cipriano de Palafox y Portocarrero (1784-1839), comte de Téba, puis de Montijo à la mort de son frère aîné Eugenio, était un *afrancesado*, c'est-à-dire un partisan des Français et du roi Joseph lors de la guerre d'Indépendance (1808-1813). Ses convictions bonapartistes furent pour beaucoup dans l'union de sa fille, Maria Eugenia, avec Louis-Napoléon Bonaparte, nouvel empereur des Français. Tout se tenait donc.

Le couple impérial se rendit sur la côte basque en 1854. Ils séjournèrent du 21 juillet au 19 septembre, soit durant 42 jours, dans la Villa Gramont, futur château à partir de 1866, résidence de Jules Labat (1819-1914), maire de Bayonne depuis 1852, conseiller général des Basses Pyrénées, et futur député bonapartiste en 1869. Sa propriété était réputée plantée d'arbres provenant de plants de la Malmaison, lieu ô combien emblématique pour Napoléon III.

C'est dans cette villa que naquit le projet de la résidence de Biarritz, plus communément appelée *Villa Eugénie*, sans doute en référence à elle, même si la résidence qu'il envisageait n'avait rien de la villa à proprement parlé mais tenait plutôt du château. Comme le rappelle

très justement André Lebourleux, le terme exact employé dans les documents était " résidence impériale" ou "château de Biarritz".

Acquisitions des terrains et choix du site

Dès le 29 juillet 1854, *Le Messager de Bayonne*, qui informait quotidiennement des faits et gestes du couple impérial, se fit l'écho de la rumeur de son installation, laquelle se confirma le 3 août. En effet, la veille, Napoléon III avait donné pouvoir au maire de Biarritz, Pierre Duprat, d'acquérir en son nom les terrains nécessaires à la constitution du futur domaine impérial. L'acte fut passé à la Villa Gramont devant Me Tisset, notaire à Anglet. La liste des terrains sera établie dans l'acte de vente du domaine par l'impératrice Eugénie en 1881.

Neuf terrains furent ainsi acquis en août 1854, puis cinq autres en mai 1855, soit 14 au total, pour la somme de 59 827,50 francs. Achille Fould, ministre de la Maison de l'Empereur, fut chargé de la validation des acquisitions comme, plus tard, des différents projets et travaux de la résidence. Les acquisitions comme la construction furent financées sur la cassette de Napoléon III et d'Eugénie. Le domaine impérial de Biarritz était donc leur propriété privée.

La résidence fut établie près du phare, construit en 1834, sur un plateau à 12 m. au-dessus de la plage et à 30 m. du bord du promontoire. Le choix du site a été influencé par celui établi, en 1852, par l'architecte genevois, Samuel Vaucher (1798-1877), pour le palais du Pharo à Marseille. Ce palais sera, son tour, marqué par les plans et élévations de la Villa Eugénie. Dans les deux cas, il s'agissait d'avoir une résidence en bordure de mer avec vue panoramique, l'une sur l'Atlantique, l'autre sur la Méditerranée, les sites étant toujours judicieusement retenus.

Les acteurs de la Villa Eugénie

Le couple souhaitant pouvoir loger dans sa nouvelle résidence à l'été 1855, les choses se décidèrent très rapidement. Napoléon III était, on le sait, un homme d'action. Dès le 7 août 1854, l'architecte et le maître d'œuvre furent retenus : il s'agissait d'Hippolyte Durand (1801-1882), d'origine parisienne, architecte du département des Basses-Pyrénées, ex-architecte du diocèse de Bayonne qu'il avait dû quitter suite à une mésentente avec l'évêque alors qu'il était en charge de la restauration de la cathédrale. Durand était aussi réputé pour le singulier château de Monte-Cristo, bâti pour Alexandre Dumas père en 1846.

Le maître d'œuvre était Charles-Fabien Candas, entrepreneur général des bâtiments de la Couronne, parisien également, établi rue de Lille. Il sera réputé à Biarritz comme auteur d'une villa néo-renaissance, dite *Villa Candas*, en 1860, plus connue ensuite, à partir de 1880, comme la villa du duc de Frias.

Eloigné du chantier par ses fonctions dans les diocèses d'Auch et de Tarbes, et devant les critiques émises par les autorités sur les malfaçons de la construction, Durand dut être remplacé en mai 1855 par son inspecteur des travaux, Louis-Auguste-Léodar Couvrechef (1827-1858), âgé de 28 ans, qui devait disparaître prématurément. Il obtint le titre d'architecte du château de Pau en 1857, puis de celui de Arteaga, résidence espagnole – inachevée – du couple impérial, au nord de Guernica, près de Bilbao.

À son décès, Couvrechef fut remplacé en 1859 par Gabriel-Auguste Ancelet (1829-1895) qui travaillait alors à la galerie des Natoire du château de Compiègne. Devenu architecte en titre du château en 1864, il fut remplacé à son tour par Joseph-Auguste Lafollye (1828-1891) qui devint alors celui des châteaux de Biarritz, Pau et Artéaga. En 1864, un cinquième architecte fut employé, pour la chapelle impériale seulement : Emile Boeswillwald (1815-1896).

Le projet d'Hippolyte Durand (septembre 1854 – janvier 1855)

Le plan de la villa fut établi en septembre 1854, approuvé le mois suivant par Achille Fould. Il s'agissait d'un logis principal en fond de cour avec deux ailes latérales, conformément à la disposition du château français depuis le XVII^e siècle. Le mélange de brique et de pierre en façade entendait se conformer au style dit "Louis XIII" – "Louis XIV" à cette époque – en souvenir du premier château de Versailles (actuelle Cour de marbre). Afin de répondre au souci de rapidité du couple impérial – exigences qui ne sont pas sans rappeler celle de Louis XIV à Versailles –, Durand se contenta d'une couverture de zinc telle qu'elle apparaît sur l'élévation. On retrouvera ce type de couverture sur de nombreuses constructions du domaine. La trop grande simplicité des élévations amena à leur correction en janvier 1855. Nous y reviendrons dans l'examen des élévations.

La construction de la villa (1854-1855)

La construction avait débuté en octobre 1854 avec une foule de terrassiers, maçons et manœuvres placés sous la direction de Candas. L'établissement des fondations s'ouvrit le 15 du mois, suivit de la construction en novembre. Elle fut entravée, début décembre, par des pluies diluviennes qui firent déborder la rivière du domaine et qui entraînent plusieurs

mètres cubes de sable. Dans ces conditions, des grèves éclatèrent chez les bouviers dont les bœufs remuaient le terrain et tiraient les matériaux. La construction avait atteint alors, suivant les parties, l'entresol du rez-de-chaussée ou le premier étage.

Candas avait recouru à divers fournisseurs locaux : Louis Moussempes pour la pierre et le bois – il sera le grand entrepreneur de la Biarritz du XIXe siècle –, Bascary pour les outils et le ciment de Guéthary, Recart et Lefebvre pour la plâtrerie, Sarraille et Recart, fils ou frère du précédent, pour la peinture et la vitrerie, tous de Biarritz, Sasco de Bidart et Ithurbide d'Arbonne pour la chaux. Les Bayonnais Jean Clément livra la menuiserie et les époux Bègue, la serrurerie.

La pierre fut extraite de Bidache, Laas, Saint-Ouge, Bourg à Urrugne et Fontarabie. La brique était venue de Bordeaux et de Toulouse. La charpente était en chêne comme les parquets à l'anglaise. L'origine du bois n'est pas établie. Les combles furent couverts de zinc comme les autres bâtiments du domaine. Le choix de ce matériau peut surprendre pour un château de style Louis XIII mais il était très apprécié au milieu du XIXe siècle tant pour des raisons de coût, de rapidité et de facilité de pose que de résistance aux intempéries. Les pluies et les vents sont, comme on sait, souvent violents au Pays basque.

A l'arrivée des souverains en juillet 1855, la résidence n'était pas tout à fait achevée : elle le sera en août avec les pavillons de garde et les écuries impériales. Durant trois jours (27, 28, 29 juillet), ils supervisèrent les travaux. Ils se montèrent à 472 000 francs, dont 300 000 francs pour la villa.

La Villa Eugénie en 1855

Le bâtiment mesurait, nous dit Ardouin, 38 m. pour le logis principal, 39 m. pour les ailes. Il atteindra 20,25 m. de haut avec son nouvel attique en 1865. La cour principale faisait 20 m. de large et 22 m. de long.

Au-devant, se trouvait une vaste terrasse à pans arrondis de 65 m. de large sur 30 m. de profondeur. Etablie en mars-juin 1855 sur une assise en pierre de Bidache, elle reposait sur deux grands rochers au bout du promontoire et venait prolonger ainsi l'espace de la villa. Lors des séjours du couple impérial, on y dressait une tente de 10 m. de long sur 3,50 m. de large, en bois verni, imitation bambou, couverte de coutil rayé et ornée d'un lambrequin. Elle servait de lieu d'observation pour l'empereur qui, tel un Louis XVI, usait de ses instruments oculaires pour observer l'horizon et le ciel, de jour comme de nuit.

C'est précisément dans le style Louis XVI que fut établi le garde-corps en pierre ajouré. Afin de protéger cette terrasse de l'assaut des vagues, un brise lame fut établi au centre en février 1866.

Naissance du parc et de la plage de l'Impératrice (1855)

A l'instar de Louis XIV à Versailles, Napoléon III s'était livré à de nombreux terrassements et apports de terre pour modeler le terrain sablonneux du domaine en parc à l'anglaise avec ses routes, allées sinueuses, lac, rivière, petits ponts, fabriques et constructions diverses. L'opération fut menée au début de 1855 par Isidore Daguene, ingénieur des ponts et chaussées, assisté d'un certain nombre d'artisans et fournisseurs : Giraud pour les remblais, Cazeaux pour les sentiers, Betbeser et Moussempès pour les barrières et clôtures. Mathias Harriet, pépiniériste établi à Biarritz, fournit les semis et plantations, Pierre Hiriart, originaire d'Anglet, le gazon. Avec Combes, aide-jardinier, ils transformèrent les dunes de sable en massifs et verte pelouse vallonnée.

Suivant le goût d'Eugénie pour Marie-Antoinette – elle s'était fait portraiturer, rappelons-le, en 1854 sous les traits de la reine par son peintre favori, Franz Xaver Winterhalter –, une ferme avec vacherie et bergerie fut bâtie dans le parc, suivie d'une maison chinoise. Tout ceci n'était pas sans rappeler en effet le domaine de Trianon. Nous verrons que les analogies avec Versailles ne s'arrêtent pas là.

Suite aux importantes intempéries de décembre 1854, le ruisseau du domaine, détournement de l'ancien, qui se jetait au pied d'un des rochers de la terrasse de la villa, fut canalisé en béton en mars 1855 par le biarrot Jean Augustin.

C'est aussi en 1855 qu'Auguste Neumann, chef jardinier du château de Pau, procéda, à l'emplacement d'une ancienne vigne, à la plantation de 15 000 pins de 6 ans d'âge pour établir une pinède, dite "la Pignada". Cette pinède devait faire école dans la naissance de la forêt landaise en 1857 par Napoléon III depuis son domaine de Solférino. Les vestiges de la Pignada sont encore visibles sur une ancienne vue de la chapelle impériale dans les années 1880.

De 20 ha à l'origine, le domaine impérial fut porté à 26 ha, suite aux acquisitions de terrains de 1858, 1859, 1861, 1863 et 1865, passées devant Me Saubat Damborgez à Bayonne, soit de la plage, à l'ouest, à l'actuelle avenue de La Rochefoucauld, au bout de l'avenue Victoria, à l'est ; de l'entrée du domaine, au droit de l'actuel pavillon Hermès, avenue Edouard VII et à

l'avenue de la Marne (ex-route impériale de Bayonne) au sud, au plateau du phare, au droit de la rue Lavigerie, au nord.

Les plans d'aménagement de la plage en avril 1855 attestent également les efforts déployés sur le site. Ils faisaient suite à l'établissement de la terrasse devant la villa en mars. Des travaux de terrassements furent ainsi réalisés pour établir la vaste promenade empierrée de 360 m. de long, reposant sur un soubassement en béton, pour mener aux futurs bains impériaux, construits en 1859-1860. La promenade, qui enjambait le ruisseau, fut prolongée en avril 1859, suite à la réalisation des bains, jusqu'à l'extrémité de la plage sous sa forme actuelle. Ainsi naquit la "plage de l'Impératrice", rebaptisée "Grande Plage" sous la IIIe République.

La nouvelle aile 1859-1860

La croissance du jeune prince impérial, né en 1856, et l'arrivée de personnalités toujours plus nombreuses rendirent la résidence de Biarritz bien petite. Une seconde tranche de travaux fut donc décidée en octobre 1858. L'extension se fit en 1859-1860 sur le flanc droit de la villa par la création d'une aile en rez-de-chaussée, sommée d'un attique, due à l'architecte Ancelet. Elle donnait déjà ce fameux plan en E que l'on retrouvera plus tard dans l'hôtel et qui symbolisait si bien le nom d'Eugénie. Le budget fut fixé à 152 000 francs en avril 1859, soit plus de la moitié du prix de la villa. L'architecte se justifia par le choix des matériaux résistants nécessaires à la position et au climat du lieu, ce qui n'avait pas été le cas lors de la première tranche d'où la grande fragilité de la construction initiale.

Des travaux à chaque saison. La surélévation de 1865-1866

A chaque saison, la présence du couple impérial amenait son lot de travaux et de réfections. Ils ne quittaient pas Biarritz sans que de nouveaux projets furent adoptés et ne fussent réalisés pour l'année suivante.

En 1856, un réservoir fut établi à l'est du parc pour l'alimentation en eau de la villa. Plusieurs canaux souterrains furent réalisés en 1860 et 1863. Ce système servira jusqu'au début du XXe siècle pour l'hôtel-casino qui remplacera la villa.

En 1857, les communs en sous-sols furent étendus sous l'aile droite avec la création d'un corridor sous la cour entre les deux ailes.

En 1859, on procéda à la réfection des plafonds et planchers du cabinet de l'empereur et de la chambre du prince impérial au-dessus.

En 1860, le mur du salon et ses deux entrées furent refaits. On décida l'extension de l'appartement du prince impérial sur l'escalier privé et sur la couverture de la nouvelle aile. Ceci n'est pas sans rappeler la création des petits appartements de Louis XV sur les couvertures et escaliers intérieurs de la cour des Cerfs à Versailles. Cette année vit aussi le remplacement des charpentes hors de service et la consolidation de celles qu'Ancelet estimait insuffisantes.

En mars 1863, le plafond du salon fut remplacé par un plafond à caissons de style Louis XIII suivant celui de la villa. Deux autres plafonds furent également conçus pour le salon et le cabinet du prince impérial.

En septembre 1865, Lafollye fut chargé de la surélévation de la villa primitive pour gagner toujours plus d'espace. Il s'agit là de la troisième grande étape de l'évolution de la villa que nous évoquerons plus loin.

En 1866, une nouvelle cuisine avec cour anglaise fut aménagée sous l'aile droite et la petite cour qui la séparait de la nouvelle aile de la villa. Elle répondait aux nécessités de réceptions toujours plus nombreuses.

En 1867, Napoléon III fit procéder au remplacement de la cheminée de son cabinet. Le dessin montre une cheminée de marbre de style Louis XVI avec pieds en console et frise de postes au-dessus du foyer suivant les motifs ornementaux en vogue au XVIII^e siècle.

Ces aménagements et agrandissements successifs permirent de recevoir dans de meilleures conditions les hôtes de marque cités plus bas.

En 1869, la villa était âgée d'une quinzaine d'années et la médiocrité de sa construction obligea à revoir tous les planchers du premier étage. Un diagnostic fut établi sur les différentes parties de la demeure et l'on décida, en 1868, de procéder à l'installation de poutrelles métalliques en soutènement. Cette réfection générale empêcha le séjour du couple impérial cette année-là. Ces poutrelles seront retrouvées dans l'incendie de l'hôtel en 1903.

Déjà en 1859, Ancelet avait déploré l'état de ruine de la demeure, devant être, selon lui, « refaite en partie ». Il regrettait les sommes ainsi les sommes employées qui l'avaient été en pure perte.

Intérieurs de la Villa Eugénie

La distribution de la villa est connue par divers plans. Nous l'évoquerons plus loin.

La décoration et le mobilier des pièces ont été décrits par Ardouin en 1869 et Yves Badetz en 1990. Il est recensé dans deux inventaires sous forme de registres, conservés aux Archives nationales. Le premier, daté de 1858, comptait 1610 pièces pour un montant de 189 961,44 francs. Le second est daté de 1870 et fit l'objet d'un récolement en 1881.

En dépit du goût éclectique du temps, le mobilier fut volontairement simple et moderne, souvent en acajou, parfois en palissandre, livré par Grohé, ancien fournisseur de Louis-Philippe et de sa famille. On y trouvait des sièges de style variés, du Louis XIII au Louis XVI, des banquettes, divans et fauteuils confortables, en coton imprimé, en cuir pour certains fauteuils, capitonnés à l'anglaise. Ils furent livrés par la maison Jeanselme, un des autres fournisseurs attitrés de la Cour depuis Louis-Philippe. Les chaises, conformément au style Napoléon III, étaient légères, en bois peint ou clair, ou en laque de Chine. Aucun siège n'était de bois doré, sauf un dans le grand salon.

Les pendules, feux de cheminée, lanternes de vestibule, d'escaliers et de corridors étaient de style Louis XVI. Certains lustres étaient de style hollandais et d'autres de style Empire, comme les candélabres, appliques ou certains feux.

Sur les meubles, prenaient place des vases et objets de porcelaine de Sèvres à décors floraux.

Les murs étaient tendus de toile de perse ou de percale rayée à fleurs, dans les salons et appartements ; de papier peint, rayé ou à fleurs, parfois les deux, dans les chambres de la suite de la famille impériale et leurs domestiques. Les rideaux étaient de même étoffe que les murs, doublés de voilages de mousseline blanche. Les premiers furent remplacés parfois par du reps, doublé de popeline, les seconds par des gazes de soie bleue. Seul le grand salon était tendu de tapisseries des Gobelins : l'impératrice reprit la fameuse série sur *l'Histoire de Don Quichotte*, d'après Charles Coypel, manière d'évoquer son Espagne proche. S'ajoutaient vingt panneaux de toiles de Mamers peints à la détrempe imitant la tapisserie et, plus tard, quatre dessus de porte en tapisserie évoquant les saisons.

Le décor s'enrichit à mesure que la résidence prit de l'importance et reçut des hôtes de marque. En 1865, celui des pièces disposées côté mer fut changé, suite à l'usure des textiles par l'air et la lumière. Les voilages en gaze de soie bleue visaient à les protéger davantage.

Hormis ces modifications, on est frappé par le côté répétitif de l'ameublement. Seuls les tissus personnalisait les pièces.

Suivant les goûts de la reine Marie-Antoinette à Versailles, des stores extérieurs de coutil rayé, de couleurs chamois et rouge, comme les grandes tentes de la terrasse et de la plage, furent tendus durant l'été devant les fenêtres. Le goût du passé et de l'objet ancien dominait assurément.

Composition du domaine impérial de Biarritz

On ne peut isoler la villa de son domaine qui se composait d'un certain nombre de constructions, souvent négligées ou ignorées, certaines ayant disparu entre-temps.

Selon Etienne Ardouin, son adjudant, le domaine se partageait en prairie, plantations et massifs, vigne, lac et constructions. Le lac, dit "de l'Estagnas", alimentait le ruisseau ou petite rivière du domaine, tous deux naturels, à l'instar de ceux de Trianon qui étaient artificiels. Lac et rivière disparaîtront lors du lotissement de 1881.

Côté mer, au pied de la grande terrasse, au centre du vaste boulingrin, une jolie guérite en brique et pierre, couverte d'un dôme à pans et coiffée d'une pomme de pin, fut établie sur un rocher, véritable fabrique de jardin d'un nouveau genre. Un dessin aquarellé nous en rappelle le plan et le profil. Elle disparaîtra lorsqu'une nouvelle terrasse sera établie en contrebas de la première, au pied du vaste boulingrin du parc.

L'entrée du domaine se faisait par deux pavillons de garde en brique et pierre dans le style Louis XIII de la villa, au droit du pavillon Hermès, avenue Edouard VII. Il s'agissait en fait de pavillons d'esprit XVIIIe en rez-de-chaussée avec étage mansardé, couvert d'ardoises et de zinc au-dessus. Ce type de pavillons était très apprécié de Napoléon III qui en fera établir plusieurs sur le domaine de Versailles notamment. L'architecte Durand avait opté pour un parti à pans coupés qui ne sera pas retenu.

Ces pavillons firent l'objet de remaniements en février 1857. Une surélévation était projetée à ce moment comme le montre certains dessins. Ardouin nous apprend que celui de droite était le sien et que celui de gauche était dévolu à l'officier de garde et au concierge. L'un d'eux sera démoli dès le lotissement du domaine 1881 et le second en octobre 1974.

De là, une large allée sinueuse, qui enjambait le ruisseau par un pont formé d'un conduit de pierre sous la chaussée, mènait à la Villa. Un autre pont, plus modeste, se trouvait du côté de la ferme. Le visiteur passait auparavant, à droite, devant les écuries impériales.

L'architecte Durand avait établi, en septembre 1854, un premier projet d'écuries disposées en U autour d'une cour principale et son abreuvoir. Le logement des personnels y prenait place aussi au premier étage mais il ne fut pas retenu.

Le plan des écuries fut arrêté en juin 1855. Elles n'étaient donc toujours pas bâties lors de l'arrivée des souverains en juillet. On comprend mieux, dès lors, la brièveté de leur séjour. Il s'agissait d'un bâtiment assez original, composé d'un rez-de-chaussée avec deux rangées de stalles symétriques au centre pour vingt chevaux. Du côté des façades, on installa les remises, à gauche, les selleries et les escaliers d'accès au premier étage. Le dessin aquarellé nous montre également une autre remise, à droite.

Le premier étage fut limité au centre du bâtiment. Les parties latérales furent couvertes de comble en appentis en zinc. L'étage était dévolu, au centre, à une chambre commune pour 36 garçons d'écuries et, de chaque côté, aux logements des 4 piqueurs avec antichambre à cheminée, chambre, cabinet d'aisance, chambres de domestique et cuisine. Un poste de télégraphie fut établi en 1857.

Un projet de nouvelles écuries et remises, le long de la route de Bayonne, fut arrêté en 1859. Le plan de ce bâtiment, avec son escalier au fond de la travée centrale, inspirera Alfred Laulhé lors des remaniements de l'annexe de l'hôtel du Palais, actuel spa, au début des années 1920. Les rez-de-chaussée et premier étage furent conçus dans le même esprit que les projets précédents.

Comme à Versailles, les besoins en écuries demeuraient permanents au fur et à mesure de l'évolution de la villa et de l'arrivée de ses hôtes, toujours plus nombreux. Un troisième projet fut élaboré en 1864 par Ancelet qui renouait avec l'audace des écuries impériales en 1855.

Le plan se composait de trois pavillons, dont un grand au centre, réunis par deux ailes latérales. Dans celle de gauche, étaient les stalles pour 10 chevaux, dans celle de droite, les remises pour voitures. Le pavillon central était dévolu au logement du personnel (25 garçons d'écuries et 6 piqueurs), les pavillons latéraux, plus modestes, l'un, à gauche, à une sellerie et au fourrage, l'autre, à droite, à une autre remise et deux écuries latérales.

En mai 1863, un hangar abritant une forge, un magasin, deux abris pour ferrer les chevaux et les pompes à incendie, ainsi qu'une écurie pour les poneys du prince impérial, fut dressé par Ancelet et adopté. Il s'agissait d'un bâtiment en bois d'un seul niveau, d'aspect rustique, couvert en zinc, qui se trouvait le long de la route de Bayonne. Il fut augmenté en 1867 de deux pavillons latéraux, à gauche pour le box du cheval du prince impérial et l'atelier du lustrier ; à droite, pour les fourrages.

En avril 1868, cette partie du domaine s'enrichit, derrière les écuries de 1864, de quatre baraquements pour la garde impériale. Trois furent dévolus aux hommes de troupe contenant 38 hommes chacun, soit 114 au total, tandis que le quatrième fut affecté aux officiers et sous-officiers. Les bâtiments s'organisaient comme dans une caserne autour d'une cour centrale de 36 m. de long sur 30 de large. Deux pavillons symétriques, aux angles de la cour, contenaient, l'un, les pissotières, l'autre, les cuisines. Comme le montre le plan aquarellé, ces casernements furent entourés de végétation pour être dissimulés à la vue de la villa et conserver l'aspect paysager du domaine impérial.

Plus loin, au-delà de la rivière, plusieurs fabriques vinrent agrémenter le parc et ses entrées. Ce fut la ferme avec sa vacherie pour dix vaches avec logement de vacher et grenier à fourrages, conçue en 1858 par Lafollye, et sa bergerie pour 40 moutons avec une étable pour deux bœufs, œuvre d'Ancelet en 1859. Elle produisait le fumier indispensable au fumage du parc.

La vacherie sera acquise en décembre 1882 par Sanchez Salvador, riche propriétaire de la villa Sofia. La bergerie voisine subsistera jusqu'aux années 1980 et donna son nom à la rue. Toutes deux se trouvaient au centre du domaine au niveau de l'actuelle résidence *Le Colisée*, avenue Sarasate. Hormis la gravure, on ne conserve plus aucun plan et élévation de ces bâtiments. Des relevés mensuels, année par année, de traite des vaches nous rappellent qu'elles étaient placées sous le contrôle du jardinier en chef et régisseur du domaine, Auguste Neumann, auteur de la Pignada.

En 1859, 80 ares de terres furent plantés en vigne tandis que 5 autres furent mis en pâturage.

En 1860, Ancelet conçut la maison chinoise, bâtie à proximité, qui servait en fait de logements à la domesticité du parc comme l'atteste le plan, très abimé, où figurent différents couchages. Ce type de construction, particulièrement apprécié au XVIIIe siècle, témoignait du goût de l'impératrice pour les chinoiseries au même titre que Marie-Antoinette, d'autant que

nous sommes en pleine campagne de Cochinchine (1858-1862). Rappelons qu'Eugénie fera établir en 1863 un musée chinois au château de Fontainebleau pour ses collections. Le bâtiment consistait en un vaste pavillon central sur trois niveaux, cantonné de deux autres sur deux niveaux, tous couverts d'ardoises avec lambrequins en bordures. Il s'inspirait des pavillons de l'empereur à Solférino et à Vichy avec son balcon sur colonnettes au premier étage.

Enfin, plusieurs maisons de portier dont une pour le portier-jardinier seront érigées au cours de la décennie. Rappelons que le domaine était régi par un concierge, un portier, trois gardes et un chef de police.

1864 fut l'année de la construction de la chapelle impériale, confiée à l'architecte diocésain et inspecteur des monuments historiques, Emile Boeswilwald, d'origine strasbourgeoise, élève d'Henri Labrouste, architecte de la Bibliothèque impériale (nationale), collaborateur d'Eugène Viollet-le-Duc et futur successeur de Prosper Mérimée à l'inspection des Monuments historiques. Il s'était lié d'amitié avec Léon Bonnat qui fit son portrait.

Erigée en pleine expédition du Mexique (1861-1867), la chapelle fut dédiée à Notre-Dame de Guadalupe, Vierge vénérée dans ce pays. Consacrée en septembre 1865, elle fut réalisée dans un style romano-byzantin avec une décoration hispano-mauresque suivant l'éclectisme en vogue par les peintres Alexandre Denuelle (1818-1879) et Louis Steinheil (1814-1885). Avant la construction de cette chapelle, le couple impérial se rendait à celle de Sainte-Eugénie, future église.

Séjours et fêtes à Biarritz sous le Second Empire

Les séjours et festivités de la famille impériale à Biarritz ont été établis année par année par le grand historien biarrot, Jean Laborde. Trois contemporains les ont remarquablement décrit dans leur correspondance et mémoires : Prosper Mérimée, intime de l'impératrice et sa famille depuis son séjour en Espagne en 1834, Etienne Ardouin, adjudant de la résidence, et le docteur Ernest Barthez, médecin du prince impérial, véritable Saint-Simon de la vie des souverains à Biarritz.

De 1854, date de leur première arrivée sur les lieux, à 1870, Napoléon III et Eugénie auront séjourné treize fois à Biarritz dont onze fois réellement dans la Villa. Présents trois jours en 1855, ils furent absents en 1860, 1864 et 1869. 1868 fut donc leur dernier séjour dans leur chère cité. Ils séjourneront d'août à fin septembre jusqu'en 1858 et jusque début octobre

ensuite, tradition que respecteront le gotha et la jet set dans leurs périple entre Cannes, Deauville et Saint-Moritz au début du XXe siècle.

Hormis 1854, année où ils voyagèrent par la route depuis Bordeaux, Napoléon III et Eugénie se rendaient à Biarritz par le chemin de fer depuis la gare de Bayonne, ouverte en 1855. Un cortège les accompagnait jusqu'à Biarritz où des arc-de-triomphe étaient régulièrement dressés à leur arrivée dans le village. Le couple impérial était escorté par sa garde et le régiment des Cent-gardes.

Durant leurs séjours, ils visitaient les environs, se rendaient à la messe à l'église Saint-Martin ou à la chapelle Sainte-Eugénie, dispensaient leurs bienfaits à la population locale qui les appréciait grandement, prenaient leur bains de mer au pied de la villa, montaient sur la Rhône ou visitaient les grottes de Sare, allaient en yacht sur l'Adour ou organisaient des expéditions en mer, prenaient les eaux à Eaux-Bonnes et autres cités thermales de la région, assistaient à l'inauguration des grands chantiers du règne (gare de Dax, quais de la Barre de l'Adour à Anglet, construction du port du refuge au pied de l'Atalaye à Biarritz, de celui de Cap Breton...), ou aux corridas à Bayonne, lancées par l'impératrice. Ils se rendaient aussi à Bidache, Saint-Jean-de-Luz, Fontarabie ou Roncevaux, séjournaient à Saint-Sébastien, Zumaia et Loyola en Espagne ou dans les Pyrénées (1859)...

Pour les bains de mer de l'impératrice, on dressait, à 40 m. à droite de la terrasse, un cabinet de bain qui, nous dit Ardouin, se montait et démontait à volonté, à l'instar de la tente de l'empereur. Il s'agissait d'un pavillon de 3 m. de large sur 5 de profondeur, nanti d'un palier, d'un escalier de cinq marches avec ses rampes à croisillons. Il se composait de huit châssis en sapin avec charnières dans lesquels on avait ménagé une porte et cinq croisées. La toiture à pans coupés était couverte de toile de Mamers, petite ville du Perche, connue depuis le XVIIIe siècle pour leur résistance. L'extérieur était couvert de coutil rayé avec lambrequin. Le plancher était à claire-voie pour plus de clarté.

De part et d'autre, se trouvaient les tentures ovales, aussi en coutil rayé, des dames du palais.

A la villa, le couple impérial et leur fils, Louis-Napoléon, vivaient très bourgeoisement. La demeure était un lieu de détente, à l'instar du Grand Trianon pour Louis XIV. Avec les membres de leurs familles respectives (princesse Murat, comtesse de Montijo, duc et duchesse d'Albe...), le docteur Barthez et leurs hôtes éventuels, ils jouaient aux cartes, au whist ou au boston, lisaient et organisaient des lectures, se livraient à des jeux turbulents de

clagues, de cache-cache et autres facéties – l'empereur plaisantait beaucoup en privé –, des séances de spiritisme avec Douglas Hume, médecin de l'impératrice.

Napoléon III ne perdait pour autant de vue les affaires de la France. Il expédiait les affaires courantes avec son chef de cabinet Moquart. Les cérémonies officielles furent mises à profit lors des crises diplomatiques comme l'affaire mexicaine.

Les repas étaient servis sans cérémonie. Le service quotidien de la villa était assuré par une vingtaine de domestiques (21 en 1861). Deux chefs tapissiers étaient chargés de l'entretien des sièges et tentures.

Des bals étaient organisés deux fois par semaine. On y recevait parmi tout ce que la France et l'Europe comptaient d'importants. Le roi de Wurtemberg ouvrit le bal des souverains en 1857, suivit en 1859 par le roi Léopold de Belgique, la reine Isabelle II d'Espagne en 1865, Louis Ier et Maria Pia de Savoie, roi et reine de Portugal, en 1867. Des feux d'artifice furent organisés en leur honneur en soirée.

Ardouin lista dans son opus, *La Villa Eugénie*, toutes les personnalités accueillies : les ducs de Zaragosse et de Huescar, le duc et la duchesse de Frias, le duc et la duchesse d'Osuna, la duchesse de Tetuan, le maréchal O'Donnel ... pour l'Espagne ; le prince Adalbert de Bavière et son épouse, l'infante d'Espagne, doña Amalia, le comte de Bismarck (il séjourna à trois reprises : 1862, 1865 et 1869) pour l'Allemagne ; la grande-duchesse Marie de Russie, les princesses Orloff, Olga, Gagarin, Ratzwill, Galitzin... pour la Russie ; le duc et la duchesse de Tarente, la duchesse de Medinaceli pour l'Italie ; le duc de Hamilton, lord et lady Houghton, le baron et la baronne de Rothschild pour l'Angleterre, etc.

En dehors des périodes de séjour, les visites étaient autorisées par l'empereur un jour par semaine, le lundi, de 13h à 17h, par petits groupes de cinq personnes. Les autorisations devaient être adressées à l'adjutant du palais Ardouin et déposées au concierge. Elles devaient être retirées ensuite auprès de lui, le lundi suivant, au matin. Les visites n'étaient pas autorisées en dehors sauf cas exceptionnels.

Les villégiatures de Napoléon III et d'Eugénie à Biarritz contribuèrent à lancer la vogue d'une station balnéaire qu'ils avaient largement remaniée et augmentée, connue depuis la fin du XVIIIe siècle pour les bains de mer aux vertus médicales attestées. Surtout, depuis les guerres carlistes en Espagne, dans les années 1830, qui avaient fait fuir l'aristocratie espagnole de Saint-Sébastien, elle devint la villégiature de celle-ci et de la cour d'Espagne.

Outre les Français et les Espagnols, les Anglais étaient également présents. Suivant la citation de la duchesse d'Angoulême en 1823 : « Biarritz est un bloc de diamants qui n'attend que le ciseau du lapidaire pour briller et être connu du monde entier ». Napoléon III fut ce lapidaire. Villas, hôtels particuliers et de luxe, maisons bourgeoises, déjà présents avant 1854, se multiplièrent donc, un casino et des bains furent créés. Ardouin put prétendre ainsi en 1869 : "plus on habite Biarritz, plus on s'y trouve et plus on l'aime" ! Toute l'aristocratie européenne se retrouvait désormais là.

La Villa Eugénie et le domaine impérial après le Second Empire

A la chute du Second Empire, le 4 septembre 1870, Eugénie quitta la France pour l'Angleterre tandis que Napoléon III demeurera prisonnier des Prussiens jusqu'en mars 1871 à Wilhelmshöhe. Le domaine impérial fut placé sous séquestre, le 6 du mois, par décret du gouvernement de Défense nationale. Décret qui confisquait tous les biens impériaux. Ils furent confiés à une commission chargée de la liquidation et de l'administration des biens de la liste civile et du domaine privé de l'empereur déchu.

La municipalité fit apposer à l'entrée du domaine la pancarte suivante : "Propriété nationale réservé aux blessés", ceux de la guerre franco-prussienne. Etienne Ardouin se chargea de la protection des lieux en attendant le retour éventuel de la famille impériale qui s'était réfugiée en Angleterre, au château de Farnborough Hill, dans le comté de Harts.

Le 20 septembre 1871, Napoléon III autorisait sa femme à disposer des biens et propriétés de son domaine privé, dont le château de Biarritz. Eugène Rouher, ancien ministre et homme de loi, fut mandaté par le couple impérial pour être leur intermédiaire avec le gouvernement français. Afin de résoudre la délicate question de la propriété des meubles, une commission de la dotation mobilière fut instituée en novembre 1872 qui siégea de février à mai 1873. Le séquestre sur les biens du couple impérial fut levé, suite à une décision de l'Assemblée nationale, par arrêté du 14 juillet 1874, lequel prit effet au 1^{er} août.

On restitua ainsi la Villa Eugénie et tout le mobilier qui s'y trouvait suite à un accord survenu, le 25 octobre 1873. A la vente de 1881, Sadi Carnot, alors ministre des Travaux Public, tentera de récupérer l'*Histoire de Don Quichotte* d'après Charles Coypel, série de tapisseries des Gobelins du XVIIIe siècle, et quatre dessus de porte figurant les saisons, tous considérés comme propriétés de l'Etat. Mais Rouher lui opposera l'accord en vertu duquel le mobilier de Biarritz était l'entière propriété de l'impératrice sans distinction. L'essentiel partit donc pour

Farnborough afin, confessait Eugénie, de se trouver « au milieu de [ses] souvenirs ». Elle déclara à la reine Victoria, dans un courrier en 1881, avoir fait une bien mauvaise affaire en faisant venir d'aussi loin des meubles usés par le temps même si, après les avoir arrangés, elle se sentirait moins étrangère que s'ils étaient neufs.

Vaisselles, linges de maison, tentures et autres effets furent vendus, quant à eux, à la bourgeoisie et aux notabilités locales. Les livres aux armes de l'empereur, les partitions de musiques et les objets aratoires furent offerts en 1881 à la Congrégation des Servantes de Marie de Notre-Dame-du-Refuge à Anglet, sur les conseils de Jules Labat. Congrégation que le couple impérial avait visitée lors de son premier séjour à Biarritz en août 1854. Eugénie offrit aussi son âne "Cendrillon", acheté en 1868.

À la mort de Napoléon III, le 9 janvier 1873, le domaine revint au prince impérial en tant que son seul et unique héritier. Eugénie, on l'a dit, ne disposait que de l'usufruit. Elle n'en devint propriétaire qu'au décès de son fils, le 1^{er} juin 1879, en vertu de son testament, daté du 26 février 1878, qui l'instituait sa légataire universelle.

Après 1870, l'impératrice et le prince impérial demeurant en Angleterre, le site ne fut donc plus fréquenté même si les Biarrots caressaient toujours l'espoir d'un retour de la famille. En 1878, seuls le duc et la duchesse de Tamames, neveu et nièce d'Eugénie, se rendront sur les lieux.

La mort de son fils chéri décida finalement la dernière souveraine des Français à se séparer d'un domaine trop chargé de souvenirs alors qu'elle ne disposait plus d'aucune résidence en France.

La prétendue vente du 8 novembre 1880

Depuis le milieu du XX^e siècle, une légende veut que la Villa Eugénie ait d'abord été vendue à un consortium d'hommes d'affaires. L'éminent historien de Biarritz, Jean Laborde, rapporte en 1955 un acte de vente passé le 8 novembre 1880 devant un certain maître Mahoto, notaire de l'impératrice Eugénie, avec cinq hommes d'affaires et financiers. Il s'agissait de MM. Henri O'Shea, Eugène Péreire, James Hermann, Etienne Ardouin, et un certain Ruiz.

Le notaire en question est, en fait, Me Gustave-Frédéric Mahot de La Quérantonais à Paris. Il était bien le notaire de la famille impériale. Or, après vérification, cet acte n'existe pas. Le fait est qu'il n'est nullement évoqué dans la vente qui sera effectivement conclue en avril

1881. La proximité des deux actes pourrait d'ailleurs surprendre au regard du contenu de ce dernier.

En toute hypothèse, l'acte évoqué par Jean Laborde ne serait pas une vente mais une rente souscrite par les cinq hommes auprès du futur acquéreur, la Banque Parisienne, en vue du lotissement du domaine impérial. Si cet acte existe effectivement, il ne peut s'agir que d'un acte sous seing privé puisqu'il n'est nullement répertorié dans l'étude du notaire indiqué.

La mise en cause de cet acte avait déjà été soulevée par Marie-Claude Savoye dans sa maîtrise d'histoire contemporaine, soutenue à Pau en 1986. Elle supputait déjà un accord probable entre des actionnaires de la Banque Parisienne qui devait déboucher sur la vente d'avril 1881.

Il est intéressant de noter que, dans *Le Courrier de Bayonne* du 4 mars 1881, rapporte-t-elle, Etienne Ardouin et Cie (consortium de plusieurs banques : Crédit Lyonnais, Comptoir d'Escompte de Paris, Banque Parisienne, Hautes Banque de Paris, et de banques anglaise, espagnoles, et autres) proposaient à la vente des lots entre 5 et 100 francs le m² ?

Quoi qu'il en soit, et sans écarter totalement l'hypothèse d'un acte entre l'impératrice et les cinq hommes, il est intéressant d'examiner leurs liens effectifs avec elle et son Espagne natale :

Petit-fils d'un banquier irlandais, venu faire fortune en Espagne et naturalisé espagnol, Henry O'Shea était né à Madrid en 1836. Formé en Angleterre, il s'était mis au service de la reine Isabelle II en tant que diplomate. En 1868, il se fixa à Biarritz, dans le quartier du Helder et dominera la vie biarrote à travers ses institutions (*British Club* de Biarritz, *Biarritz Acclimatation*).

Ingénieur, financier et homme politique, Eugène Péreire (1831-1908), souvent confondu avec son oncle Emile, était le fils d'Isaac, les deux fameux hommes d'affaires du milieu du XIXe siècle (morts respectivement en 1875 et 1880). Juifs d'origine portugaise, les frères Péreire, étaient des figures bien connues de l'impératrice en tant que créateurs de plusieurs sociétés bancaires et de transports, dont la Compagnie du Midi, celle de la ligne de chemin de fer Paris-Bordeaux-Dax-Bayonne sur laquelle voyageait régulièrement le couple impérial pour se rendre à Biarritz.

Ex-adjutant du domaine impérial, Etienne Ardouin était né à Clermond-Ferrand, le 11 novembre 1828, issu d'une famille de militaires. Il devint officier des grenadiers de la garde

en 1854 et se distingua au siège de Sébastopol. Blessé à plusieurs reprises, il fut décoré de la Légion d'honneur en 1855. A la chute du Second Empire en 1870, il organisa la garde nationale à Biarritz et s'occupa jusqu'au bout du domaine impérial. Il joua une position influente dans la ville – il y possède sa rue – lorsque, grâce au concours d'Eugène Péreire, son associé, il devint en 1876 le directeur du tramway Bayonne-Anglet-Biarritz (BAB) qui demeurera en activité jusqu'en 1922. Il dut aussi sa notoriété dans la ville par la fondation d'une œuvre de charité, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui existe toujours. Il mourut à Biarritz en avril 1909

Le monsieur Ruiz en question était sans doute le grand d'Espagne, Ruiz de Alarcon y Mendoza, marquis de Santillana. Il s'était établi à Biarritz dans le sillage de l'aristocratie espagnole voulue par l'impératrice.

James S. Hermann, citoyen américain, originaire de la Nouvelle-Orléans, était un important promoteur et propriétaire foncier à Biarritz où il possédait plusieurs villas et terrains à bâtir dans le quartier de la rue Bon-Repos. Il acheta à O'Shea, le parc du Helder, compris entre les avenues de Verdun et Foch, les rues de la Maison-Suisse et Jean-Bart. Parc dont il sera à nouveau question lorsque nous traiterons d'Antoine Boulant, futur propriétaire de l'Hôtel du Palais. On comprend, dans ces conditions, qu'Hermann ait jugé judicieux de s'associer aux précédents pour l'acquisition d'un domaine impérial particulièrement lucratif pour un promoteur.

La vente du 15 avril 1881

Le 15 avril 1881, Marie-Eugénie de Guzman, comtesse de Téba, ex-impératrice des Français, alors domiciliée à Chislehurst en Angleterre, procédait à la seule et unique vente de son domaine devant Me Augustin Tucoulat, notaire à Bayonne, auprès de la Banque Parisienne. Si, malheureusement, l'acte a disparu, on en connaît néanmoins le contenu grâce à son inscription aux hypothèques de Bayonne et à l'étude réalisée par Marie-Claude Savoye.

Eugénie était représentée par Léon Langlois, ancien clerc de notaire, établi 4 rue d'Astorg à Paris. La Banque Parisienne l'était, quant à elle, par son administrateur, Jean de Bojani, domicilié 114 rue Bld Haussmann, lequel agissait en vertu de l'article 24 de la société et de la délibération de son conseil d'administration du 13 avril 1881, délivrée par son vice-président, M. de Werbrouck.

La vente portait sur trois parties du domaine : le château ou Villa Eugénie avec ses dépendances, parc et chapelle ; la ferme, composée d'une maison d'habitation (maison chinoise), d'une écurie (ex-vacherie), d'une bergerie, d'un lac, d'un cours d'eau et d'une prairie ; la Pignada. Le tout était d'une contenance de 26 ha. N'étaient pas compris dans la vente, le mobilier et d'autres bâtiments à Biarritz. L'impératrice avait un mois pour retirer ses effets.

Une clause particulière du contrat portait sur la chapelle impériale. Elle ne pouvait être affectée qu'au culte catholique. La banque devait y faire dire chaque année, à perpétuité, une messe, les 9 janvier et 1^{er} juin, pour le repos de l'âme de l'empereur et du prince impérial, et une autre, le jour de la mort de l'impératrice. Une réserve portait également sur son accès depuis la route nationale par celle des Cent-Gardes.

La vente fut conclue moyennant 3 millions de francs, dont 1 250 000 francs furent versés comptant. Le reste devait être réglé en deux versements de 1 600 000 francs, d'ici le 15 janvier 1883, et de 150 000 francs, le 23 février 1882, sommes soumises à 5% d'intérêt annuel.

Lotissement du domaine impérial (1881-1907)

Deux plans furent annexés : l'un, celui du domaine, l'autre, celui du lotissement avec les nouvelles artères de la ville, daté du 5 avril 1881, approuvé le 9 par M. de Werbrouck. Il avait été dressé par Ducazau, ingénieur de la ville de Bayonne, qui se vit confier sa réalisation et qui porta la superficie du domaine à 30 ha. 269 lots étaient envisagés. Un cahier des charges de 14 articles fut rédigé les 16 et 27 mai. Biarritz allait pouvoir s'étendre vers le nord, autour de l'ancienne villa et sur le plateau du phare. De nouveaux hôtels allaient rejoindre celui qui allait être créé tandis que la clientèle aristocratique et la haute bourgeoisie allaient s'installer dans de somptueuses villas.

La vente des lots s'étendra jusqu'en 1907, le prix allant de 5 à 100 francs le m². Le 15 juillet 1887, la chapelle impériale et son enclos furent vendus à M. Lamaignère, directeur du *Petit Courrier de Biarritz*. C'est en effet à cette date que les voies privées créées intégrèrent le réseau des voies municipales.

La Banque Parisienne, société anonyme, était née en avril 1874 pour une durée de 30 ans. Elle deviendra en 1904 la Banque de l'Union Parisienne. Dotée de 25 millions de francs de capital, elle était établie au 7 rue Chauchat à Paris. Le conseil d'administration était présidé par

Augustin Pouyer-Quertier, sénateur de la Seine inférieure. C'est suite à sa visite des lieux, en mars 1881, signalée par *Le Courrier de Bayonne*, que la vente fut effectuée.

L'acquisition de la banque était motivée par la vogue croissante de Biarritz et la présence de nombreux investisseurs dont les financiers évoqués précédemment. De 16 600 visiteurs en 1879, la station atteignit 22 500 en 1883, puis 40 500 en 1900. La fréquentation n'avait pas cessé depuis le début des années 1870, à peine affectée par l'absence de ceux qui avaient tant contribué à son visage et sa réputation.

II. Du Palais Biarritz à l'Hôtel du Palais. Naissance et vie de l'hôtel (1881-1903)

Le Palais Biarritz (1881)

Suite à son acquisition en avril 1881, la Banque Parisienne procéda à la création d'un hôtel-casino de luxe, dénommé *Palais Biarritz*, dont la direction fut concédée à Abraham Alphandery et son associé, Moulin. La transformation de l'ancienne villa impériale débuta aussitôt en vue de la saison estivale.

Le nouvel établissement fut inauguré le 1^{er} août. 2 000 cartons d'invitations furent envoyés. Etaient présents : le préfet de Pau, le sous-préfet de Bayonne, les Grands d'Espagne dont le duc et la duchesse d'Albe, la noblesse française, les grande et petite bourgeoisies et les gens du commun. Les Espagnols étaient les plus nombreux. Un grand feu d'artifice fut tiré sur la pelouse. Les festivités étaient sous la direction d'Emile Waldteufel, ancien chef d'orchestre des bals de la cour impériale.

Le mois suivant, les Biarrots furent conviés à pénétrer dans le casino, moyennant 3 francs, afin d'admirer les tables de jeu, les cabinets privés et autres installations. Les initiales entrelacées de Napoléon et d'Eugénie et la couronne impériale, sur fond de mosaïques, devinrent l'emblème du lieu et le resteront jusqu'à nous. On cultivait déjà la nostalgie.

Afin d'impressionner la clientèle, le site fut baigné de lumière électrique avec ses becs autour de la villa et sur la terrasse, visibles sur l'affiche publicitaire, illuminant les environs.

Il en coûtait 6 francs pour dormir dans l'une des chambres établies dans les salons et celles de l'ancienne villa simplement aménagés. Il fallait déboursier 4,50 francs pour un déjeuner et 5,50 francs pour un dîner dans l'ex-salle à manger de l'empereur, devenu restaurant de l'hôtel. C'est celui que nous connaissons sous le nom de *Villa Eugénie*.

L'établissement fit malheureusement faillite en décembre 1881. Le casino ne fonctionnait pas autant que souhaité. Le passif se monta à 550 000 francs environ, somme colossale en si peu de temps. Cela devait conduire le préfet des Basses Pyrénées à prendre un arrêté interdisant – temporairement – les jeux à Biarritz.

Henri Pinet, établi 82 Bld Saint-Germain à Paris, fut désigné le syndic de sa liquidation : le mobilier, les jeux, l'argenterie Christofle, les porcelaines, la cristallerie, les bronzes et mobiliers de jardin, les machines à éclairage électrique, le matériel de cuisine, le linge et les vins fins de Bordeaux, qui faisaient la réputation de l'établissement, ne seront vendus qu'en

novembre et décembre 1885 pour 120 000 francs par Me Thube, commissaire-priseur à Bayonne.

Le nouveau Palais Biarritz (1882-1892)

En 1882, la direction de l'hôtel-casino fut concédée par la Banque Parisienne à M. Lassalle. Il fit entreprendre d'importants travaux jusqu'en 1883, par les architectes Alphonse Bertrand et Edouard Rebulet, afin de remodeler les lieux et d'augmenter la capacité hôtelière à une cinquantaine de chambres. Les deux salons de la villa furent réunifiés pour former "une seule pièce de belles proportions", nous dit le *Petit Courrier de Biarritz*, le 29 juillet 1883. Il s'agit du bar actuel.

Le nouvel établissement fut inauguré, le 28 juillet 1883, par une soirée dansante à 21h. On avait convié un orchestre de "48 artistes de premier ordre ayant à leur tête le maestro Vasquez" et, selon le journal, "une nombreuse et brillante société". "Jamais, dans nos contrées", dit-il, "un orchestre pareil avait été entendu".

L'architecte de l'hôtel, Alphonse Bertrand, n'était pas un inconnu. Né en 1826, élève de Félix Duban (1797-1870), il avait été nommé en 1853, inspecteur des édifices diocésains de Bayonne sur la proposition de Boeswillwald et secondait Hippolyte Durand sur le chantier de la cathédrale de Bayonne, fonction dont il fut révoqué en 1855. Il s'était acquis une belle notoriété à Biarritz en érigeant, notamment, le Casino Bellevue, le premier de la cité, en 1856, les Bains-Napoléon en 1859, le Grand Hôtel en 1860 et la fameuse Villa Belza, sur le rocher du Cachaou, pour Marie Belza Dubreuil en 1880.

En avril 1884, le Palais Biarritz fusionna avec la société Crémieu de Bagnères-de-Luchon, fameuse station thermale des Pyrénées et la direction prit le nom de "Crémieu et Cie". Lassalle poursuivit ses fonctions avec son associé Grégory.

L'hôtel-casino se distingua par ses manifestations originales. En 1882, une exposition d'art, ouverte à tout artiste vivant, fut lancée par un groupe de résidents étrangers, laquelle rencontrera un succès croissant. Les artistes pouvaient présenter jusqu'à quatre œuvres, soumises à l'appréciation d'un jury pour leur admission. Durant la saison 1885, on organisa, deux fois par jour, des concerts tziganes sous la direction de Darasz-Miska. En 1887, la princesse Youriewski, veuve du tsar Alexandre II, cliente assidue de l'hôtel, organisa un bal. En mai 1892, ce fut le "Bal des Babys", cavalcade pour enfants qui attira une foule énorme dans la cour et autour de l'hôtel malgré l'entrée payante.

Les années 1880 virent l'arrivée des Russes à Biarritz qui feront installer leur église devant l'hôtel, en 1890-1892, par l'architecte Oscar Tines. C'était des années de grand engouement pour la Russie : la "Saison Russe" ouvrit en effet à cette époque, en octobre. Pas un grand-duc ne manquait à l'appel : Constantin, Alexis, Wladimir, Boris, Cyrille, André, Dimitri. Ils jouaient autour des tables de baccarat et avaient l'argent facile.

L'impératrice Maria Feodorovna, ses filles Olga et Xénia, étaient parmi les habitués. Le grand-duc Alexis, la princesse Yourievski, veuve du tsar Alexandre II, la fameuse "Katia", avaient présidé en leur honneur l'une des fêtes les plus brillantes de la communauté à Biarritz.

Vente de l'hôtel-casino et première Société de l'Hôtel du Palais (1892)

Durant l'été 1892, la Banque Parisienne décida la vente de l'hôtel. Il fut adjugé, le 2 août, en la chambre des notaires de Paris, 400 000 francs à l'architecte Octave Raquin, domicilié 3 rue Mollien. L'adjudication fut consignée dans le cahier des charges établi le 18 juillet et dans l'acte de société qui suivit, en décembre, passés devant Me Magne.

Le terrain couvrait alors 24 793 m², soit moins que les 26 ha annoncés approximativement dans l'acte de 1881. On y retrouvait le réservoir d'alimentation en eau et ses canalisations. La vente comprenait également le mobilier (glaces, lustres, girandoles, banquettes, fauteuils, chaises, lits, tables et tables de nuit, causeuse, consoles, commodes, fourneau de cuisine...). L'architecte devait faire couvrir dans le délai d'un an le ruisseau du parc qui servait désormais d'égout collecteur.

Raquin engagea la création d'une nouvelle société sous le nom d'*Hôtel du Palais Biarritz* dont les statuts furent déposés devant le même notaire, le 20 décembre 1892. Elle visait, outre l'exploitation de l'établissement et l'acquisition de terrains attenants, la location et l'exploitation de tout autre établissement existant ou à créer en France et à l'étranger, la création d'un hôtel de grand luxe par des constructions nouvelles si nécessaire. D'une durée de 50 ans, la société fut dotée 600 000 francs de capital. Son siège se trouvait 50, Bld Haussmann, mais sera transporté rue Chauchat, celui de la Banque Parisienne qui figurait parmi les actionnaires.

Outre l'hôtel et la création d'un nom qui ne devait plus le quitter, Raquin apportait dans la société les plans et études en vue de sa transformation. Sa société devait se conformer pour cela aux cahiers des charges du lotissement du domaine impérial établi par la Banque

Parisienne, le 25 juillet 1881, devant son notaire bayonnais. Les clauses furent rappelées dans les statuts de la société.

Les 600 000 francs de capital, divisés en 1 200 actions, furent partagés lors de la première assemblée générale, le 31 décembre 1892. 1 000 actions de 500 francs revinrent à l'architecte en rémunération de ses apports immobilier et mobilier, dont 100 à ce dernier titre, et les 200 restantes pour les actionnaires. Ces derniers avaient pour noms : MM. Weyer, Dreux, Barbet, Gommès, Morin, Derua, Boitelet. Ils étaient banquiers, rentiers, agents de change ou propriétaires, tous parisiens. La société fut définitivement formée à l'issue de sa seconde assemblée du 9 janvier 1893 qui désigna pour président, Eugène Weyer, propriétaire, alors domicilié 13 rue des Saussaies à Paris.

Portrait d'Octave Raquin. Construction de l'aile nord et aménagements du Palais (1893-1894)

Oublié aujourd'hui, Octave Raquin faisait partie des architectes *Art Nouveau* très en vue à Paris à cette époque. On lui doit ainsi l'immeuble *Les Arums*, rue du Champs-de-Mars, considéré comme l'un des plus beaux du genre dans la capitale. Sa notoriété lui avait valu d'être portraituré par Toulouse-Lautrec en 1901 et de participer à la fameuse revue littéraire et artistique de la Belle Epoque, la *Revue Blanche* (1889-1903). Il avait épousé, en mai 1867, Henriette-Marie-Pauline Pincet.

Devant l'affluence croissante de la clientèle, Raquin, assisté de son confrère Reuz, porta la capacité de l'hôtel à 200 chambres par la création, en 1893-1894, d'une nouvelle aile à pan coupée au nord de l'ancienne villa, fixant définitivement son fameux plan en E par allusion au nom d'Eugénie. Les ouvrages furent confiés à l'entrepreneur biarrot, Denis Cousin.

L'hôtel fut aussi doté de salons de famille et d'un restaurant avec véranda entre les pavillons de la villa côté mer. Restaurant qui pouvait s'étendre sur la terrasse durant la belle saison. On y déjeunait pour 5 francs et dînait pour 7 francs. Les piédroits du garde-corps de la terrasse furent surmontés en alternance de vases Médicis, comme le montrent les clichés, dont certains subsistent encore.

L'entreprise correspondait parfaitement aux souhaits de la municipalité qui était de recevoir le plus grand nombre de visiteurs possible en leur offrant tout le luxe souhaité. Biarritz n'avait alors pas encore de rivale. La concurrence avec la Côte d'Azur et Saint-Sébastien ne s'engagera qu'au début du siècle suivant.

A proximité de la nouvelle aile, Raquin érigea une annexe pour les courriers et télégraphes de l'hôtel, dit "pavillon des courriers", sous la forme d'un pavillon carré en brique, ou fausse brique, et pierre, couvert d'un comble à l'italienne.

Une serre de même style fut élevée en vis-à-vis de l'aile, composée de grandes baies vitrées et d'une couverture en zinc.

L'Hôtel du Palais de 1894 à 1903

Le nouvel établissement ouvrit ses portes, le 1^{er} juillet 1894. L'assassinat du président Sadi Carnot à Lyon, le 24 juin, ne permit pas d'organiser de grandes festivités comme en 1881. La direction fut confiée à M. Corneille Diette qui venait du *Berkeley Hôtel* de Londres, assisté de son gendre, Fernand Journeau qui allait devenir le directeur des hôtels Régina et du Golf. Il conservera ses fonctions jusqu'à l'incendie de 1903.

Les deux hommes organisèrent de nombreuses manifestations qui firent de l'hôtel du Palais le poumon de la vie mondaine à Biarritz. On y multiplia les soirées dansantes, placées sous la direction du maestro Gradwohl. On recevait des chanteurs lyriques tels que le baryton Jean-Baptiste Faure (1830-1914), le plus célèbre de son temps. On y vit aussi des numéros comiques en une époque où l'on aimait beaucoup rire. Les pièces de Georges Feydeau en témoignent.

Ouvert les mois d'hiver, l'hôtel organisait deux fois par semaine, de 15h à 17h, des concerts de musique de chambres dans ses salons. Un thé était servi à l'entracte. Les lundis, vendredis et dimanches, des concerts populaires à prix réduit furent également organisés. L'objectif de ces manifestations était de faire de l'hôtel du Palais le point névralgique de la station, été comme hiver.

Toute l'Europe, de l'Espagne à la Russie, se retrouvait au Palais à l'occasion d'un bal de charité ou d'un carnaval mondain.

Eternelle voyageuse, l'impératrice Elisabeth d'Autriche, dite Sissi, se rendit à deux reprises à Biarritz durant cette période, en 1896 et 1897 sous le nom de comtesse de Hohenembs. Elle devait revenir en 1898 mais elle mourut assassinée entre-temps à Genève. Elle ne résida jamais au Palais, préférant le Grand Hôtel ou l'Hôtel d'Angleterre, mais vint y visiter son amie, la reine Nathalie de Serbie, l'une des plus fidèles clientes de l'établissement.

En octobre 1901, le prince Alexandre Bariatinski et Catherine Alexandrovna Yourievska, fille légitimée d'Alexandre II, logèrent à l'hôtel à l'occasion de leur mariage, célébré le 18, dans l'église russe.

L'incendie du 1er février 1903

Le dimanche 1^{er} février 1903, l'Hôtel du Palais fut la proie d'un gigantesque incendie qui devait le ravager presque entièrement ainsi qu'en témoignent les clichés. Le feu avait débuté vers 18h15 dans les combles, à l'angle sud-ouest du bâtiment vers la grande plage. Malgré l'alerte et la tentative d'un garçon d'étage de le maîtriser à l'aide d'une lance, il se propagea rapidement, activé par le vent de la tempête qui sévissait alors. En trois quarts d'heure, le feu fut maître de l'édifice : il avait envahi le premier étage de l'aile sud et le bâtiment central jusqu'à l'aile droite de la cour.

Arrivés au bout de vingt minutes, le commandant des pompiers, Etchebéhère, avait tenté avec ses hommes de couper la route du feu. En vain. L'intense fumée provoquée par les matériaux facilement inflammables (boiseries, tentures, tapis) et les risques d'asphyxie rendaient la lutte difficile.

Des craquements et des explosions impressionnantes s'étaient fait entendre. Le grand hall et le premier étage n'étaient plus que fournaise. La mer et le ciel rougeoyaient sous l'intensité des flammes tandis que la tempête faisait virevolter les flammèches.

Les pompiers de Biarritz n'étaient guère équipés pour ce genre de sinistre, ne disposant alors que d'une pompe à vapeur, immobilisée à l'hôtel Victoria, quand il fallait dix ! Dans le désarroi et l'affolement général, on ne put employer les nombreux postes de secours répartis dans l'hôtel et l'on dut se contenter de deux pompes à eau, les seules à pouvoir fonctionner. Mais l'eau n'était pas très abondante et, à peine jetée, elle se vaporisait devant l'intensité des flammes. A 21h., après près de trois heures de lutte acharnée, il fallut abandonner.

Fort heureusement, l'alarme ayant été donnée à temps, il n'y eut pas de victimes. Ceux qui étaient dans les salons du rez-de-chaussée furent les premiers évacués. On comptait alors 70 personnes dans l'hôtel, dont la grande-duchesse Olga, sœur de Nicolas II, et son époux, le prince d'Oldenbourg, lequel lui ordonna de quitter instamment la suite alors qu'elle était restée enfermée pour dîner sans trop réaliser la gravité de l'événement. Installée dans l'aile nord, elle pensait que le feu n'irait pas jusque là. Elle sortit enfin sans oublier de faire emporter par son valet le coffre à bijoux.

Le *Journal de Biarritz* rappela le courage et le dévouement déployé par le directeur Journeau pour prévenir la clientèle et faciliter son évacuation. Assisté de son confrère Montenat, directeur du Grand-Hôtel, et ses employés, il parvint à sauver un grand nombre de meubles et objets, ainsi que l'argenterie, effets que l'on retrouvera dans l'inventaire annexé à la vente en fin d'année. La comptabilité avait pu être mise en lieu sûr et les bureaux à l'abri.

L'avancée inéluctable des flammes avait rendu périlleuse la poursuite des recherches de la clientèle. Dans les étages, un employé se trouva presque asphyxié. Il fut emporté et ramené à la vie non sans efforts. Deux pompiers avaient appelé au secours du 4^e étage, l'un d'eux voulant se jeter dans les flammes. Une grande émotion saisit l'assistance quand on parvint enfin à hisser la longue échelle à coulisse.

Eloignés du sinistre, les Biarrots demeurèrent jusqu'au milieu de la nuit, impuissants devant ce triste spectacle, aveuglés par la fumée. L'incendie se calma progressivement sous l'effet de la pluie incessante mais il n'était pas encore totalement éteint au lundi matin.

Ce fut au final 2 700 m² qui furent ravagés dont 1 600 pour la villa et 1 100 pour l'aile nord construite par Raquin et Reuz. Tout n'était que décombres.

"Je croyais avoir perdu la faculté des larmes. J'ai pourtant pleuré l'autre jour en apprenant l'incendie de ma chère villa de Biarritz", déclara l'impératrice Eugénie, presque octogénaire, après l'annonce de la nouvelle, elle d'ordinaire si flegmatique. Les lieux des jours heureux avec son époux et son fils aimés étaient désormais réduits à néant.

On s'interrogera beaucoup sur le temps nécessaire pour reconstruire un tel bâtiment : 1 an, 18 mois, voire plus ? Assurée à hauteur de 2 300 000 francs pour le bâti et 650 000 francs pour les meubles, la Banque Parisienne limita les frais.

Après une longue hésitation, elle accéda à la proposition d'Alfred Boulant, le maître des casinos de Biarritz, qui vit dans ses ruines, en homme d'affaire avisé, un formidable défi.

La nouvelle Société de l'Hôtel du Palais (1903)

Le 31 octobre 1903, Henri Bloch, propriétaire, demeurant 11bis avenue Victor Hugo, Georges Lévi, industriel, demeurant 132 rue Lafayette, Alfred-Louis-Alexandre Boulant, propriétaire, demeurant 13 rue Taitbout, représenté par son avocat René Vercken, demeurant 17 rue Cambon, et Louis-Alfred Blocq, banquier, demeurant 5 rue Marguerite, déposaient devant Me

Moyne, l'acte de société sous seing privé formé entre eux le jour même. Il reprenait en grande partie les dispositions de l'acte de 1892 avec un article supplémentaire (52 au lieu de 51).

La société anonyme était créée pour 75 ans. Elle fut dotée d'un capital de 2 millions de francs, divisé en 8 000 actions de 250 francs, dont 1600 revenaient aux quatre fondateurs en rémunération de leur apport respectif, à raison de 350 pour les deux premiers et 550 pour les derniers.

Elle avait pour objet l'exploitation, en direct ou par location, de l'hôtel, l'acquisition, la location et l'exploitation d'établissements existants ou à créer, ainsi que de terrains alentour, en France et à l'étranger. Son siège fut fixée 5 rue Chauchat à Paris.

Outre les fondateurs, le conseil d'administration se composait également de Georges-Benjamin Boin, orfèvre, officier de la légion d'honneur, domicilié 74 avenue de Wagram et Gabriel Lévy, propriétaire, établi 2 rue Rougemont, frère ou cousin de Georges.

La société était réputée définitivement constituée lorsque toutes les formalités prescrites par la loi seraient accomplies.

La vente du 5 décembre 1903

Le 5 décembre 1903, la société du Palais propriétaire, représentée par son président, Eugène Weyer, cédait, suite à une délibération du conseil d'administration du 23 novembre, l'hôtel à la nouvelle société du Palais, représentée par Georges-Benjamin Boin, lequel agissait en vertu d'une délibération du conseil d'administration du 20 novembre.

Le bâtiment était décrit comme étant l'ancienne villa Eugénie, situé à Biarritz dans le canton et arrondissement de Bayonne. Il se composait d'un bâtiment principal en façade sur la mer avec quatre ailes en retour, élevé, sur sous-sols, d'un rez-de-chaussée, de deux étages et combles, avec parc autour. On rappela qu'il avait été détruit en grande partie par un incendie.

La surface du terrain fut établie approximativement à 24 793 m². Il était délimité par la terrasse sur l'océan et le sentier de la plage au nord-ouest ; à l'avenue du Palais au sud-est ; à la grande promenade d'hiver, au jardin public et au quai promenoir de la grande plage au sud-ouest ; et à la mer au nord-ouest.

Etaient encore compris dans la vente, comme en 1892, le réservoir d'alimentation en eau et ses canalisations, ainsi que les effets mobiliers dont l'inventaire fut annexé.

La vente fut conclue moyennant 1 600 000 francs dont 133 713 francs pour le mobilier. 600 000 francs furent versés comptant. Le million restant fut partagé en deux sommes égales qui devaient être versées à échéance des 31 janvier et 31 mars 1904, sans intérêt.

Alfred Boulant (1855-1927). Portrait du roi de Biarritz

Relativement ignoré des historiens jusqu'à la remarquable exposition que lui ont consacré ses descendants à la médiathèque de Biarritz en 2016, Alfred Boulant fut, de son arrivée en 1882 à sa mort en 1927, la figure emblématique de la vie économique, financière et festive de la station.

Né le 20 mai 1855 à Metz-en-Couture dans le Pas-de-Calais, fils de Louis Boulant, boulanger, et d'Alexandrine Catelain, débitante de boisson, il entama sa carrière dans le commerce de sa mère.

En août 1879, il se lia avec Léontine Magny dont il aura cinq enfants. Par ce mariage, il devint le patron du célèbre *Restaurant Magny*, sis au 3 rue Mazet à Paris, qui était depuis 1862 le cénacle des journalistes, écrivains, artistes et scientifiques : les frères Goncourt, Flaubert, Maupassant, Sainte-Beuve, Tourgueniev, George Sand furent parmi les figures les plus emblématiques. Son épouse était alors orpheline de père, Modeste Magny, propriétaire du lieu, étant mort en avril précédent.

Boulant arriva à Biarritz en 1882, attiré par son oncle, Emile Catelain, propriétaire du Parc Helder. Celui-ci y avait créé en 1880 un restaurant prestigieux, le *Café restaurant du Helder* dont il confia la direction à son neveu. La légende qui veut que Boulant ait commencé sa carrière dans la ville au *Café Anglais*, devenu *Le Café de Paris*, place Bellevue, près du salon de thé *Miremont*, paraît donc plutôt fantaisiste. Quoique proposé à la ville, le parc fut finalement vendu en 1902 à George Lévi et Louis-Alfred Blocq (ou Bloch) avec lesquels Boulant créa la seconde *Société de l'Hôtel du Palais*, l'année suivante. Il s'agissait là d'une opération immobilière fructueuse pour chacun d'eux. Comme le domaine impérial, le parc fut en effet loti et forme le centre-ville actuel autour de la place Clémenceau.

Alfred Boulant était d'autant plus riche qu'il gérait depuis son décès, celle de son oncle, pour sa tante Lucie et qu'il engrangeait les profits avec le Casino Bellevue qu'Emile Catelain avait acquis par adjudication au tribunal civil de la Seine à Paris en 1886. Premier casino de Biarritz, créé en 1856, Boulant et son oncle l'avaient fait remettre au goût du jour par Alphonse Bertrand, son architecte, sur le modèle du casino de Monte-Carlo par Charles

Garnier, suite à l'incendie survenu peu de temps après l'acquisition. En 1902, Boulant le fera rénover à nouveau par Edouard Niermans. Autant d'éléments riches d'avenir pour l'Hôtel du Palais. Les profits générés firent baptiser l'endroit "Casino Boulant". Ceci lui valut la concession par la ville du Casino municipal en 1903. Propriétaire également du casino de Trouville au tournant du siècle, la fortune de Boulant était telle qu'elle suscita l'émotion du monde politique.

Un député républicain, Gustave de Kerguezec (1868-1955), l'évalua en 1913 à 40 millions de francs or, somme colossale qui lui fit qualifier Boulant de "maitre absolu de la ville de Biarritz". Oui, Boulant sera le roi de Biarritz avant et après la Première Guerre mondiale et ce d'autant que, suite au procès retentissant intenté et perdu par la ville, la concession du casino municipal sera renouvelée jusqu'à sa mort en 1927 !

La municipalité du républicain Pierre Forsans (1904-1919) avait bien tenté de desserrer l'étouffement financier de Boulant par un procès livré avec pour avocats, ses amis socialistes Jean Jaurès et Alexandre Millerant. En vain. Le maitre des casinos de la ville, défendu par Raymond Poincaré et Georges Clémenceau, avait définitivement gagné la partie.

On comprend, dans ces conditions, que l'acquisition de l'Hôtel du Palais en 1903, l'autre établissement majeur de Biarritz, allait revêtir pour Boulant, un nouvel aspect stratégique dans sa maîtrise de la ville. C'est sans doute aussi pourquoi, on s'empressera vite de gommer son souvenir à son décès malgré des funérailles grandioses.

La main mise de l'homme d'affaire était d'autant plus forte qu'outre les casinos, il mettra en place progressivement la politique du "one shop stop", c'est-à-dire du "guichet unique" touristique. Avec ses casinos, hôtels, restaurants, garage du Palais, blanchisserie d'Anglet, arènes de Bayonne et autres divertissements organisés çà et là, Boulant devint le passage obligé de la clientèle raffinée venue à Biarritz. Il alla même jusqu'à satisfaire ses plaisirs particuliers comme l'expose malicieusement un journal local : "Un directeur des jeux de la maison Boulant conduit le bal et, ne sachant plus à quels seins (sic) se vouer, organise noces et festins où les belles pêcheuses viennent trinquer au casino" !

En matière d'hôtellerie, les notions de taux d'occupation des chambres et de budget moyen dépensés par ses riches visiteurs s'imposeront rapidement dans ses établissements. En véritable homme d'affaire, Boulant entendait maximiser la satisfaction des premiers et le profit des seconds.

Les baux commerciaux de 1904 et 1906

Le 21 janvier 1904, la Société de l'Hôtel du Palais baillait l'établissement à Gabriel Lévy, membre de la société. Ancien propriétaire du Café de la Paix à Paris, Gabriel était alors établi dans la capitale, à son Hôtel Rougemont, situé au n° 2 de la rue du même nom. Le bail, révisable tous les dix ans, fut porté à une cinquantaine d'années maximum, à compter du 17 janvier 1905, moyennant un loyer fixé à 25% du montant brut de la totalité des recettes du Palais, soit entre 200 000 francs à minima et 300 000 francs annuels au maximum. Suite à un jugement du tribunal des loyers de Bayonne du 8 avril 1927, le loyer sera porté à un maximum de 750 000 francs.

Le bail du fonds de commerce de l'hôtel fut finalement délaissé, les 1^{er} et 29 mai 1906, à Alfred Boulant qui devenait désormais le maître des lieux.

III. La Belle Epoque. Une période faste (1903-1914)

Reconstruction de l'hôtel (1904-1905)

Pour la reconstruction de l'Hôtel du Palais, la nouvelle société fit appel à deux architectes parisiens emblématiques : Edouard-Jean Niermans et Lazare-Marcel Dourgnon. Ils officiaient dans une agence commune établie d'abord 28 rue La Bruyère, puis 80 rue Taitbout.

Contrairement à la tradition qui attribue sa venue au directeur de l'hôtel, Gabriel Lévy (frère de Georges ?), et à son confrère et successeur Raoul Pattard, c'est bien Alfred Boulant qui décida de confier le chantier à Niermans. Il avait en effet transformé merveilleusement pour lui le Casino Bellevue en 1902 et Boulant fit de nouveau appel à lui pour le casino de Trouville en 1903. Niermans était alors un des architectes les plus courus de Paris et de sa *Café Society* et procédait à la construction d'un des lieux les plus emblématiques de la fête parisienne : le Moulin Rouge (1903).

Edouard-Jean Niermans (1859-1928)

D'origine hollandaise, naturalisé français en 1894, Edouard-Jean Niermans était arrivé à Paris en 1883 où il exerça tout d'abord une activité de décorateur, ce qui ne sera pas sans conséquence sur ses futurs projets, surtout l'Hôtel du Palais.

Il se fit remarquer à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889 avec les pavillons de la section néerlandaise. Sa carrière décolla alors et, en moins de 25 ans, jusqu'en 1914, il devint l'architecte favori de la société de divertissement, celle des brasseries, des cafés, des théâtres, des casinos.

A son arrivée à Biarritz en 1902, il avait réalisé ou transformé le Casino de Paris (1891), les théâtres de l'Elysée-Monmartre (1894-1895), de Marigny (1894-1896) et des Capucines (1898), la Brasserie Mollard (1894-1895), le Café Montesquieu à Bordeaux (1900) et bien d'autres réalisations encore.

Après ses premières expériences dans l'hôtellerie de luxe avec le Grand Hôtel de France à Nantes et le Palace Hôtel d'Ostende (1899-1900), l'Hôtel du Palais allait marquer une étape décisive dans sa carrière, celle qui devait lui valoir les commandes de l'Hôtel de Paris à Monaco (1908-1910), du Palace Hôtel de Madrid (1910-1912) et du Negresco à Nice (1910-1913).

Ses réalisations plaisaient particulièrement par leur fraîcheur, leur gaité et leur élégance. Parfait connaisseur des styles, il les mêlait allègrement à l'Art Nouveau en vigueur, suivant le goût éclectique de la seconde moitié du XIXe siècle. Il était considéré comme un véritable chef d'école, celui "de la verve, de l'architecture gaie et riieuse, apte à rendre belle la vie des hommes et à convenablement décorer leurs maisons", selon *La Gazette des Eaux* en 1905.

Ses audaces techniques et sons sens de la tradition le faisaient apparaitre comme un architecte "hors pair et courageux qui ne se limit[ait] point à la copie du passé, et au risque de contrarier les goûts publics, [allait], d'innovations en innovations, à la poursuite de son idéal". Parmi les rénovateurs de l'art moderne, il était considéré comme "le plus impétueux et le plus heureusement inspiré". Il insufflait un sang neuf, "de jeunesse et d'espoir", dans l'architecture de ce début de siècle.

Avec le changement de style et de la clientèle, la carrière de Niermans déclinera quelque peu après la Première Guerre mondiale, même s'il demeurerait relativement actif. Il acheva ainsi le Théâtre Mogador, commencé en 1914.

Son agence survivra à travers son fils, Jean (1897-1989) avec qui on le confond souvent.

Lazare-Marcel Dourgnon (1858-1911)

Son associé Lazare-Marcel Dourgnon était une autre pointure de l'architecture de la fin du XIXe siècle, quoiqu'il fût plutôt en fin de carrière.

Né à Marseille en 1858, il avait obtenu de nombreuses récompenses dont celle de l'Exposition universelle de 1900. Contrairement à Niermans, il était à la fois un architecte libéral, celui des immeubles de rapports, des maisons et des locaux industriels à Paris et sa région, et un architecte institutionnel que ses charges administratives – il était notamment inspecteur des travaux de l'Hôtel de Ville de Paris – et son mandat électif à la mairie du IXe arrondissement consolidaient.

Dourgnon avait fait une belle carrière à l'étranger : au Chili tout d'abord, où il devint en 1888 architecte du gouvernement. Il réalisa ainsi la Bourse de Valparaiso et le jardin du Congrès à Santiago. En Egypte, il fut lauréat, en 1895, du concours pour le fameux musée des Antiquités Egyptiennes du Caire, le plus vaste du temps. À la demande du ministre de l'Instruction publique, il réalisa là l'Institut Français d'archéologie d'Orient. Il sera également l'architecte

du "Palais de l'Égypte" pour l'Exposition universelle de 1900. Il était donc très en vue en ce début de siècle.

L'Hôtel du Palais fut sa seule collaboration avec Niermans qui avait vu en lui l'homme des dossiers administratifs, capable de lui faciliter la tâche de la reconstruction pendant qu'il se livrerait, plus sereinement, à son art. Sa longue expérience était assurément un atout pour lui.

Paul-Jean Gervais (1859-1944 ?)

Peintre d'histoire, de sujets allégoriques et de scènes de genre, Paul Gervais fut l'autre grand collaborateur du chantier. Il ne s'agissait plus cette fois d'architecture mais de grands décors.

Natif de Toulouse, il se forma à l'école des Beaux-Arts de la ville avant de se rendre à Paris où il suivit les leçons de Jean-Léon Gérôme (1824-1904) et de Gabriel Ferrier (1847-1914), grands maîtres de la peinture académique du XIXe siècle. Membre de la Société des Artistes français, il obtint une succession de distinctions à la fin du siècle : le Prix National en 1895, la Légion d'honneur en 1898 en tant que chevalier puis officier (1908) et, en 1900, la Médaille d'Argent de l'Exposition universelle pour son *Jugement de Paris*, déjà présenté au Salon de 1894.

Il fut assurément l'un des grands décorateurs de la Belle Époque. Ses réalisations majeures sont, outre l'ancienne salle des fêtes, actuel salon impérial du Palais, peinte sur le thème de "la conquête de la Toison d'or", la salle des Illustres et la salle des mariages du Capitole de Toulouse, la salle blanche du Casino de Monte-Carlo, la salle des audiences solennelles du Palais de justice de Besançon, ou la salle à manger de l'Hôtel de ville de Paris ... Parallèlement à la décoration de l'Hôtel du Palais, Niermans l'appela pour la décoration du Cercle privé du Casino municipal de Nice (1905).

Outre les grands décors, Gervais fut l'auteur de plusieurs compositions qui remportèrent chaque fois un vif succès auprès du public : *La folie de Titiana*, présentée au Salon de 1897 avec *La Fortune*, acquise par l'Etat, *Fêtes en l'honneur de Bacchus et Ariane* (Salon de 1901), *Marine d'autrefois* (1903)...

Conçues d'après le modèle vivant, ses compositions de nudités féminines, aux formes plantureuses et gracieuses, aux couleurs chatoyantes, inspirées par le fauvisme de Bonnard notamment, sont sa marque de fabrique en une époque où elles étaient très appréciées. Historiques, mythologiques ou religieux, ses sujets furent toujours prétextes au nu féminin.

Qualifié de "pompier" et jugé vulgaire au milieu du XXe siècle, il fut totalement oublié avant d'être redécouvert dans les années 1990 et d'être de nouveau apprécié.

Objet de la métamorphose

Les plans de Niermans et de Dougnon furent adoptés le 17 février 1904 par la Société de l'Hôtel du Palais, représentée par George Boin, président du conseil d'administration, et les entrepreneurs Péneau frères. Dans son projet de reconstruction, Niermans avait souhaité associer d'emblée, tradition et modernité, comme l'avait réalisé son confrère Mewes pour le Ritz en 1898.

La tradition demeura dans le maintien des anciennes constructions et leurs matériaux (brique, pierre, ardoise et zinc). La modernité fut, quant à elle, dans son augmentation en plan et en élévation, comme dans l'emploi du béton, dit alors "ciment armé", nécessaire au maintien des façades endommagées, à leur surélévation afin de gagner ainsi de nouveaux espaces.

De 110 chambres avant l'incendie, l'hôtel en comptera alors 300 et une vingtaine de suites.

Conservant le plan d'origine, l'architecte décida d'allonger l'aile sud de trois travées et d'ajouter au bout un vaste pavillon en forme de trèfle avec trois avant-corps sur chaque face. Les ailes sud, nord, et la nouvelle aile de la Villa Eugénie demeurèrent dans leur état d'origine, si ce n'est que la façade au bout de l'aile sud fut démolie pour procéder à la nouvelle extension. La façade principale sur cour fut démolie et avancée de deux travées afin de former le vaste hall de l'hôtel.

Divers clichés du chantier nous montrent les façades conservées ou démolies, ainsi que la nouvelle structure en béton armé établie au fond de la cour, qui sera enveloppée par la façade brique et pierre de l'hôtel, sommée, comme sur l'ancienne villa, du relief de l'horloge, copie du modèle original d'Huguenin. Tradition et modernité encore et toujours.

Niermans suréleva les façades de la cour, au-dessus de la corniche, de deux niveaux sur les ailes de la villa, de trois sur celle en fond de cour, le pavillon au bout de l'aile sud et ceux côté mer.

La couverture du corps principal formait au centre une cour intérieure au-dessus du premier étage qui sera comblée à la fin du XXe siècle pour réaliser les chambres du 5^e étage.

L'architecte adopta pour les niveaux sous couvertures, une structure composée d'un voile mince en béton qu'il recouvrit d'ardoises et de zinc pour les lucarnes, œils-de-bœuf et bourseaux.

Les étages reposaient sur des planchers composés de deux dalles nervurées en béton armé, emplies de mâchefer provenant des forges de l'Adour qui se trouvaient à Tarnos et Boucau. Le tout fut couvert de béton.

Sous les planchers, un plafond fut constitué d'une ossature porteuse en bois avec calage de lambourdes et de lattis couverts d'un enduit de plâtre de 60-70 cm.

Ainsi, n'existait-il aucune rupture entre parties anciennes et modernes, d'autant que Niermans n'avait absolument pas modifié la nouvelle aile de son confrère Raquin qui fut simplement restaurée. Peut-être craignait-il ses remarques, voire ses foudres ?

Soucieux de gagner de nouveaux espaces, Niermans couvrit la petite cour entre l'aile droite et l'aile neuve de l'ancienne villa, d'une vaste structure métallique pour établir une salle polyvalente destinée au billard, à la lecture, la correspondance, et aux fêtes. Un jardin d'hiver fut réalisé à son extrémité qui venait empiéter sur l'aile nord et qui constituait le bar de l'hôtel.

Le point d'orgue du projet fut le grand confort et le luxe incomparable. Ils s'imposaient d'emblée en pénétrant dans le grand hall avec ses colonnes de marbre, ses lustres et ses miroirs, qui avait triplé sa surface. Niermans fit de l'ex-salle à manger de la villa, un grand salon, transforma en fumoir, l'ancien cabinet de travail de l'empereur et ajouta un autre salon, plus petit, dans la nouvelle aile d'Octave Raquin.

Côté mer, il remplaça l'ancienne véranda du restaurant du *Palais Biarritz* par une grande rotonde en demi-lune de 25 m. de diamètre, largement ouverte sur l'extérieur et dotée d'un puits-de-jour à l'entrée. Elle constituait la grande salle du restaurant de l'hôtel et servait également aux grandes manifestations. Avec l'escalier principal en S dans le goût Louis XV et le hall, elle fut l'autre élément de distinction du projet.

La quête de lumière fut l'obsession de l'architecte qui suivait en cela la tradition du XVIII^e siècle. Outre les vastes baies entre colonnes du hall, Niermans établit différents puits-de-jour dans les étages qui seront comblés dans la seconde moitié du XX^e siècle pour des

agrandissements de pièces et de pièces d'eau, tout comme la cour intérieure qui se trouvait au début de l'aile nord.

Niermans dota les sous-sols des équipements et espaces indispensables, à savoir : nouvelles cuisines, approvisionnement, économat, dépôt de vins, resserres, laveries et glacières.

La modernité de l'hôtel résidait aussi dans ses équipements de premier ordre pour l'époque et qui en faisait, à son ouverture en 1905, l'un des plus modernes d'Europe. Niermans le dota du tout électrique : éclairage, ascenseur, monte-charge, monte-plats, sonnerie et téléphone dans les chambres. La fourniture d'électricité se faisait depuis un pavillon bâti le long de l'avenue du Palais (actuelle avenue de l'Impératrice), devant l'église russe. Pour éviter les courts-circuits, causes d'incendie, les installations électriques furent placées sous des tubes isolants Berg dissimulées dans les cloisons. Par ce procédé, entretien et réparations furent réduits au minimum. Ce furent quelques 70 kms de fils qui furent ainsi répandus dans l'hôtel.

Les chambres étaient aussi dotées de salle de bain individuelle avec baignoire, lavabo, wc, eau chaude et eau froide, qui répondaient aux soucis d'hygiène les plus exigeants. Le confort de l'hôtel résidait aussi dans son système de chauffage, réputé le plus perfectionné qui fut alors et qui diffusait une température douce et homogène.

Le Palais était aussi parmi les plus luxueux de son temps. Il se voulait l'équivalent balnéaire du Ritz de Paris. Le décor intérieur, à la fois somptueux et simple, entendait renouer avec les styles les plus appréciés alors : le Louis XV, le Louis XVI et l'Empire.

Pour le mythe, et avec le sens du marketing cher à Antoine Boulant, on prétendit restituer les chambres et salle de bain de l'empereur et de l'impératrice, ce que les descriptions et inventaires du temps de la villa, méconnus alors, démentent. Si la suite impériale fut bien établie dans les anciens appartements de Napoléon III et d'Eugénie, le mobilier Premier Empire adopté était cependant bien éloigné de l'éclectisme qui sévissait sous le Second Empire.

Dans le champ de la détente et pour satisfaire la clientèle anglo-saxonne, Niermans disposa face à la cour d'honneur, près de l'avenue du Palais et du pavillon électrique, un court de tennis qui subsistera jusqu'aux années 1950.

Grâce aux nouvelles techniques employées, à son génie décoratif, à la perfection de son plan qui mettait en scène sa riche clientèle et à ses services, l'Hôtel du Palais remporta un vif succès à son ouverture.

Dans la *Gazette des Eaux* du 24 décembre 1905, Niermans et Dourgnon n'hésitèrent pas à faire la promotion de leur ouvrage, faisant l'éloge des installations, des différents fournisseurs et du parti adopté qui contribuaient à sa beauté et son confort.

Ils rappelaient comment, sur les plans de l'hôtel primitif, le programme adopté sut en faire "un séjour exceptionnellement agréable parmi les plus séducteurs du monde et d'y ajouter, en bénéficiant des progrès de la science et du développement de l'art, tous les éléments de luxe, de beauté et de confort susceptibles de faire classer l'Hôtel du Palais au premier rang de ses semblables" !

Ils avaient réussi le prodige d'augmenter considérablement sa capacité sans empiéter sur le terrain et d'avoir employé les matériaux les plus récents et les plus sûres. L'Hôtel du Palais demeurait, selon eux, le "type définitif de l'hôtel moderne, son architecture, son décor, son caractère pratique, son élégance, ses perfections en tout genre en [faisant] une des curiosités contemporaines les plus saisissantes sur ce bienheureux rivage (...)" (sic).

Les collaborateurs du chantier

En l'absence des architectes, retenus par leurs obligations à Paris et ailleurs, le chantier fut confié à Alfred Laulhé, jeune architecte de Biarritz qui devait connaître une gloire immense après la Première Guerre mondiale en tant qu'auteur de nombreuses villas de la côte basque. Il demeurera d'ailleurs l'architecte de l'hôtel durant l'entre-deux-guerres. Il était assisté alors d'un conducteur de travaux, Laforest, qui déploya, disent Niermans et Dourgnon, une énergie et un sens de l'initiative peu communs.

C'est sans doute à cette occasion que Laulhé s'associa la collaboration des frères Casimir et Barthélémy Gélos, fameux horticulteurs et auteurs de jardins, qualifiés de "Le Nôtre de Biarritz", établis là depuis 1894 sous le nom de "Gélos frères et Dufils", leur oncle et associé. Ils furent chargés des aménagements des 5 ha d'espaces verts autour de l'hôtel où ils mêlèrent tapis de fleurs et de gazon dans l'esprit de parc à l'anglaise qui prévalait alors et qui était celui de la création du domaine impérial.

La maçonnerie et le parquetage furent confiés à Pierre Bourtayre qui avait signé les plans de l'hôtel, le 7 mars 1904. Biarrot lui aussi, il avait construit l'Hôtel de France, bâti et déplacé la Villa Labat devant l'Hôtel du Palais, transformé le Casino Bellevue et concourut à la construction de nombreuses villas sur la côte basque.

Les parties en béton avaient été réalisées par l'entreprise Péneau Frères, établie à Nantes, dont le système constructif permettait de réaliser rapidement l'ensemble du gros œuvre. Peut-être eurent-ils recours aux procédés de François Hennebique (1842-1921), célèbre inventeur du béton armé au milieu du XIXe siècle, dont il sera question dans les ouvrages effectués par Laulhé sur l'annexe de l'hôtel et l'extension de la rotonde dans les années 1920 ?

Bourtayre et Péneau Frères furent assistés de Héguy, serrurier constructeur à Biarritz, ancien élève des Arts et Métiers à Paris, qui, par son activité et ses connaissances, assura la bonne marche des ouvrages de l'hôtel. Il avait fourni, en collaboration avec M. Lebas, de Bayonne, la superbe rampe en fer forgé de style Louis XV du grand escalier et la verrière de la salle des fêtes.

Les charpentes métalliques et serrureries de la rotonde du restaurant furent réalisées par Schwartz et Meurer, entrepreneurs parisiens, considérés alors comme les maîtres du genre. Ils conçurent les treize travées de la salle avec imposte et partie à mécanisme automatique pour la ventilation, dotées d'un verre perforé placé dans une feuillure spéciale. Les glaces pouvaient en effet coulisser verticalement à l'aide de contrepoids qui se mouvaient dans les montants métalliques.

En termes de serrureries et ferrures des portes et fenêtres, l'entreprise parisienne Bricard Frères demeurait aussi un must. Elle avait collaboré notamment aux travaux du Grand Hôtel, de l'Hôtel du Louvre, de l'Hôtel Continental, du Ritz, de l'Hôtel Régina à Paris, et du Winter Palace à Menton. La famille Bricard disposait, rappelons-le, jusque dans les années 1990, d'un remarquable musée en la matière dans un hôtel du Marais.

La couverture et la plomberie furent l'œuvre de la maison Maissonny et Cie, parisienne également. Elle avait participé aux chantiers de l'hôtel de ville de Tours, des Casinos de Royan et de Trouville. On lui doit les terrassons en ciment volcanique français au-dessus des couvertures et les salles d'hydrothérapie.

La maison Hary fut chargée de la menuiserie et figurait alors parmi les premières en ce domaine.

La peinture, tant extérieure qu'intérieure, fut assurée par la maison Laroque, alors bientôt centenaire. A l'extérieur, elle réalisa, notamment, les parements de fausses briques sur les nouvelles façades. Elle appliqua sur les parties en béton un produit spécial dénommé *Cimental* qui avait pour qualité de le protéger de l'air salin et de l'humidité. A l'intérieur, elle réalisa la dorure des boiseries et plafonds de la salle des fêtes, de la rotonde et du grand escalier.

L'ascenseur près de celui-ci, le monte-charge de l'office de l'aile nord, et le monte-plats, tous de marque Roux et Combaluzier, furent fournis par MM. Vernes, Guibert, Sigros et Cie. L'ascenseur était semblable à celui installé dans les nouvelles tribunes de l'hippodrome de Longchamp à Paris. Il pouvait contenir une dizaine de personnes. Le monte-charge et le monte-plats desservaient les étages depuis les sous-sols.

Le chauffage à vapeur à basse pression était de la maison Kœrting. Il fut installé dans les chambres et dégagements de l'hôtel et assurait aussi l'eau chaude des cabinets de toilette et salles de bain. La maison disposa dans les grandes pièces de réception de vastes radiateurs formant rideau de chaleur qui étaient ingénieusement dissimulés derrière des plaques de cuivre découpé.

La décoration sculptée fut confiée à la maison Raynaud, fondée en 1875, qui avait réalisé la salle du cycle de *l'Histoire de Marie de Médicis* par Rubens au Louvre. Elle avait collaboré aussi à de nombreuses réalisations prestigieuses telles que les hôtels du prince Roland Bonaparte et du duc de Pomar, l'Elysée Palace, l'Hôtel Régina, ou le Princes's Hotel de Piccadilly à Londres, ainsi que d'innombrables châteaux, villas, immeubles... Plusieurs fois primée, elle demeurait un maître en son domaine.

Les cheminées Louis XV ou Louis XVI et les installations de fumisterie furent réalisées par MM. Messi, oncle et neveu, qui excellaient dans l'arrangement intérieur des premières en se conformant au style et à la destination de la pièce où elles se trouvaient.

Les faïences intérieures des cheminées, de mêmes styles, émaillés blanc crème, les briquettes de terre cuite, les moulures de faïence extérieures, et les poêles furent livrés par la maison Lœbnitz.

Les marbres de l'hôtel (colonnes du hall, grand escalier, cheminées des salons et chambres, carrelages) furent livrés par la maison Doat, de Toulouse qui se fournissait dans les carrières

des Pyrénées. Les colonnes en façade sur la cour sont ainsi en marbre gris Vilhonneur tandis qu'à l'intérieur, celles du hall sont en marbres rose dit "Carica" et vert "Vert".

Les appliques, lustres et autres appareils électriques furent fournis par la maison Mildé qui avait présenté ses luminaires dans de nombreuses expositions où elle avait pu affirmer sa maîtrise en ce domaine. Les lustres du hall et toutes les appliques au rez-de-chaussée sont ainsi ses créations.

La maison Gaston Codoni livra la miroiterie de l'hôtel, dont celle du hall qui venait amplifier son volume à l'instar des glaces de la Grande Galerie de Versailles. Dépositaire de celles de Saint-Gobain et de La Chapelle, elle jouait alors un grand rôle dans la création du moment avec ses verres gravés ou diamantés à l'acide, ses pavés et tuiles de verre, ses verres spéciaux à relief, ses opalines, ses miroirs vénitiens...

Dans les chambres, les papiers peints et leurs frises, ainsi que les rideaux furent livrés par la maison Dumas à Paris.

La Société des Etablissements Métallurgiques Durenne œuvra à l'exécution des balustrades et balcons de l'hôtel. Elle reconstitua dans les premières, détruites lors de l'incendie, le monogramme du N dans le E de l'ancien hôtel. Elle fournit aussi les statues, groupes d'animaux, vases, vasques, fontaines et lampadaires, en fonte ou en acier, du parc.

Parmi les autres fournisseurs de l'hôtel, signalons, pour les vastes fourneaux des cuisines, M. Cubain et, pour les coffres forts des chambres, la marque Fichet.

Niermans et Dourgnon avaient ainsi fait appel aux plus brillants fournisseurs de leur temps qu'ils fussent parisiens, régionaux ou locaux. Il en allait de la réputation d'excellence du nouvel établissement.

Hormis les indications données par eux dans *La Gazette des Eaux*, les plans de Niermans conservés à l'Institut français d'architecture à Paris et quelques clichés de la construction, on ne dispose, hélas, d'aucun élément chiffré sur la construction et la gestion de l'hôtel durant l'ère Boulant. Volonté délibérée de masquer son souvenir ou perte des archives durant la Seconde Guerre mondiale ou après, quoi qu'il en soit, on en réduit aux conjectures.

1905-1914 : la Belle Epoque de l'Hôtel du Palais

Après deux ans de travaux, l'établissement voulu par Alfred Boulant et ses associés ouvrit ses portes, le 20 mars 1905. Emile Seitz écrivit alors dans la *Gazette de Biarritz* : "Que nous sommes loin de l'époque où les ouvriers de l'Empereur venaient jeter les fondements de la fameuse villa !... il ya cinquante ans de cela ! Et que de changement depuis !".

Par souci de sécurité – le traumatisme de février 1903 était resté dans toutes les têtes –, les pompiers de la ville vérifièrent les lieux quelques jours auparavant par une visite de sécurité et des exercices incendie. Ces opérations se renouveleront ensuite régulièrement.

Seitz se fit l'écho de l'émerveillement suscité à l'ouverture des magnifiques grilles en fer forgé, les plus belles de Biarritz, selon lui. Elles étaient pourtant celles du Palais Biarritz comme en témoignent les initiales "PB" encore visibles dans le médaillon au-dessus.

Il y avait foule pour voir le chef d'œuvre de l'hôtellerie française du moment. Les attelages rutilants, avec leurs dames aux toilettes somptueuses et leurs messieurs en haut-de-forme, s'engouffrèrent dans les allées jusqu'à la cour d'honneur où les attendaient un personnel attentionné.

La direction de l'hôtel fut assurée par deux personnalités éminentes : Gabriel Lévy, à qui la Société du Palais avait baillé dans un premier temps l'établissement en 1904, on l'a vu, et Raoul Pattard, ancien responsable du Grand Hôtel de Monte-Carlo. La série des brillants directeurs de l'Hôtel du Palais commençait. Là comme ailleurs, Boulant voulait de l'excellence en tout.

Dès le hall, on fut séduit par la splendeur de la décoration qui entendait renouer avec celles du Grand Siècle avec ses colonnes de marbre, ses lustres en bronze doré d'un nouveau genre, ses grands miroirs somptueux. Le mobilier en rotin qui s'y trouvait pourrait surprendre de nos jours mais il entendait marquer un souci d'exotisme en ces temps où l'Europe coloniale était sur tous les continents.

On fut particulièrement admiratif devant le majestueux espace du restaurant qui, du haut de son emmarchement, offrait, dit Seitz, "la plus belle vue que l'on puisse rêver sur le panorama de Biarritz" !

Il ne tarit pas non plus d'éloges sur les peintures de Paul Gervais dans la salle des fêtes : "Les voissures sont du même peintre et représente la légende des vents. Ces toiles, grandes ou

petites, sont délicieuses et appelées à un très grand succès, car elles réunissent charme de la composition, distinction dans la forme et délicatesse dans le coloris". Il demeura pantois devant ses dimensions exceptionnelles.

Et de conclure : "Nous ne étendrons pas davantage sur les détails de ce merveilleux hôtel palais de Biarritz, qui n'a nulle part son rival, ni sur tous les éléments qui en font un lieu de délices et de bien-être pour les visiteurs les plus fortunés" !

Le Palais ne sera désormais plus seulement le lieu de rendez-vous des Espagnols, des Russes ou des Anglais, mais du monde entier. Le bouche à oreille et les campagnes de presse élogieuses assureront, pour les décennies suivantes, l'exceptionnelle réputation du lieu.

Cette réputation était d'autant plus établie que deux souverains s'y distinguèrent particulièrement : Alphonse XIII et Edouard VII.

Alphonse XIII au Palais

Depuis le Second Empire, on le sait, le site était fréquenté par l'aristocratie espagnole et la cour de Madrid qui appréciaient Biarritz depuis les années 1830 au moins. Les Espagnols avaient constitué la première clientèle d'importance de l'ancien hôtel-casino. Il était donc légitime que le premier souverain à se rendre à l'Hôtel du Palais fut le roi d'Espagne, Alphonse XIII (1886-1931), âgé alors de 19 ans.

Sa première venue eut lieu à l'occasion d'une journée passée à Biarritz pour assister aux courses de l'hippodrome de la Barre, le 29 septembre 1905. Arrivé dans sa superbe automobile en fin de matinée, avec le duc de Sottomayor le marquis de Viana, le comte de Benuala, M. Milano del Bosch et le général Boada, le roi la laissa au garage Lafitte pour une auto plus modeste et se rendit au Palais.

Dès son arrivée, le souverain demanda à visiter la suite impériale. Il pénétra, ému, dans l'ancienne chambre de Napoléon III et marqua un temps d'arrêt devant le lit, prétendu le sien, ôtant son chapeau pour le saluer. Il se rendit ensuite dans la grande salle du restaurant avec sa suite. Après le déjeuner, il quitta l'hôtel pour le concours hippique et prit un lunch chez Miremont en fin d'après-midi.

Alphonse XIII devait revenir à l'Hôtel du Palais très vite. En janvier 1906, il y séjourna pour célébrer ses fiançailles officielles avec Victoria-Eugénia de Battenberg, petite-fille de la reine Victoria, qu'il avait rencontrée quelques mois plus tôt. L'union fut célébrée, en mars, à l'hôtel

Miramar de Saint-Sébastien. Le jeune couple revint, à cette occasion, au Palais pour déjeuner avec leur oncle Edouard VII qui avait fait aménager le grand salon, ou "Salon des Dames", pour la circonstance. Les deux hommes avaient lié connaissance la veille du mariage. L'événement se passa si bien et dans un cadre si plaisant qu'il inaugura dans cette pièce une série de repas officiels donnés par le monarque anglais.

Très attaché à Biarritz et sa région, Alphonse XIII demeurera un hôte fidèle de l'Hôtel du Palais jusqu'à la chute de la monarchie espagnole en 1931. Son allure juvénile, son caractère sportif, son amour des chevaux et de l'automobile, et surtout de l'Hôtel du Palais le firent apprécier de la population. "Il dégageait", dit-on, "une impression d'activité, de jeunesse, de courage", bref de modernité malgré son sens de la religion et des traditions.

Les séjours d'Edouard VII (1906-1910)

S'il est un souverain qui marqua particulièrement les lieux, c'est bien Edouard VII. Il adorait Biarritz et fut, avec le couple impérial et la reine Nathalie de Serbie, celui qui y fit les séjours les plus fréquents et les plus longs. Il s'y rendait chaque hiver, de mars à avril, pour la douceur du climat, accompagné de son médecin, de son aide de camp, le colonel Davidson, et de quelques intimes. La ville le lui rendra bien en lui donnant le nom d'une avenue (l'actuelle étendue à celle de l'Impératrice) et du square de la Grande plage où on lui éleva un monument en 1922.

Le roi s'était épris du lieu depuis qu'il s'y était rendu avec sa mère, la reine Victoria, en mars 1889, alors qu'il n'était que prince de Galles. Ils n'avaient pas logé à l'hôtel mais à la Villa La Rochefoucauld, située sur l'avenue du même nom. Son premier séjour est daté du 6 mars 1906, alors qu'il devait se rendre aux noces d'Alphonse XIII et de sa nièce, puis à la conférence d'Algésiras (16 janvier-7 avril 1906) qui devait décider du sort du Maroc.

Edouard VII avait été précédé, en 1905, par son ami Lord Dudley, vice-roi d'Irlande, qui lui avait relaté son séjour délicieux à l'hôtel. Outre des raisons politiques et diplomatiques, le roi vint aussi et surtout soigner ses bronches sur la côte basque.

Il était accueilli, chaque fois, par Alfred Boulant qui l'introduisait dans sa suite, au rez-de-chaussée de l'aile sud, la plus commode et la plus agréable. Le roi y accédait directement depuis l'entrée de l'aile sur la cour et disposait de la terrasse au sud, d'où l'on embrassait la ville et l'océan. Cette suite demeura son logement de prédilection jusqu'à son décès en 1910.

Elle comprenait un grand salon, une salle à manger, une chambre à coucher, un cabinet de toilette et une salle de bain. Le tout était, dit-on, "d'un luxe aussi riche que discret et de bon goût". Il disposait d'un service télégraphique privé qui lui permettait de demeurer en contact avec Londres. Afin de se sentir davantage *at home*, le roi se fit livrer par les services de Buckingham, sa vaisselle en argent et la garniture de cheminée de sa chambre. Sur la terrasse, comme Napoléon III, il fit installer une tente à coutil rayé où il rédigeait sa correspondance et prenait ses repas lorsque le temps le permettait.

Ses séjours au Palais étaient pour lui un vrai enchantement. Il s'y livrait au bridge, se rendait à la chasse au renard, dont le départ avec les chiens se faisait depuis la cour de l'hôtel, à des promenades incognito dans la ville et les environs. Il rendait régulièrement visite aux souverains d'Espagne à Biarritz ou à Saint-Sébastien, assistait aux courses hippiques, aux parties de pelote basque ou à des démonstrations d'aviation par Blériot à Parme...

Quelques furent ses visites, le roi les voulait le plus informelles possible, ce qui n'empêchait pas la dignité due à son rang. Il appréciait l'aménité des Biarrots et leur discrétion lorsqu'ils le croisaient dans la rue. Il se rendait sur la Grande plage depuis la grille donnant sur la promenade, avec son médecin et son petit fox terrier noir et blanc, dénommé César, sur le collier duquel on pouvait lire, non sans humour : " I am Caesar, King's dog" ! Les Biarrots l'appréciaient d'autant mieux qu'il était accompagné de sa suite et d'une série de lords et de ladies qui faisaient vivre l'hôtel et la ville.

Si l'Hôtel du Palais était sa villégiature favorite, Edouard VII y traitait aussi des affaires du royaume. Suite à la démission de son Premier Ministre, Sir Henry Campbell Bannerman, le 5 avril 1908, pour raison de santé, il désigna Lord Herbert Henry Asquith, lequel vint recevoir l'investiture à l'hôtel, le 7 du mois. L'événement sera commémoré, à son décès, par une plaque posée dans le hall, le 14 avril 1928, en présence des maires de Biarritz et de Bayonne, MM. Joseph Petit et Joseph Garat, de Sir Schoedlin, consul de Grande-Bretagne, du sous-préfet et de nombreuses autres personnalités, principalement britanniques, dont Rudyard Kipling.

Le Palais fut aussi le lieu des plaisirs secrets du monarque. La venue de sa maîtresse, Alice Keppel, fut organisée par Sir Ernest Cassel, conseiller financier de la Couronne, qui préparait ses séjours à Biarritz. Elle était installée dans une villa proche de l'hôtel et l'on veillait à ce que sa présence ne fut jamais mentionnée dans les communiqués de la Cour. C'est donc dans le plus grand secret qu'elle séjournait ici, allant et venant discrètement dans la suite royale en

passant par la grille de la Grande plage. Ses séjours furent connus de la presse et du personnel de l'hôtel qui demeuraient le plus discret possible suivant les usages du temps. Le roi s'affichera davantage avec elle lors de son séjour en 1909 en se rendant, tous deux, au Royalty.

Le dernier séjour d'Edouard VII est daté des 9 mars-26 avril 1910. Il fut exceptionnellement long car le roi était malade : il souffrait de plus en plus des bronches. Il ne sortait guère, préférant garder la chambre. Le fait est que le roi décéda quelque temps après son retour à Londres, le 6 mai. Le maire de Biarritz, Pierre Forsans, et ses adjoints se rendirent à ses obsèques au château de Windsor. La peine fut immense. Le roi n'avait-il pas contribué à la renommée de la ville et de son Hôtel du Palais dans tout l'Empire britannique ?

Le Palais, séjours des monarques, des présidents et des artistes

Les séjours d'Alphonse XIII et d'autres souverains se faisaient parallèlement. On vit ainsi la reine Amélie du Portugal, le roi Oscar II de Suède, Ernest-August II de Hanovre, l'archiduc Victor de Habsbourg, le grand-duc Alexandre, le duc Arthur de Connaught, frère d'Edouard VII, et son épouse. En 1912, l'Hôtel du Palais accueillit le maharadjah de Kapurthala, réputé pour son amour des femmes. Il assista à toutes les soirées mondaines et apprécia l'exotisme des lieux.

On vit défiler aussi les présidents de la République ou du Conseil, Deschanel, Delcassé, Clémenceau. Ce dernier, proche de Boulant comme on sait, était venu le 18 avril 1908, quelques temps après la nomination de Lord Asquith.

Parmi les artistes présents durant la Belle Epoque, on citera : Sarah Bernhardt, Cécile Sorel, Edmond Rostand, Léon Bonnat...

A la veille de la Grande Guerre, un dîner pour 200 convives fut organisé par les époux Hambro qui possédaient la Villa Espoir près de l'hôtel, en haut de l'avenue du Palais (Edouard VII, puis de l'Impératrice).

La Villa Cyrano de M. Boulant (1908)

En 1908, l'industriel Félix Labat mit aux enchères sa superbe villa néo-gothique, aux ferronneries *Art nouveau*, qui se trouvait face à l'hôtel, près de l'église russe, au 7 avenue du Palais. Afin d'éviter sa démolition pour la construction de l'Hôtel Carlton, Boulant décida en 1909 de la racheter et de la faire rebâtir quelques mètres plus haut, à l'actuel n° 18 de

l'avenue. Elle se trouvait ainsi juste derrière son domicile de la rue du Rocher (actuel n° 13 rue de l'Université américaine), dite "Villa Nanette" ("Chanterelle" aujourd'hui). Ces deux chantiers furent confiés à Alfred Laulhé qui avait conduit, on l'a vu, la reconstruction du Palais.

Erigée en 1900-1902 par Gustave Huguenin, suivant le modèle de l'hôtel particulier de son confrère parisien Charles Plumet en 1898, la Villa Labat fut rebaptisée "Cyrano" par Boulant en hommage à Edmond Rostand, client de l'hôtel, et à l'une des pièces les plus célèbres du théâtre français de la Belle Epoque, créée en 1897. Rostand, rappelons-le, était établi alors au Pays basque depuis qu'il avait fait bâtir, en 1903-1906, sa Villa Arnaga à Cambo-les-Bains par Joseph-Albert Tournaire (1852-1958) pour soigner sa pleurésie latente. Boulant était un fervent admirateur de l'auteur et avait fait représenter sa pièce à l'hôtel par le titulaire du rôle, Benoit-Constant Coquelin, dit "Coquelin aîné" (1841-1909), où elle remporta, bien entendu, un vif succès.

La Villa Cyrano était réservée aux hôtes de marque. Elle fut ainsi louée en 1912 par le tsar Nicolas II qui, hélas, ne put s'y rendre à cause de l'hémorragie interne dont souffrait alors le tsarévitch Alexis, sauvé finalement par Raspoutine. Le vice-consul des Etats-Unis, Sam Park, en fera sa résidence jusqu'en 1920. La villa sera revendue par Léontine Boulant, veuve d'Alfred, en 1946.

IV. La Grande Guerre (1914-1919)

Durant la guerre, l'hôtel demeura paradoxalement ouvert comme si de rien n'était, même si de nombreux habitants de Biarritz et des volontaires de la colonie étrangère (Espagnols, Anglais, Russes) étaient partis au front. Contrairement à la Villa Eugénie en 1870 et d'autres grands hôtels français, il n'avait pas été réquisitionné pour servir d'hôpital aux blessés.

Le sénateur-maire Pierre Forsans s'y était opposé sous la pression d'Alfred Boulant qui souhaitait épargner à ce "monument historique", rénové à grands frais, les dégradations inévitables que ne manqueraient pas d'occasionner une transformation à cet effet.

Toutefois, sur les demandes insistantes des services de santé, la grande aile nord fut affectée aux blessés jusqu'en décembre 1915. Il est vrai qu'en retour, Alfred Boulant avait transformé le Casino Bellevue en hôpital franco-espagnol et avait installé une formation sanitaire au Casino municipal.

L'Hôtel du Palais fut ainsi l'un des rares palaces de France à être demeuré ouvert pendant le conflit. En 1916, le prince et la princesse d'Orléans s'y installèrent. Fin 1917, l'hôtel reçut des officiers américains permissionnaires, puis, au début de 1919, le général John Joseph Pershing, commandant en chef des forces américaines. En juillet 1918, Pablo Picasso y passa sa lune de miel avec Olga Kholklova, sa première épouse, danseuse des Ballets russes. La vue sur le phare et les pulls marins créés par Gabrielle Chanel qui avait ouvert sa boutique à Biarritz en 1915 et qui fréquentait alors le Palais, devaient influencer, dit-on, ses fameuses *Baigneuses* (1918, Paris, musée Picasso).

Ce séjour ne fut pas peu dans la venue de la clientèle américaine dans la décennie suivante, même si l'on sait que le milliardaire James Gordon Pannet, publiciste et directeur du *Herald Tribune*, avait fréquenté l'hôtel avant la guerre.

Avec la signature du traité de Versailles, le 28 juin 1919, la paix était revenue et la volonté d'oublier les horreurs du premier conflit mondial devait engendrer l'autre grande période faste du Palais. Celle où les fêtes, réceptions, bals et autres plaisirs allaient s'enchaîner dans une frénésie inconnue jusqu'alors : les Années folles.

V. Les folles années du Palais (1920-1929)

Une fête permanente

Les Années folles furent sans aucun doute la période la plus prospère et la plus fantastique de l'histoire de l'Hôtel du Palais. Ce fut l'ère de M. Cigolini, ancien directeur du Claridge à Londres, réputé pour son affabilité et considéré comme le plus parfait hôtelier qui fut. Sa connaissance de la clientèle anglo-saxonne servit magnifiquement la notoriété de l'établissement aux Etats-Unis, au Canada et dans l'Empire britannique.

Sous sa direction et jusqu'à son départ en 1931, ce fut une suite ininterrompue de galas et de dîners d'une élégance extrême, assisté en cela par le marquis Pierre d'Arcangues, président du Comité du Tourisme et des Fêtes de Biarritz depuis 1920 et qui demeurera le maître des festivités biarrottes jusqu'en 1958.

Malgré la guerre, les révolutions et les remous de l'après-guerre, le Palais demeura alors la résidence du gotha, des altesses royales et impériales.

Ce fut, encore une fois, Alphonse XIII qui ouvrit les festivités avec un splendide dîner donné en 1920 à l'occasion des régates internationales à la voile. Le palace avait reçu alors les yachtmen les plus célèbres du monde et le duc de Westminster, dont le superbe trois-mâts était ancré dans le port de Bayonne. Le roi d'Espagne revint en février 1922 pour un entretien avec l'amiral Beatty, commandant en chef de la *Royal Navy*.

On revit aussi en 1920, le grand-duc de Russie, Nicolas Nikolaïevitch et la grande-duchesse, Anastasia de Monténégro. En 1921, le prince héritier de Roumanie, Michel, à peine âgé de 6 mois, fit son premier séjour au Palais, accompagné de sa nourrice, de deux gardes, d'un officier de la cour et d'un petit état-major. Il revint ensuite plusieurs fois jusqu'en 1925, accompagné, une fois, par Mme Antonesco, ambassadeur de Roumanie, et le major Chassenu.

Dans le gotha, on put voir, notamment, la marquise de San Carlos, le marquis et la marquise de Jaucourt, le marquis de Alcedo, la marquise de Gouy d'Arsy, le baron et la baronne de Gunzbourg, le comte et la comtesse de Limur...

Le 21 septembre 1921, on inaugura le "Bal impérial" qui ne devait plus quitter – hormis la Seconde Guerre mondiale – les festivités du Palais jusqu'à la fin du XXe siècle. La fête fut immortalisée par Georges Scott et reproduite en double page dans *L'Illustration*, image qui fera le tour du monde. Le bal de 1922 fut organisé avec brio par Pierre d'Arcangues. Il fut ouvert par le roi d'Espagne, Alphonse XIII et le shah de Perse, Ahmad Shah Qajar. Le journal *Le Gaulois* relata, le 22 septembre, cet événement splendide : "(...) en quelques heures deux immenses salles de marbre et de pierre furent changées en un merveilleux bosquet ; des arcades, des tonnelles remplaçaient les portes, les fenêtres, les plafonds ; les grandes colonnes étaient devenus des platanes ; les lustres, des balcons. J'ai dit "en vert" car tout était vert de feuillage de haut en bas. Une féerie, en somme, à laquelle rien ne manquait, même pas la présence de plusieurs Souverains et même, toujours comme dans les contes, il se trouvait que le roi fut jeune et la reine très blonde".

L'hôtel était noir de monde, chacun paré de ses plus beaux atours. Le bal fut ouvert à 23h45 par le roi Alphonse XIII, qui était au bras de la princesse Sixte de Bourbon tandis que la reine d'Espagne était à celui du marquis d'Arcangues. Elle était revêtue d'une superbe crinoline blanche et portait sur ses cheveux blonds, le diadème de diamants et d'émeraudes de l'impératrice Eugénie. Quand toute la cour eut pris place, le shah de Perse fit son entrée au son de l'hymne persan, suivi de la *Marseillaise*. A minuit, le bal commençait avec une première entrée, dite des "Lions". Il ne devait pas s'achever avant 4 h. du matin.

Autre festivité marquante de ce début des années 1920 : le "Bal Petrouchka" en l'honneur de Diaghilev, ses *Ballets russes*, et d'Igor Stravinsky, compositeur du ballet en 1910-1911, qui s'était installé à Biarritz en 1921-1924. Etaient aussi présents : Alexandre Nikolaïevitch Benois, fameux peintre et scénographe russe, Serge Lifar, autre célébrité de la danse russe, le peintre russe Michel Werboff, et d'autres intimes... La Russie encore et toujours ici malgré la révolution de 1917.

Outre les altesses et la grande aristocratie, le Palais vit apparaître ses premières célébrités du cinéma américain : Charlie Chaplin occupa un appartement, ainsi que Douglas Fairbanks senior qui logea plusieurs jours à l'hôtel.

Parmi les notabilités nord-américaines, on vit Ernest Hemingway, grand amateur de l'Espagne et des corridas, qui commença ses jours à l'hôtel et les prolongera jusqu'aux années 1950, le magnat des tabacs du Canada, Sir Mortimer-Davis en 1927, la richissime Mrs Reginald

Vanderbildt, Mrs O' Malley Keyes, grande dame américaine un peu farfelue, Mary Hope Vere, anglaise habituée de Biarritz qui lui donna une rue...

En ces temps où Biarritz était accessible par l'avion depuis Paris, on rencontra donc des gloires de l'aviation telles que Anny Mollisson et son époux, Dieudonné Costes, De Verneuil, pilote du fameux avion *Ville de Biarritz*, construit par l'ingénieur René Couzinet, et bien d'autres.

On vit des artistes : Kees van Dongen, Pablo Picasso, Fujita, Maurice Ravel, natif de Ciboure, Maxime Real del Sarte, auteur du monument à Edouard VII sur la Grande plage et de la statue *L'Aube* au Parc d'Hiver, le peintre catalan Mariano Andreu, le grand ténor Fédor Chaliapine ; des auteurs célèbres : Pierre Loti jusqu'en 1923, déjà présent avant-guerre, Ruyard Kipling en 1925 et 1927, Jean Cocteau, ami de Stravinsky, Sacha Guitry qui se faisait appelé Sacha de Calacoutca, du nom de sa maison, Pierre Frondaie, auteur de *L'homme à l'Hispano* dont Biarritz fut le cadre, Pierre Benoit, auteur de *L'Atlantide*, Tristan Bernard... ; des couturiers : Jean Poiret, Gabrielle Chanel, Jean Patou, Jeanne Lanvin... ; de grands politiques : Winston Churchill ...

Les travaux de M. Boulant. Extension du pavillon des courriers (1920)

Pendant qu'on festoyait, Antoine Boulant ne perdait pas le sens des affaires. Bâtitteur infatigable, il s'engagea dans de nouveaux travaux.

En vue de faciliter l'hébergement des personnels de l'hôtel, il confia, en octobre 1920, à Alfred Laulhé, son architecte favori, le remaniement complet de l'ancien pavillon des courriers, devenu l'annexe de l'hôtel. Suivant l'exemple de Niermans, Laulhé prolongea le bâtiment vers l'océan par une aile double de cinq niveaux depuis les sous-sols en contrebas et suréleva l'ancien pavillon de trois niveaux, soit cinq au total. L'un des anciens avant-corps devint le pavillon central et le logis fut doté d'un second en symétrie de celui d'origine.

La coupe et l'élévation montrent, en effet, que le nouveau bâtiment fut réalisé sur une pente en contrebas.

Il conserva le style brique et pierre d'origine et fut doté d'un comble mansardé avec garde-corps ajouré, semblable à l'aile nord en vis-à-vis. On obtint ainsi un bâtiment parfaitement symétrique dans le goût XVII-XVIIIe qui prévalait depuis la naissance de la Villa Eugénie.

Les plans des étages présentent une série de chambres destinées au personnel.

Les Villas Edouard VII (1925)

Soucieux d'accroître la capacité d'hébergement de l'établissement comme de satisfaire les exigences d'une clientèle insatiable, Boulant engagea, après l'exemple satisfaisant de la "Villa Cyrano" en 1909, la réalisation d'un vaste ensemble en vis-à-vis de celle-ci et de la nouvelle annexe. Il se composait de deux villas réunies par un vaste logis en fond de cour, avec ascenseur central, le tout disposé en U et dénommé sous le nom d'"Edouard VII".

Bâties en 1925, au n° 9 de l'avenue du Palais, elles furent également confiées à Alfred Laulhé, alors plus en vogue que jamais sur la côte basque. Il s'agissait à nouveau de fournir à une clientèle ne souhaitant pas loger à l'hôtel, la même gamme de services (qualité d'hébergement, restauration, standing et personnel), l'intimité et le calme en plus. Le prix des chambres et le mobilier étaient identiques à ceux du Palais. Les membres du conseil d'administration de la société les occupèrent régulièrement.

Ces "villas" furent construites, non dans le style néo-basque en vigueur, mais dans un style néo-normand, avec assise de pierre, faux et vrais colombages, qui se voulait une réminiscence de l'expérience trouvillaise de Boulant et une sorte de continuité, sous le climat basque, des séjours estivaux de la clientèle à Deauville : l'ensemble évoque en effet l'Hôtel Normandy.

Extension de la rotonde (1925-1926)

L'ancienne salle étant devenue trop petite pour les importantes manifestations, Boulant fit procéder parallèlement, en 1925-1926, à l'agrandissement de la rotonde de l'hôtel dans l'état que nous lui connaissons actuellement. Elle fut ainsi augmentée par Laulhé sur les pavillons latéraux de l'ancienne villa. Si les belles colonnes extérieures en saillie voulues par Niermans furent maintenues, la rotonde vit disparaître en revanche son garde-corps en fer forgé, remplacé par une balustrade.

Le tout fut réalisé en béton armé Hennebique, du nom du fameux inventeur du procédé au XIXe siècle, que Laulhé employait régulièrement dans ses réalisations. Un bureau technique pour le sud-ouest de la France se trouvait alors au 15 rue du Cerf-Volant à Bordeaux, dirigé par l'ingénieur Pierre Boyer.

A l'intérieur, une nouvelle rangée de colonnes fut ajoutée aux précédentes, à la limite de l'ancienne salle. L'extension venait en contrebas de celle-ci de sorte que l'ensemble du restaurant disposait de trois niveaux en gradins qui furent fort appréciés. On pouvait en effet

reconnaitre du haut l'ensemble des convives. La verrière en hémicycle, à l'entrée, disparut au profit d'un plafond orné de motifs dorés sur fond blanc. Un parquet fut disposé au centre pour les bals, qualifié d'"heureuse innovation" par la *Gazette de Biarritz*.

Pour le journal, il était "impossible de parler d'une fête dans ce superbe hôtel sans faire allusion au cadre vraiment unique que la salle à manger offr[ait] à la vue, dans la simplicité de ses lignes et la sobriété de sa décoration". Il en admirait ainsi l'admirable panorama sur l'extérieur – elle avait conservé ses grandes baies vitrées initiales – et le jeu artistique des lumières en soirée qui lui donnait un aspect féérique.

Les dernières grandes festivités (1926-1929)

La nouvelle salle fut inaugurée le 1^{er} août 1926, couverte de fleurs. Une centaine de convives assistèrent au déjeuner. Une table des ambassades fut dressée où l'on trouvait le comte Medici del Castello, ambassadeur d'Italie à Madrid, son homologue, l'ambassadeur d'Espagne à Rome, accompagné de la comtesse de Vinaza, l'ambassadeur des Etats-Unis à Madrid, accompagné, lui, de Mme Odjen Hammond, les comte et comtesse d'Assaro et d'Orizaba, le comte Alfonso Muñoz ...

Etait aussi présent une foule d'aristocrates espagnols, anglais, allemands ou français : le prince Théodore de Russie, le prince Weikersheim, le marquis Pierre d'Arcangues, la marquise de San Carlos, le marquis de Portago, le baron Grippenbergh, la duchesse de Leughtenberg, Miss Lear, M. et Mme Mac Williams...

L'année 1927 vit l'apparition d'une autre grande fête costumée : *La Verbena del Amor*. Il s'agissait d'une fête espagnole où les mantilles étaient de mise. Le prince de Galles, futur Edouard VIII, fit son apparition à Biarritz à cette occasion et devait emboîter rapidement le pas de son grand-père jusque dans la décennie suivante et au-delà.

Les fêtes de galas étaient innombrables, impossible de les énoncer toutes. La saison la plus brillante de la période fut sans aucun doute celle de 1928.

Selon la *Gazette de Biarritz*, "rarement la saison de Pâques a été aussi brillante au point de vue mondain". La soirée de gala, donnée le 10 avril, était "empreinte d'un cachet d'élégance rarement atteint", dit le journal. Les Anglais, d'habitude présents dès janvier, arrivèrent pour ce motif à Pâques. Encore une fois, la rotonde avait revêtu ses aspects les plus féériques et l'on

put voir "quantité de jeunes et jolies femmes [qui] apportaient à ce décor si séduisant par lui-même, un attrait et un entrain extrêmes" (sic).

Le 26 juin, les Américains d'origines française et anglaise, le marquis et la marquise de La Roche, donnèrent un magnifique déjeuner de 80 couverts auquel étaient conviés tous leurs amis présents à Biarritz. La marquise se distinguait par son charme, son entrain, son exquise amabilité et son extrême élégance.

On avait dressé au centre de la rotonde, une table de 24 couverts, agrémentée d'un parterre à la française avec ses petites allées sablées en rouge, ses pelouses jonchées de grosses grappes de roses pâles, ses petits orangers en caisse, taillés en boule et, au milieu, en surplomb, un buis taillé en cône. Le menu fut jugé à la pointe du goût, aussi raffiné que bien ordonné et servi. M. Cigolini eut les félicitations de tous, surtout pour l'originalité de la décoration.

La fête continuera encore une année au Palais jusqu'au terrible krach de Wall Street du 24 octobre 1929 qui fit perdre à Biarritz sa clientèle anglo-saxonne pour longtemps. La frénésie, la folie de ces années, merveilleusement illustrées par le roman de Francis Scott Fitzgerald, *Gatsby le Magnifique* (1925), n'étaient plus qu'un beau souvenir. La nostalgie de la période devait demeurer longtemps.

Mort d'Alfred Boulant (1927)

Avant la crise de 1929, la fête du Palais avait déjà été affectée par la mort d'Alfred Boulant. Il décéda, le 4 juin 1927, d'une congestion pulmonaire, dans son domicile de la Villa Nanette. L'événement, relaté dans la presse nationale et internationale, ébranla tout Biarritz qui lui fit des obsèques grandioses et lui rendit ainsi ce qu'elle lui devait. La *Gazette de Bayonne* rédigea un vibrant hommage le jour même :

"Il n'était pas homme qui s'effaçât davantage que lui. C'était un grand travailleur pour qui rien ne comptait en dehors du travail. Il aimait Biarritz au développement duquel il assista et contribua. Il le fit avec cette méthode, cette prudence, qui nous semblent aujourd'hui périmées et qui cependant obtenaient des résultats. Sous un dehors un peu froid, un peu distant, il était très bon. Si tous ceux à qui il a rendu service, en dehors des souscriptions ostentatoires, nous apportaient aujourd'hui un témoignage, on saurait qu'il a fait beaucoup de bien, qu'il était un ami fidèle et un patron longuement reconnaissant (...)".

Sa succession fut partagée entre sa veuve, Léontine Laure Boulant, pour 5/8^e et ses trois filles, Laure, épouse de Camille Aymonnier, Marie, dite "Catish", épouse de Georges Détrimont, et Madeleine Boulant, célibataire, pour 1/8^e chacune.

Georges Détrimont, fils d'un galeriste parisien réputé, établi rue Laffitte, seconda Mme veuve Boulant dans la gestion des actifs dont elle avait hérités, à savoir, outre le Palais, le Casino Bellevue et son Hôtel d'Angleterre. Rappelons que depuis 1924, Alfred Boulant n'était détenteur que des baux commerciaux en vertu d'un bail passé devant Me Meunier à Paris, le 19 juin 1924 par la veuve d'Emile Catelain, Lucie Garny.

Suivant l'exemple de son époux, Mme Boulant, sans doute sur les conseils de son gendre, fera réaménager le Casino Bellevue dans le style *Art Déco* en 1928 pour séduire une clientèle toujours plus avide de nouveautés.

La famille Boulant demeura titulaire du Casino municipal jusqu'en 1933, avec le soutien de Joseph Garat, maire de Bayonne, mais surtout d'Henri Lillaz, député des Basses Pyrénées.

La Société fermière des hôtels de Biarritz (1928).

Le 15 juin 1928, soit un an après le décès de son époux, Léontine Boulant décidait la création, pour 99 ans, d'une société d'exploitation des fonds de l'Hôtel du Palais et de l'Hôtel d'Angleterre, dénommée la "Société fermière des hôtels de Biarritz". Elle fut dotée d'un capital de 10 millions de francs et son siège fut fixé à l'Hôtel du Palais.

La création de la société s'était faite par acte sous seing privé qui fut annexé à celui de souscription et de versement des parts passé ensuite devant Me Letulle, notaire à Paris, le 21 du mois. La société devint effective à l'issue des deux assemblées générales tenues ce jour et le 2 juillet suivant.

Les souscripteurs des actions étaient au nombre de cinq, à savoir : Mme veuve Boulant pour 1880 parts, Louis Paul Magny, son frère ou neveu, propriétaire à Biarritz, pour 200 parts, Théodore Silva, son secrétaire, Louis Ducros, comptable du Casino Bellevue et un ami, Charles Léger, aussi propriétaire à Biarritz, pour 10 parts chacun. Les actions détenues par Mme veuve Boulant furent partagées ensuite avec ses filles, en vertu de leur part respective dans la succession.

Outre les hôtels indiqués, la société avait aussi pour objet l'exploitation des fonds de commerce du garage de l'Hôtel du Palais, de la blanchisserie d'Anglet et d'autres hôtels et restaurants. Elle pouvait louer les biens pour une durée de 12 ans.

Mme veuve Boulant installa à la présidence de la société, M. Henri Lillaz qui, outre ses activités politiques, était un homme d'affaires redoutable. Il était alors très vu, tant à Biarritz et dans le département qu'à Paris.

Portrait de M. Henri Lillaz

Né en 1881 à Sainte-Colombe (Rhône), il était issu d'une importante famille d'entrepreneurs du BTP : son père participa ainsi à la construction du canal de Panama où il périt de la fièvre jaune en 1886. Après des études en droit, Lillaz s'orienta vers la politique et entama en 1905 une carrière dans les cabinets ministériels en tant que sous-chef de cabinet ou chef de cabinet adjoint.

En 1910, sa position s'accrut notablement lorsqu'il épousa May Becker, belle-sœur de son frère Paul et fille de Pauline Ruel, veuve Laveau-Becker, copropriétaire du grand magasin parisien, le *Bazar de l'Hôtel de Ville* (BHV). Les deux frères devinrent alors associés dans la gestion de cette importante affaire fondée par Xavier Ruel, grand-père de leurs épouses, en 1856.

Henri Lillaz acquit rapidement une position en vue dans les affaires et la vie parisienne sans pour autant abandonner ses ambitions politiques. Il prit des responsabilités au sein de *l'Alliance républicaine et démocratique* et, en 1913, devint adjoint au maire du XVII^e arrondissement de Paris.

Après la guerre, son goût de l'entreprise se développa avec la création du journal *Oui* en 1917, devenu *L'Avenir* en 1919, qui donnera naissance à l'agence *Avenir Publicité* au capital de laquelle entrera l'agence Havas en 1923. En 1920, Lillaz était entré au capital de la Société françaises des pétroles.

Il arriva dans les Basses-Pyrénées à l'occasion de la mort accidentelle de son frère aîné Jean en 1917, dont il reprit l'entreprise de construction du chemin de fer transpyrénéen. Il fonda en 1921 la Société des forces motrices de la vallée d'Aspe en vue d'acquérir des concessions d'équipements hydro-électriques. Il était devenu entre-temps, en 1919, conseiller général du canton d'Accous, fief de son mentor Louis Barthou.

Dans ce ciel serein, un éclair surgit : Lillaz s'engagea, en 1920, dans un bras de fer avec sa belle-mère dans la gestion du BHV. Il s'opposa à son remariage, obtint son interdiction judiciaire et la gestion de ses biens par un conseil de famille. Pauline Laveau-Becker, dont les biens furent saisis, dénonça les méthodes de son gendre dans un ouvrage publié en 1923, dont les propos méritent d'être rapportés pour mieux cerner les méthodes particulières de son gendre : "On conçoit qu'une dot de plus de deux millions ait eu de quoi faire rêver un homme ambitieux et jouisseur, tel que l'était et l'est encore M. Henri Lillaz. (...). Avec son esprit machiavélique et retors, guidé par une soif inextinguible d'argent et de plaisirs, au surplus joueur comme les cartes et pilier de tous endroits de tous les casinos où il peut se livrer à sa passion, Henri Lillaz, dès le jour où il entrevit ma fille May, n'a eu qu'un objectif, n'a poursuivi qu'un seul but, sans égard aux moyens à employer, mettre la main sur ma part au Bazar, s'installer dans ma fortune et, me sachant rébarbative, m'écarter coûte que coûte de son chemin". Elle finira par obtenir gain de cause de la justice qui écarta Lillaz de la gestion de ses affaires, ce qui le conduisit à divorcer de son épouse en 1929.

Il décida alors de s'orienter vers les affaires et de renforcer ses implications financières et politiques dans les Basses Pyrénées. Outre son engagement dans la Société fermière des hôtels de Biarritz en 1928, il fonda en 1929 la Société immobilière du Béarn. Lillaz engagea alors à Pau, la construction du Palais des Pyrénées, de la bibliothèque municipale et du musée des Beaux-Arts. Il devint également propriétaire de *L'Indépendant des Pyrénées*, un des principaux quotidiens du département.

Son assise politique dans la région se renforça parallèlement. En 1928, grâce à Louis Barthou, il obtint l'investiture dans l'arrondissement d'Oloron où il fut élu en avril. Il s'inscrivit à la Gauche radicale et entra en 1930 dans le second gouvernement Tardieu en tant que sous-secrétaire d'Etat à l'enseignement technique. Il fut réélu député en 1932 et tenta d'entrer au Sénat après la mort de son ami Barthou en 1934. En vain.

Ses déboires politiques commençaient : il fut battu aux législatives de 1936, ainsi qu'aux cantonales de 1937. Il se retira alors de la vie publique et poursuivit la gestion de ses affaires en "bon père de famille" jusqu'à sa mort en 1949.

Durant l'Occupation, le personnage s'avéra peu recommandable : il avait établi son domicile parisien dans l'appartement confisqué de Philippe Rothschild, lequel le récupéra, non sans mal, après que Lillaz ait tout emporté !

Parfaite incarnation du politicien de la IIIe République finissante, il était pour certains, le "syncrétisme de l'homme d'affaires – sinon de l'affairiste – de l'homme politique et du mondain propriétaire de chevaux de courses". On comprend dans ces conditions la mauvaise impression que laissa sa présence à Biarritz et à Pau.

VI. Les années de crise (1929-1939)

La vente du 28 février 1934

Si les affaires publiques de M. Lillaz allèrent bon train jusqu'en 1934, les difficultés dans ses affaires étaient apparues, malgré les apparences, dès le début des années 1930. Le divorce avec son épouse en 1929 ne fut pas sans conséquence sur sa situation financière, d'autant que la crise qui survint en octobre fut particulièrement violente sur la fréquentation des établissements de Biarritz, hôtels et casinos. Si l'on maintiendra coûte que coûte l'ouverture annuelle au Palais jusqu'en 1934, les conséquences furent cependant inévitables sur le résultat d'exploitation. Les déficits s'accumulèrent et le sort des biens Boulant étaient compromis.

Afin d'éviter la faillite des casinos au sort desquels le destin de l'Hôtel du Palais était lié, Mme Boulant accepta de venir à la rescousse, à la demande de son avocat, Guy Petit, adjoint de la ville et futur maire, en faisant une avance de 500 000 francs. Ceci ne suffit pas et, en décembre 1932, Lillaz put s'en porter acquéreur.

Il s'associa à un homme d'affaires britannique, Clément Hobson, gérant de la puissante chaîne de restaurants de luxe *Ciro's*, installée à Londres, Paris, Deauville et Monte-Carlo notamment. Hobson devait reprendre le "Café des Ambassadeurs" à Paris en 1933. La transaction des biens Boulant fut conclue pour 300 000 livres sterling. Lillaz devenait ainsi l'actionnaire majoritaire de la Société de l'Hôtel du Palais et de celle de l'Hôtel d'Angleterre.

Propriétaire du Casino Bellevue par la même occasion et concessionnaire du Casino municipal à partir de 1933, Henri Lillaz reprit dans la foulée le contrôle de la Société fermière des Casinos de Biarritz, créée parallèlement à celle des hôtels par Mme veuve Boulant.

Quoiqu'au pinacle, le déclin s'annonçait pourtant pour lui. En raison de la grave crise économique qui sévissait alors, surtout dans la station basque – la presse anglo-saxonne avait titré "Biarritz is for sale" –, ses affaires étaient au plus mal.

Le 28 février 1934, Lillaz procédait à la liquidation de la Société foncière des hôtels de Biarritz en mettant un terme au bail commercial du Palais et à la vente du fonds et du nom à la Société de l'Hôtel pour 1 000 francs. Il se réserva toutefois la superbe cave pour servir à l'exploitation de ses autres hôtels. Il se déclarait modestement dans l'acte de vente, "officier de la légion d'honneur" et "industriel" et se fit domicilier à Paris, en sa demeure du 4 route du Champ d'Entrainement, au bois de Boulogne. La Société de l'Hôtel du Palais était représentée, quant à elle, par Georges Duvernoy, officier de la légion d'honneur, demeurant 19 rue d'Anjou à Paris.

Lillaz fit mentionner expressément que la société avait du cesser l'exploitation du Palais, "contrainte et forcée", suite à la résiliation de bail indiquée. Ce qui voulait tout dire.

Le fait est que la crise des casinos Bellevue et municipal s'accroissait. En 1936, le casino municipal fut placé sous administration provisoire en raison de ses dettes criardes. On tint tant qu'on put mais, à la veille de la guerre, les casinos durent fermer.

Les villas du square Edouard VII

Dans son exploitation de l'hôtel, Lillaz jugea bon de créer en 1934 avec Marcel Bourseau, administrateur de la Société de l'Hôtel du Palais, la "Société immobilière du Square Edouard VII" pour l'exploitation des villas construites par Alfred Boulant. Le nom de "square Edouard VII" ne faisait pas référence à celui de la Grande plage mais au square qui existait ici avant leur établissement. Pendant la guerre, elles seront réquisitionnées au même titre que l'hôtel.

La fête continue malgré tout

Malgré la crise et la désertion de la clientèle américaine et anglaise, puis de la clientèle espagnole à partir de 1931 avec la chute de la monarchie espagnole, la fête continuait bon mal an, moins frénétique que dans la décennie suivante, contexte oblige, mais il fallait bien se divertir pour oublier ces moments moroses.

M. Cigolini, l'initiateur des festivités, quitta le Palais pour Londres en 1931. Pour le souvenir, une photo fut prise dans la salle des fêtes avec l'ensemble du personnel. Son départ laissa bien des regrets et les directeurs se succédèrent : M. Bucker, de nationalité suisse en 1933 et M. Jacquemon en 1935.

Malgré les efforts d'animation et d'organisation des saisons, les déficits ne cessaient de s'accumuler. La baisse notable de fréquentation obligea l'hôtel, ouvert toute l'année, à fermer

ses portes régulièrement à partir de 1934. Il ferma ainsi cette année-là, du 1^{er} février au 14 mars et du 1^{er} novembre au 31 décembre. Il n'ouvrit ses portes que du 15 juillet au 15 octobre en 1935 ; du 16 mars au 25 avril et du 1^{er} juillet au 31 octobre en 1936 ; du 1^{er} mars au 17 avril et du 1^{er} juillet au 15 octobre en 1937 ; du 16 mars au 30 avril et du 2 juillet au 30 octobre en 1938 ; du 10 mars au 26 avril, puis en continu du 7 juillet 1939 à la réquisition des troupes allemandes, le 28 juin 1940.

Les mondanités continuaient malgré tout. En 1933, on accueillit le Dr Julio Roca, vice-président de la République argentine et, en 1934, deux hommes d'Etat français, Edouard Daladier, alors ministre de la Guerre et Louis Barthou, ministre des Affaires étrangères, qui présida un banquet en juillet. Ce fut là son dernier séjour à Biarritz car il allait périr en octobre dans l'attentat contre le roi Alexandre de Yougoslavie à Marseille. En 1935, on vit Sacha Guitry avec sa nouvelle épouse, Jacqueline Delubac.

La guerre civile espagnole et l'arrivée du Front populaire en 1936 amenèrent une clientèle plus convenue. Des bals et des défilés de mode firent leur apparition sur la terrasse de l'hôtel en journée pour compenser les pertes financières dues à celle de la clientèle dorée, surtout espagnole, dans ces temps troublés. Les défilés seront repris après-guerre dans la rotonde.

D'une manière générale, 1936 amorça la crise durable de l'hôtellerie de luxe en France et sur la côte basque en particulier, crise qui ne devait pas cesser avant la fin des années 1950. De nombreux hôtels de luxe seront transformés en appartements durant cette période dont le Carlton et le Continental à Biarritz.

Le 28 août 1939, un des derniers banquets d'avant-guerre fut organisé à l'Hôtel du Palais sous la houlette du maire de Biarritz, Ferdinand Irigoyen, en l'honneur d'une escadre qui n'arriva jamais. Le banquet fut maintenu néanmoins en présence des adjoints de la ville et de personnalités du moment. Les temps étaient décidément difficiles.

VII. La Seconde Guerre mondiale (1939-1944)

L'entrée en guerre de la France, le 2 septembre 1939, vit partir les estivants et arriver des Français en exode. Des étrangers demeurèrent bon an mal an. Marcel Bourseau continua d'assurer la gestion de l'établissement jusqu'en 1951.

Une fois encore, plusieurs hôtels furent réquisitionnés sauf l'Hôtel du Palais. Le maréchal Philippe Pétain, alors ambassadeur de France auprès de l'Espagne franquiste, vint régulièrement avec son épouse qui décida de demeurer à l'hôtel.

Pendant "la drôle de guerre" (1939-1940), on tint une saison d'hiver et une saison de Pâques avec concerts sous la houlette de M. Tibaud et de Mme Durand-Texte, des conférences, des tournois, des parties de bridge au profit des œuvres de guerre, des réfugiés alsaciens et lorrains.

Le 28 juin 1940, tout changea avec l'arrivée des troupes allemandes du général Günther Von Kluge à Biarritz. Depuis l'armistice du 22 juin à Rethondes, la ville se trouvait en zone occupée. En 1941, Henri Cazalis sera désigné maire par les autorités de Vichy en remplacement de Ferdinand Irigoyen.

Les troupes s'installèrent dans les principaux hôtels dont le Palais. Le drapeau nazi flotta à l'hôtel, bel et bien réquisitionné cette fois en tant que siège de la *Standortkommandantur*, quartier général de l'armée allemande. Les sentinelles *feldgrau* montaient la garde devant la grille. Les lieux devinrent un camp militaire. Des canons antichar sous casemates furent disposés de chaque côté de la terrasse de l'hôtel.

Le cuisinier de la troupe préparait les repas dans les cuisines pour les soldats et les officiers. Ils étaient servis dans les quatre grandes pièces mis à disposition par la direction, à savoir le salon des dames, la rotonde, le billard et la salle des fêtes. Les militaires disposèrent aussi de plusieurs petits salons. L'hôtel n'était occupé qu'en partie et ne sera réquisitionné entièrement qu'à compter du 26 octobre 1940.

Le ministre à l'Economie nationale et aux Finances fit savoir au maire, durant cette période, que l'hôtel ne pouvait bénéficier de la désignation "établissement de luxe" qui n'était réservée désormais qu'à certains établissements parisiens. Elle était déterminée par son installation haut de gamme et la qualité des personnalités allemandes, civiles ou militaires. Le Miramar et l'Hôtel du Palais n'en étaient pas et donc tout sera permis.

On installa ainsi dans la cour, un hangar de 31 m. de long sur 18 m. de large pour servir d'atelier d'imprimerie et de photographie avant que des blockhaus n'arrivent en 1943.

A compter du 1^{er} novembre 1940, le personnel de l'hôtel fut mobilisé pour assurer le service et l'entretien des lieux moyennant le versement par la ville de 200 francs par mois. Cette somme entrait en effet dans le cadre de la réquisition établie pour l'hébergement ou le cantonnement des troupes allemandes.

Les pertes d'exploitation et les consommations excessives d'électricité par l'occupant entraînèrent des réclamations de prise en charge par la direction au début de 1941, qui seront récurrentes tout au long de la guerre. La consommation était en effet trois fois plus importante que celle de l'hôtel en pleine saison.

En mai 1941, le maire fit savoir cyniquement que, malgré la réquisition, il y avait encore des possibilités d'exploitation par l'hôtel et que, par conséquent, les frais d'eau, de gaz, d'électricité et de blanchissage devaient être acquittés par lui et non par la ville. Il est vrai que si la réquisition existait *de facto*, elle ne fut jamais mentionnée officiellement par les troupes allemandes, ce qui permettait à tout un chacun de jouer sur les mots et de se dédouaner. L'hôtel avait été réquisitionné, exposait-on, sous le régime particulier de "l'exploitation par le propriétaire" (sic).

Les services d'indemnisation, établis à la préfecture de Mont-de-Marsan, firent savoir également qu'il en était de même pour le garage de l'hôtel et les villas du square Edouard VII, lesquelles dépendaient bien de lui malgré l'existence de la société immobilière exploitante.

Il est vrai que jusqu'au début de 1942, la situation était des plus particulières. Malgré la présence des troupes allemandes, on assista à un tourisme d'occupation, formé bien sûr par les officiers et les soldats, mais aussi par des civils venus d'Allemagne et des ressortissants étrangers en lien avec l'Espagne franquiste. Des clichés montrent l'occupant prenant le soleil sur la plage. La vie est si agréable à Biarritz qu'on prétend que le haut commandement allemand aurait l'intention de redonner à la côte basque un mouvement touristique. L'affaire

séduisit d'autant plus que l'on se souvint que le grand Bismarck s'y était rendu à plusieurs reprises !

Le 5 janvier 1942, la réquisition du Palais fut ainsi levée, temporairement. La municipalité rappela en conséquence à la direction, en février, devant ses réclamations, qu'elle n'avait rien à voir dans son mode de fonctionnement (inventaire contradictoire du mobilier et de l'état des lieux, entretien de l'immeuble et ses installations). Elle considérait en effet, toujours aussi cyniquement, que l'occupation de l'hôtel avait "été extrêmement discrète et correcte" (sic) et qu'il ne pouvait donc y avoir indemnité pour usage abusif des lieux.

Comme l'ensemble des villes côtières de l'ouest de la France, Biarritz tomba en zone militaire interdite à partir de 1942 en vue de la formation du *Mur de l'Atlantique* depuis l'Espagne au nord de l'Europe, le haut commandement allemand redoutant un débarquement des alliés. La décision fut d'autant plus motivée qu'une tentative de débarquement avait avortée en avril sur les plages d'Anglet et dans le port de Bayonne. La population fut étroitement surveillée, les entrées et sorties de la ville soigneusement contrôlées. Dans ces conditions, hormis les troupes allemandes, aucun civil ne pouvait plus séjourner à l'hôtel.

Les soldats et officiers occupèrent ainsi 69 chambres en vertu des billets de logement délivrés par la ville. Le nombre était du double de celles du Miramar voisin. Le préjudice pour la société du Palais était certain mais les autorités françaises l'estimaient néanmoins inférieur aux 250 000 francs mensuels qui lui étaient alloués cette fois au titre de la réquisition.

Du 13 au 15 mai 1942, l'hôtel fut, désormais, explicitement réquisitionné par les autorités allemandes afin d'opérer le rapatriement des 250 membres du corps diplomatique américain basé en France. Les autorités françaises refusèrent cependant de verser là les indemnités de réquisition sollicitées car il ne s'agissait pas, selon elles, d'une réquisition au titre du cantonnement des troupes allemandes.

En 1943, le système de défense fut renforcé et le parc de l'hôtel se couvrit de casemates, de plate-forme de mitrailleuses et autres ouvrages défensifs. C'est ainsi que quatre blockhaus furent construits au pied de l'hôtel, de mars à août, par les services techniques des troupes d'occupation : deux furent placés sous le parc, au nord, au pied du pavillon de l'aile sud, deux autres en front de mer, à l'ouest. Ceci ne fut pas sans dommages sur le site. Les constructions donnèrent lieu, en effet, à d'importants travaux de terrassements qui bouleversèrent

totalelement le parc et les terrasses. Ce fut un va-et-vient incessant de véhicules utilitaires et de dépôts de matériaux.

En juin 1943, les autorités allemandes n'hésitèrent pas à recourir, côté mer, à la dynamite pour détruire les rochers au-devant des terrasses, provoquant d'importants dégâts sur l'hôtel, jusqu'à menacer ses fondations. La direction les fit constatée par Me Meyrignac, huissier de justice à Biarritz, le 15 du mois. En août, elle sollicita du tribunal de Bayonne, la désignation d'un huissier et d'un technicien expert pour évaluer les dommages, non seulement pour les lieux mais aussi pour l'exploitation présente et à venir, ainsi qu'une remise en état.

Le tribunal désigna de nouveau Me Meyrignac, l'architecte Lambert et M. Peyrelongue, agent immobilier, tous deux établis à Biarritz. Une sommation à comparaître le 31 août fut adressée à la mairie qui, comme les services d'indemnisation, fit la sourde oreille, rappelant que "les ordonnances allemandes interdis[ai]ent formellement toutes opérations de ce genre, particulièrement aux abords des ouvrages militaires" ! Le constat d'huissier valait surtout en vue des indemnisations d'après-guerre.

En janvier 1944, le maire adressa au chef de service de l'occupation à Mont-de-Marsan, une note confidentielle pour l'attribution à l'hôtel d'une indemnité de réquisition supplémentaire au regard des chambres qui auraient été normalement occupées par la clientèle avant 1943. La demande demeura toutefois sans suite.

Le 27 mars 1944, Biarritz fit l'objet d'un bombardement allié qui fit de nombreux dégâts mais qui n'endommagea pas, paradoxalement, l'hôtel.

En juillet, les troupes allemandes, sentant le vent tourné suite au débarquement de juin 1944, entamèrent leur évacuation et s'emparèrent du mobilier. Un officier allemand avait reçu ordre, le 5 du mois, de s'en saisir pour l'installation de bureaux à la Villa Ixasgoity sur la côte des Basques. La direction adressa, pour le principe une fois encore, ses réclamations au service de l'occupation. Bien lui fit car elle put récupérer ses meubles à la Libération. Ils avaient été laissés par les Allemands dans une villa de Dax.

En août, l'hôtel, encore occupé, se vit charger par le ministère des Affaires étrangères du Reich, d'organiser un échange de prisonniers, étrangers contre allemands. L'hôtel estima la dépense à 79 000 francs et adressa la prise en charge au service d'occupation via le maire de Biarritz.

Le 22 août 1944, l'occupant évacua les lieux : la ville était libérée et l'ancien maire, Ferdinand Irigoyen, put reprendre son siège. Il mit aussitôt la ville à la disposition des Alliés.

VIII. L'Après-Guerre (1945-1955)

Dommmages de guerre et Université américaine (1945)

A compter de janvier 1945, Marcel Bourseau adressa au service de l'occupation de Pau, au titre des dommages de guerre et suivant l'instruction prise en août 1944 par le gouvernement provisoire, sa demande de prises en charge des frais de l'occupant pour toute la durée de la guerre, laquelle n'avait pu être satisfaite jusqu'alors et qui se montait à 289 475 francs. Après un décompte plus précis, celles d'eau se montèrent à 34 184,50 francs et celles de gaz à 17 933 francs.

Un nouveau directeur fut désigné : Maurice Tiphaine qui demeura jusqu'en 1946. Il était apparenté aux Peyta, vieille famille d'hôteliers biarrots qui tenait l'Hôtel Continental face au Palais.

En mai 1945, Guy Petit, nouveau maire de Biarritz, décida la réouverture du casino municipal et prorogea d'un an la concession faite à Henri Lillaz en 1933. La fermeture du Casino Bellevue fut maintenue néanmoins jusqu'en 1950 par le maire afin d'éviter une concurrence inutile. Il avait avancé les raisons de son état, des dommages de guerre et des nécessaires investissements à réaliser mais il s'agissait en fait de ses relations détestable avec les Lillaz. Il est vrai que le ministère de l'Intérieur ne lui facilitait pas non plus la tâche. Ceci ne fut donc pas sans conséquence sur le destin même de l'Hôtel du Palais qui demeura également fermé jusqu'en 1950.

Il est vrai qu'entre-temps, en août 1945, il avait été de nouveau réquisitionné pour devenir, jusqu'à sa dissolution en mars 1946, le quartier général de la *Biarritz American University*. Fondée par le général Paul Thompson, héros du débarquement à Omaha Beach, et dirigée par le général Samuel Mac Croskey, elle faisait partie des trois universités mises en place par l'armée américaine pour la formation académique des soldats. Cette université fut très

populaire à Biarritz car elle assurait de substantiels revenus aux habitants qui pouvaient goûter, durant ce temps, à l'*American way of life*. Son départ fut très regretté.

Marcel Beurseau put engager enfin la nécessaire réhabilitation des lieux pour permettre la réouverture de l'hôtel, le 4 juillet 1950, qui était aussi celle de la réouverture du Casino Bellevue. Il fit d'énormes efforts pour faire revenir la clientèle. Elle répondit à l'appel. Ce fut en effet un vrai triomphe pour lui. Il tenta peu à peu de renouer avec les belles années même si les temps étaient durs et que le déficit d'exploitation devint exponentiel. Les directeurs se succédèrent comme avant-guerre : cinq en 9 ans ! Après Maurice Tiphaine (1945-1946), vinrent MM. Hammerel (1950), Meyer (1951), Bruno (1952), Comat (1953-1955) et Chalaud (1956-1957).

Retour des mondanités et des festivités

Le 14 août 1950, le duc et la duchesse de Windsor firent leur apparition, après 16 ans d'absence. Ils demeureront des clients fidèles, venant, jusqu'à leur décès respectif (1972 pour le duc et 1986 pour elle), avec une suite d'une cinquantaine de personnes parfois. Les carlins de la duchesse furent particulièrement chouchoutés. Le duc passait ses journées au golf et à la piscine, dans sa cabana. Le couple vivait à l'écart de la foule, ce qui ne l'empêchait pas de présider soirées et galas. Il demeura, de toute les personnalités venues au Palais, celui qui marqua le plus le futur directeur, Roger Boltz.

La même année, en septembre, le roi d'Egypte Farouk descendit à l'hôtel sous le nom de Pacha El Mazri. Il arriva dans la cour au volant d'une somptueuse berline et avait réservé une vingtaine de chambres pour sa suite !

On vit ou revit ensuite : le prince Souvanah Phuma du Laos, Winston Churchill, Edith Piaf, Charlie Chaplin...

On revint aux fêtes d'avant-guerre et on en créa de nouvelles pour faire satisfaire, encore et toujours, la belle clientèle. Pierre d'Arcangues demeurait plus que jamais le maître des lieux et le restera jusqu'en 1958. Son fils Guy fut à ses côtés et prendra la relève en 1958 jusqu'en 1977. Ils avaient été sollicités tous deux par Marcel Bourseau qui avait chargé Guy du montage de nouveaux spectacles. Il lui demanda également d'attirer la jeune clientèle, ce qui se fit par la création d'un Club des jeunes.

Anciens ou nouveaux, les bals costumés furent particulièrement nombreux : le "Bal impérial", le plus ancien, ouvert en présence du prince Napoléon, le "Bal Goya", le Bal "Au temps d'Edouard VII", le "Gala des Années folles", la "Grande nuit de Biarritz", la "Nuit du Rayon Vert", le "Bal des Toréadors", le "Bal de la Danse"... Ce dernier se voulait un condensé des danses du siècle passé (1850-1950) : mazurkas, quadrille du Second Empire, matchiche, tango, rumba, fox trot, charleston, swing et autres danses américaines étaient au programme.

Le 1^{er} septembre 1953, le Palais fut remarquablement fréquenté à l'occasion de la splendide fête du marquis de Cuevas au golf de Chiberta : "Fête champêtre XVIIIe siècle". 3 000 personnes furent présentes dont le torero Luis Dominguin, les comédiennes Merle Oberon et Gabrielle Dorziat, Bettina, le mannequin le plus célèbre d'alors, Zizi Jeanmaire ... On baptisa l'événement, "le bal du siècle" !

Vers une acquisition par la municipalité (1952-1956)

Au décès d'Henri Lillaz en septembre 1949, son fils Georges prit la relève à la direction de la Société de l'Hôtel du Palais. Au regard des circonstances d'exploitation que lui réservait la municipalité de Guy Petit pour les casinos, il refusa de fournir des capitaux dans l'affaire, d'autant qu'un procès s'en était suivi avec la ville pour récupérer le casino municipal.

En mai 1952, Lillaz fils décida de céder 55% de ses parts à MM. Chané et Pipon, administrateurs de la Société de l'Hôtel du Palais, qui devinrent ainsi tous deux majoritaires. Chané déclarait avoir fait cette acquisition dans le cadre d'un plan de regroupement des services hôteliers de la ville de Biarritz. Georges Lillaz demeurait encore dans l'affaire mais pour peu de temps. Chané et Pipon furent dès lors les seuls propriétaires de l'affaire.

Malheureusement, l'exploitation de l'hôtel s'avéra toujours aussi déficitaire que par le passé au regard des circonstances économiques. Une fermeture pure et simple sera envisagée pour la saison 1955. Nous y reviendrons.

La disparition de ce palace de renommée mondiale risquant d'affecter gravement le standing hôtelier de la côte basque et plus particulièrement celui de Biarritz, la municipalité décida donc de s'en porter acquéreur dès 1952.

En effet, la tentative de regroupement des Casinos Bellevue et municipaux et de l'Hôtel du Palais par Paul Chané échoua lamentablement. Il n'en avait plus les moyens. Au cours d'une commission générale du 3 novembre 1952, après avoir entendu les divers représentants des

deux casinos, du syndicat d'initiative, du syndicat hôtelier et de l'union des intérêts professionnels, la ville décida d'opérer le regroupement en question et d'y inclure éventuellement les thermes salins. Il en allait de sa survie touristique.

Le 24 novembre 1952, elle décidait l'expropriation de la société gestionnaire de l'Hôtel du Palais et un arrêté fut rédigé à cet effet. Elle justifiait alors cette position par le fait que MM. Chané et Pipon ne détenaient que 55% des parts, quand une cession amiable exigeait un accord plus large. Les deux hommes décidèrent aussitôt d'engager le règlement d'une partie du passif et sollicitèrent de Guy Petit, alors ministre, d'intervenir auprès des administrations concernées afin de faire suspendre les poursuites. Des négociations s'engagèrent et le maire leva son arrêté, d'autant qu'il était sujet à caution : un bien immobilier ne pouvait être, en effet, saisi que pour cause d'utilité publique. Or, il était difficile d'admettre que l'exploitation d'un hôtel par une collectivité entrât alors dans le cadre de ses activités normales. La municipalité risquait de perdre la face devant les tribunaux.

De 1953 à 1955, l'exploitation du Palais se poursuivit donc avec le soutien de M. Bergonnier, président de la Société Fermière des Casinos de Biarritz et directeur du casino municipal, en collaboration avec Robert Toutain, son cogérant, directeur du Casino Bellevue. Ils parvinrent à un meilleur équilibre mais le passif trop lourd et des circonstances générales difficiles pour l'hôtellerie et les casinos continuèrent de peser sur leurs affaires. Le passif laissé par M. Bourseau ne pouvait être résorbé sur les bénéfices et un apport d'argent frais, de l'ordre de 5 millions de francs, était insuffisant.

De surcroît, l'hôtel n'avait fait l'objet d'aucun entretien sérieux, ni d'aucune modernisation depuis 25 ans. La crise nationale de l'hôtellerie de luxe depuis 20 ans, qui voyaient les établissements transformés les uns après les autres en œuvre sociale ou en appartements, ne facilitait pas les choses. Des onze hôtels de luxe qui existaient sur la côte basque au début des années 1930, seuls trois subsistaient alors !

La décision de transformation en appartements de l'hôtel Carlton face au Palais, la renonciation par M. Bergonnier de faire prendre l'acquisition et la modernisation de l'hôtel par des capitaux privés, décidèrent la ville à engager son achat. C'était là pour elle le seul moyen d'assurer la pérennité de la station et de donner des perspectives aux habitants.

Il était hors de question, comme certains le lui suggéraient, de laisser pourrir l'affaire pour l'acquérir au meilleur prix, après faillite ou saisie, car le sort de Biarritz était en jeu et elle

risquait le déclassement. Les risques sur le rendement des casinos et le produit prélevé sur les jeux étaient réels. Tous les efforts consentis par la ville pour la modernisation de ses équipements risquaient d'être réduits à néant.

Le 25 avril 1955, la municipalité décidait, par délibération, l'acquisition du Palais. Elle mandatait l'administration départementale des domaines à cet effet et décidait de rechercher les moyens financiers pour procéder à l'opération, son but étant de maintenir l'hôtel dans sa catégorie quatre étoiles. Elle réfléchissait également aux modalités futures d'exploitation par concession aux sociétés de casinos ou à une société distincte.

Le 6 mai 1955, après réunion de son conseil d'administration, la Société Fermière des Casinos de Biarritz, donnait, par la voix de son nouveau président, Pierre Daguerre, également administrateur de la Société du Palais, son accord pour vendre cet actif, de l'autoriser à négocier avec la ville et chargeait l'architecte de la société de se mettre en rapport avec les Domaines pour en fixer le montant.

Des pourparlers furent donc engagés avec la municipalité de Guy Petit et le directeur départemental des domaines à Pau, M. Portes, mandaté par elle pour les négociations. Les relations entre la Société fermière et la ville semblaient s'apaiser, pour peu de temps, hélas.

La SOBADDEX et la crise de juin 1955

Le 21 juin 1955, le conseil municipal accordait la garantie de la ville à la Société Basque d'Exploitation Hôtelière, dite "SOBADDEX", société d'intérêts locaux à but non lucratif, qui rassemblaient des hôteliers et des commerçants de Biarritz. Ils entendaient œuvrer, suivant la volonté du maire, pour la survie de l'Hôtel du Palais en prenant eux-mêmes en charge l'exploitation de l'hôtel par une location-gérance moyennant une redevance symbolique. Celle-ci fut accordée par la Société du Palais, le 16 juin, dont les déficits abyssaux ne lui permettaient plus d'assurer l'ouverture à elle seule. Le capital de la SOBADDEX était de 5 millions de francs dont elle fut libérée de moitié, soit 2 500 000 francs.

Elle avait été mise en place comme une solution transitoire, dans l'attente de l'acquisition de l'hôtel par la ville et de la constitution d'une nouvelle structure. Robert Toutain, directeur du Casino Bellevue, en était l'initiateur avec cinq Biarrots sensibles au sauvetage du Palais : MM. Victor Bord, orfèvre, place Clémenceau, Jean Doyhamboure, hôtelier, place Sainte-Eugénie, Charles Pereyre, négociant en vin, rue Champ Lacombe, Louis Saint-Lèbe, commerçant, allée Fontaine marron, et Pierre Thierry, directeur de l'Hôtel Château des

Falaises. Les statuts de la SOBADDEX furent déposés le 8 juin et une souscription fut ouverte le 21, suite à la décision du conseil municipal.

Malheureusement, le scénario élaboré par la société fut compromis lorsque le Syndicat d'initiative de Biarritz, qui devait être associé à l'ouverture, prit une délibération contraire. Son conseil d'administration refusa en effet de servir d'intermédiaire dans le reversement à la société de la subvention de 3 millions de francs que lui accordait la ville. La SOBADDEX dénonça aussitôt le contrat de location-gérance et Pierre Daguerre annonça, le 25 juin, que le Casino Bellevue et le Palais n'ouvriraient pas pour la saison 1955.

La situation devenait inadmissible pour Guy Petit. Depuis la réouverture des deux établissements en 1950, il faisait l'objet, prétendait-il, tous les ans, des mêmes pressions de la part de la Société fermière pour obtenir d'importantes diminutions des pourcentages qu'elle reversait à la ville sur les jeux. La situation était d'autant plus incompréhensible que la société avait obtenu des gains records durant la saison 1954. En outre, la décision était particulièrement impopulaire : la réputation de Biarritz était en jeu, le budget municipal perdait la perception de taxes importantes et, surtout, 257 employés des deux établissements, dont 150 pour le Palais, risquaient d'être réduits au chômage.

Début juillet, un retournement de situation survint : par un nouveau vote, le syndicat d'initiative revenait sur sa décision et l'on put annoncer, le 4 du mois, que le Bellevue et le Palais ouvriraient bien pour la saison. Le maire avait rassuré le syndicat en lui assurant que la ville endossait entièrement la responsabilité de l'affaire, suite à une délibération du conseil municipal en ce sens, laquelle permettait également la réouverture du Casino Bellevue suivant un nouveau cahier des charges négocié avec le ministre de l'Intérieur.

La crise de juin 1955 allait décider plus que jamais Guy Petit à faire aboutir au plus vite les négociations en vue de l'acquisition du Palais.

IX. Le Renouveau (1956 à nos jours)

La vente de 1956

Le 13 janvier 1956, le conseil municipal approuva l'acquisition de l'Hôtel du Palais pour un montant de 120 millions de francs, fixé par les domaines après avis favorable de la commission centrale des contrôles des opérations mobilières.

Le 29 mai, le préfet déclarait le projet d'utilité publique et autorisait la ville à en poursuivre la réalisation.

Le 5 juin, le conseil municipal décidait un emprunt de 200 millions de francs, dont 120 millions seraient affectés à l'achat de l'immeuble et 75 millions aux travaux de réparations extérieurs. Le lendemain, le maire désignait par arrêté une commission technique extra-municipale pour fixer les directives du programme de modernisation du Palais.

Le 16 juillet, la municipalité et la commission technique présentaient l'avant-projet aux représentants des collectivités territoriales et à divers organismes touristiques et économiques de la région.

Le 31 juillet, le conseil municipal approuvait le programme général de rénovation et de modernisation de l'hôtel. Il sollicitait à cet égard une demande de prêt à intérêt réduit sur le Fonds d'expansion économique et social pour le financement d'une première tranche de travaux, d'un montant de 220 millions de francs, à exécuter avant la saison 1957.

Le 31 août, le conseil municipal décidait de confier la gestion de l'hôtel à une société d'économie mixte et chargeait la SOBADDEX le soin de la former. Il fixa à 25 % la participation de la ville dans la future société et demandait au maire, Guy Petit, d'en négocier les conditions juridiques et financières avec la SOBADDEX et toute personne qualifiée.

Les 28 octobre et 6 novembre 1956, l'acquisition tant attendue de l'Hôtel du Palais par la ville devenait enfin réalité. Les parties se retrouvèrent devant Me Jacques Personnaz, notaire à Biarritz. La Société de l'Hôtel du Palais était représentée par son administrateur, Pierre Daguerre, domicilié au siège, alors 18 rue Volney à Paris, autorisé par une délibération du conseil d'administration du 2 février 1956. La ville était représentée, quant à elle, par son maire, Guy Petit, qui avait élu domicile à l'hôtel de ville. Il était autorisé par la délibération du conseil municipal du 13 janvier 1956.

Les biens vendus étaient ainsi désignés : "Un corps de bâtiment principal, en façade sur la mer avec trois ailes en retour élevé sur sous-sol d'un rez-de-chaussée, entresol et cinq étages dont le dernier mansardé, pavillon annexe, usine électrique, réservoir d'eau et terrain à usage de sol et parc, le tout porté sur le plan cadastral de la ville de Biarritz sous les numéros 145, 146, 147 de la Section A pour une contenance de 2 hectares 52 ares 99 centiares". L'ensemble tenait au nord-est à la rue des Vagues, au sud-est à l'avenue de l'Impératrice (ex-Edouard VII), au sud-ouest au Bld de la Plage, et du nord-ouest à l'océan.

Etaient aussi compris dans la vente, la totalité du mobilier et du matériel d'exploitation dont un inventaire contradictoire devait être dressé entre les parties. On rappela les origines de propriétés via la constitution des deux sociétés de 1892 et 1903, ainsi que de l'acquisition de biens mobiliers par l'acte de 1934 avec la Société fermière des hôtels de Biarritz de M. Lillaz. Le prix de l'acquisition était bien de 120 millions de francs. Une nouvelle étape de l'histoire de l'hôtel était franchie.

Mme Germaine Couderc, veuve d'Henri Lillaz tenta de s'opposer à la vente, le 8 novembre suivant, au motif que les assemblées n'avaient pas été tenues régulièrement par la société venderesse. Elle avait dû abandonner, en juin, l'appartement qu'elle occupait avec son fils au premier étage de l'hôtel, au bout de l'aile nord. Il s'agissait d'un cinq pièces dont une sur mer. Son motif d'opposition demeura sans suite.

S'agissant de l'inventaire des meubles, la société du Palais prétendit qu'ils ne lui appartenaient pas mais étaient la propriété de tiers. M. Chané n'avait voulu communiquer que l'inventaire relevant de la société, quand la ville revendiquait l'intégralité au moment de l'estimation des lieux par les domaines. Un accord intervint le 6 novembre, jour même de la vente, entre Pierre Daguerre et Henri Giraudel, premier adjoint de la ville, afin que celle-ci soit constituée gardienne-séquestre jusqu'à un arrangement entre les parties. Certains meubles étaient en effet la propriété du Casino Bellevue et d'autres, de l'Hôtel d'Angleterre. En retour,

la ville mit à la disposition de la société un local pour ses bureaux et ses archives avec une ligne téléphonique et un second local pour ses marchandises jusqu'au 31 décembre 1957.

Les ouvrages de rénovation ou l'"Opération Palais" (1956-1966)

La rénovation de l'hôtel prit l'allure d'une véritable opération commando. Elle fut en effet baptisée : "Opération Palais". Guy Petit entendait renouveler là le sauvetage survenu après le terrible incendie de 1903 et qui s'était avéré un coup de maître. Ce que le privé n'était plus en mesure d'assurer, sa municipalité allait le réaliser avec le soutien des pouvoirs publics.

Homme de la guerre et de l'après-guerre, le maire avait résolument foi en l'avenir. Il était d'autant plus convaincu de la réussite de son plan de sauvetage qu'en politique influent, il disposait des réseaux suffisants : il était député des Basses Pyrénées depuis 1946 et était passé trois fois au gouvernement en 1952 et 1953, dont une fois en tant que ministre du commerce.

"Une entreprise aussi hardie", assure-t-il, "n'est pas exempte de risques pour une collectivité locale, d'aucun ont même parlé d'aventure. Pour ma part, ayant sérieusement pesé les avantages et les inconvénients de notre décision, j'écarte toute idée de cette nature car onze ans d'expérience administrative me l'ont prouvé, l'audace paie mieux que l'inertie" ! Et de préciser : "Si, en effet, les moyens de financements ne sont pas chicanés à la Ville par les Pouvoirs Publics, je suis convaincu du succès". Tout était dit. Guy Petit reçut l'aval du secrétariat d'Etat aux Travaux Publics, Transports et Tourisme, de la Direction générale du Tourisme, du Préfet et d'autres institutions.

Le maire n'avait pas attendu, on l'a vu, que la ville fut propriétaire pour lancer l'avant-projet des travaux. Il le confia à un groupe d'architectes, désignés par délibération du 5 juin 1956, à savoir : Roland Fraysse, chef du groupe, Robert et Jacques Huguenin, Frédéric Vanel, tous de Biarritz, et Jacques Ruillier, de Paris.

Le 7 juin, une commission technique extra-municipale fut constituée par arrêté du maire afin d'énoncer aux architectes les directives du projet. Outre la maintien du caractère exceptionnel de l'hôtel dans son parc de 25 ha en bordure de mer, et de son style extérieur afin d'éviter la trop rapide évolution des modes, on avait conscience d'une nécessaire modernisation des lieux par des installations de salles d'eau les plus récentes et des aménagements fonctionnels de nature à assurer une simplification et une rationalisation de tous les services.

Cette rationalisation portait sur la création d'une nouvelle cuisine, l'aménagement des anciennes en sous-sols pour être utilisées pendant les périodes de pointe et pour le personnel de service, la modernisation du chauffage avec autonomie des parties nord, sud et ouest.

La rénovation de l'hôtel visait aussi une restructuration des chambres dont le nombre fut réduit suivant les parties du bâtiment afin d'en accroître le confort et l'espace. On envisagea ainsi 49 chambres au sud, 36 à l'ouest et 54 au nord, soit une capacité totale de 139 chambres au lieu des 200 initiales.

Il fut aussi question de déplacer le hall de réception dans le bar en rotonde de la salle des fêtes qui étaient désaffectés, de créer deux salles à manger particulières dans celle de l'empereur, décorées par des "éléments de musée rappelant le séjour de l'Impératrice Eugénie dans son ancienne résidence" (sic).

Le point phare de la rénovation fut l'installation de ce qu'on dénommait alors le "bloc attractif". Il s'agissait d'une piscine découverte "conçue sous la forme spectaculaire des piscines californiennes à contours souples plutôt que suivant les règles immuables des parcours de compétition". Elle était ouverte sur l'océan et alimentée en eau de mer chauffée entre 20-21° par un dispositif de chauffage en sous-sol. On la disposa dans la zone sud-ouest du parc, non sans modification conséquente de la terrasse donnant sur la plage. Elle fut raccordée à l'hôtel en sous-sol par la création d'un tunnel de connexion. En ces temps d'américanisation de la société, il s'agissait plus que jamais de faire rêver la clientèle en lui proposant la formule "Eden Roc".

Cette piscine était entourée d'une plage découverte, d'un bar, d'un grill et d'un restaurant pourvu d'une rôtisserie, et surtout de cabines donnant directement. L'ensemble devait être complété par un bassin et un jardin de jeux pour les enfants.

Il était impossible, en effet, d'envisager la piscine sans la construction de cabines privées, ou "cabanas" suivant la terminologie espagnole, afin de répondre aux exigences de la clientèle prestigieuse du moment. L'idée avait été soufflée par Guy d'Arcangues qui voulait faire de la piscine un lieu privé et couru par la création d'un *Club impérial* : le duc et la duchesse de Windsor, le marquis de Casa Argudin, Serge Heftler-Louiche directeur des parfums Dior, Mme Derval, propriétaire des Folies Bergères, M. Maxell, magnat de l'hôtellerie internationale, M. Norsh, propriétaire du cirque Barnum firent partie, notamment, des *happy fews*. Les cabanas contribuèrent nettement à la notoriété de la piscine du Palais qui devint le

lieu incontournable de la côte basque. Elles furent si prisées que certains firent jouer leurs relations pour en obtenir une. La pression sur la direction fut telle qu'on décida de les augmenter sur la mer en 1975-1976.

L'"opération Palais" fut envisagée sur trois grandes tranches annuelles à l'issue de la saison 1956 pour un montant de 405 861 000 francs. Elle fut rendue publique en janvier 1957, deux heures durant, par Guy Petit lors d'une conférence de presse au Palais en présence de ses deux adjoints, MM. Giraudel et Figué, du marquis Pierre d'Arcangues, président du comité du tourisme et des fêtes, de M. Castel, président de la chambre de commerce, de M. Bord, président de la SOBADEX, et de M. Thierry, président de la Société des Hôteliers, entre autres. On avait disposé dans la pièce la maquette de l'hôtel avec sa piscine et, au mur, le vaste plan du projet.

Premiers travaux (1956-1957)

Durant l'intersaison 1956-1957, on procéda aux travaux de rénovations extérieurs, ravalement, couvertures et terrasses, financés par l'emprunt de 75 millions de francs auprès de la caisse des dépôts et consignations, dont 40 millions pour cette première tranche.

Les briques endommagées en parement des façades furent remplacées par des matériaux de première qualité, d'origine française, et les joints abîmés, regarnis. On tint à conserver l'aspect brique et pierre voulus depuis l'origine et conservé par Edouard Niermans.

L'entretien des façades comprenait aussi le remplacement des menuiseries, des ferronneries des balcons, des volets roulants, les travaux de peinture et de vitrerie. Les ouvrages débutèrent dès le mois d'octobre 1956.

La grille d'entrée de l'hôtel fit l'objet, en juin 1957, d'une rénovation complète confiée à Edmond Labeille, entrepreneur à Agen. Deux grilles spéciales en arrondis, de part et d'autre du portail central, furent réalisées à cette occasion.

Le parc et les allées furent restaurés en juillet par ceux-là même qui les avaient créés au début du siècle, l'entreprise Gélos, pour 1 500 000 francs.

Un parking fut réalisé parallèlement, le long de l'avenue de l'Impératrice, à l'emplacement de l'ancien tennis et la cour sablée fut bitumée.

Outre les extérieurs, on avait aussi procédé à la réfection rapide du hall, des parties communes, de la rotonde et des cuisines qui furent dotées des équipements indispensables à un hôtel moderne (chambre froide, appareillages de cuisson, four à pâtisserie, lave-vaisselles notamment). La réception fut dotée d'un nouveau standard téléphonique, livré par la société marseillaise de *L'Abonnement Téléphonique*, composé de 10 lignes et de 300 directions privées.

On s'attela à la rénovation complète des installations techniques du corps principal sur trois niveaux (électricité, plomberie, chauffage). Les trois niveaux de chambres face à la mer furent entièrement refaits tout en conservant à celles-ci leur disposition de 1905. Elles furent dotées de salles de bain modernes, du chauffage central, de nouveaux équipements électriques (téléphone et signalisation lumineuse avec trois boutons pour la femme de chambre, le valet et le sommelier). Leur décoration fut confiée aux grands décorateurs parisiens Alavoine, Jansen et Perier notamment. On se fournit même au BHV !

Il en fut de même pour les 36 chambres de l'aile nord, aux 1^{er} et 2^e étages, face à la mer seulement. Les 14 du rez-de-chaussée virent le remplacement des rideaux et des fauteuils. Le mobilier de l'aile fut restauré tout comme les salles de bains. La rénovation s'était faite sur un crédit de 15 millions de francs accordé à la SOBADDEX par le Crédit Hôtelier, approuvé par le conseil municipal, le 20 mai 1957, et mis à exécution à compter du 12 juin.

Certaines chambres de l'aile sud, celles avec vue sur mer et montagne, furent revues intégralement.

Pour les chambres sur la cour d'honneur, seuls les sanitaires des salles de bains furent remplacés. Au total, la moitié des 120 chambres ouvertes avaient été rénovées ou modernisées.

Cette année de travaux fut surtout marquée par la construction de la piscine et ses annexes, financée sur l'emprunt de 220 millions de francs. Le chantier fut confié à l'entreprise Marguéridon, chemin d'Aguiléra, à Biarritz. Les ouvrages furent réceptionnés définitivement par les architectes en février 1958 et se montèrent à 49 596 471 francs au total.

Cette première tranche fut inaugurée le 27 juillet 1957 par un cocktail et un dîner en présence de M. Edouard Bonnefou, ministre des Travaux publics, des Transports et du Tourisme. Toutes les notabilités locales étaient présentes. La visite de l'hôtel au ministre commença à 18h30 et fut suivie d'un dîner à 20h30. La date marquait l'ouverture officielle de l'hôtel.

Cette inauguration fut suivie, le 3 août suivant, de celle de la piscine. Un cocktail fut organisé à 17h, en présence de nombreuses personnalités locales et parisiennes.

La saison 1957, avec 49 jours ouverts, s'avéra prometteuse pour l'avenir. Le chiffre d'affaire s'était élevé à 58 517 083 francs, soit nettement au-dessus des prévisions, et le bénéfice d'exploitation fut de 10 millions.

La rénovation se poursuit (1957-1962)

La première tranche 1956-1957 fut suivie de neuf autres, soit jusqu'en 1966. Fin septembre, la saison terminée, les travaux reprenaient chaque fois à compter d'octobre en vue de la saison suivante.

La seconde tranche 1957-1958 porta sur le parachèvement de la rénovation des chambres. Cette fois, 60 chambres allaient être entièrement réhabilitées et 39 simplement modernisées. On porta ainsi à 170 au lieu de 120, le nombre de chambres ouvertes, en rénovant notamment, outre celles des ailes sud et nord, 16 chambres au 4^e étage.

La grande opération de cette tranche fut assurément la poursuite de la réfection complète de l'aile sud, entamée l'année précédente. Dans les étages, 27 chambres et salons étaient entièrement refaits, rejoignant, via la réfection des corridors des 2^e et 3^e étages, les 33 de l'aile ouest. Dans cette aile, le 4^e étage, côté cour et côté mer, et le 5^e, en partie, pour le personnel, furent réaménagés.

On avait prévu au rez-de-chaussée de l'aile sud, des locaux de petite réception et des bureaux distincts de ceux du hall et sous le grand escalier, un petit hall, un ascenseur, un salon de lecture, un grill room et une cuisine relai afin de faire de l'aile, hors saison, un hôtel d'hiver. On comptait beaucoup sur l'exploitation du grill room, durant cette période, le seul de la côte basque. Tout ceci fut finalement annulé du fait du dépassement budgétaire de la tranche précédente, priorité devant être donnée, selon les volontés du maire, à la restauration des chambres et des réseaux.

La restauration de l'aile nord fut ainsi poursuivie : 40 chambres (27 initialement prévues + 13 supplémentaires) firent l'objet d'une rénovation intégrale, remeublées entièrement avec les mêmes fournisseurs que les précédentes.

La rénovation des réseaux sanitaires, d'eau, d'électricité, de chauffage, d'incendie, téléphonique et de signalisation fut poursuivie en grande partie et sera achevée lors de la 3^e tranche 1958-1959. Chaque aile disposait de réseaux distincts pour permettre une exploitation séparée en morte saison.

On engagea aussi le rafraichissement des chambres de l'aile est, ex-nouvelle aile de la Villa Eugénie, avec la réfection des peintures et des salles de bain seulement.

Le réaménagement complet de la cuisine en sous-sol, simplement équipée précédemment, fut également au menu pour un budget de 7 627 311 francs.

La tranche fut enfin marquée par des ouvrages supplémentaires : réaménagement du petit hall de la réception et du concierge, réparation de la rotonde au bout de la salle des fêtes et de sa verrière qui étaient en ruine, équipement en chambres froides de la cuisine, extension de celle de la piscine, nettoyage de la salle des fêtes en vue des prochains galas.

Le problème de la ventilation du restaurant s'avéra également crucial : on ne pouvait plus ouvrir les baies de la rotonde. Quoique leur remplacement aient été prévu en septembre, le budget des travaux supplémentaires était dépassé et un conseiller technique de la ville supplia le président de la SOBADEX, M. Victor Bord, d'installer deux vasistas aux extrémités de la pièce afin d'établir un courant d'air.

Dans l'attente de sa réfection complète, la suite impériale, dite alors "appartement de l'Empereur", fut simplement réaménagé avec des meubles de style Empire de l'hôtel.

En janvier 1959, on acquit deux tableaux de Napoléon III et d'Eugénie pour 100 000 francs. Ils avaient été prêtés au début de 1958 par un antiquaire de Biarritz et furent installés au 1^{er} étage pour Napoléon III et au bar, situé dans l'ancien salon des dames, pour Eugénie. Le directeur Maurice Carrère préconisait de prendre ceux existant à la mairie, l'un (celui d'Eugénie) étant dans le bureau du maire, l'autre, en restauration pour un accroc, et de rendre ses portraits à l'antiquaire. Il semble que Guy Petit, grand fan du couple impérial, n'ait pas souhaité donné suite. L'hôtel se porta donc acquéreur des tableaux.

La tranche 1958-1959 fut financée par un prêt de 80 millions de francs du Crédit Hôtelier, souscrit en novembre 1958.

Elle portait, notamment, sur la modernisation de la sécurité incendie, totalement vétuste. On avait pourvu au plus urgent lors de l'ouverture en 1957. Le capitaine des pompiers, Renaut, avait dressé son rapport au maire en janvier 1958 qui fut remis à l'architecte Fraysse. Un contrat fut établi avec la société Da Costa en mars suivant.

En janvier-avril 1959, on attaqua la 3^e et dernière tranche de rénovation des chambres de l'aile sud qui portait sur la restructuration des anciens salons en salles de bains ou cabinets de toilettes, sur les revêtements des sols (tapis et moquettes) et des murs (carrelage des WC et salles de bain), les menuiseries, quincaillerie, peinture et vitrerie, électricité et lustrerie, le remplacement des tentures. L'aile fut dotée, durant cette période, d'une nouvelle chaudière.

On engagea aussi la restauration d'une quinzaine de chambres du personnel au 5^e étage du corps central (plâtrerie, peinture et électricité).

La salle des fêtes fit l'objet d'une rénovation complète, suite à la restauration partielle de l'année précédente. On procéda à l'étanchéité et à l'unification de la verrière centrale, au nettoyage complet des peintures, et l'on couvrit de damas les toiles de 1905, jugée "d'un rococo insoutenable" ! On obtenait ainsi la belle salle de style Louis XVI attendue.

L'électricité de la rotonde du restaurant fut refaite et l'on dota l'hôtel de divers extincteurs et postes incendie.

Enfin, la grande cuisine fut pourvue d'une ventilation moderne avec construction d'un abri sur la terrasse pour le ventilateur.

La quatrième tranche 1959-1960 porta sur la rénovation complète des appareils de levage (grand et petit ascenseurs et deux monte-plats), l'extension du chauffage central au gaz, notamment dans le hall de l'hôtel, par Gaz de France, avec l'installation de deux chaudières et la pose de six ballons d'eau chaude. Pour l'équipement de la grande cuisine, l'entreprise publique fournit parallèlement un grand fourneau et une cuisinière suivant le contrat établi avec la ville en mai 1960. Ce contrat comprenait un emprunt de 100 000 francs, à 6% d'intérêt sur 5 ans, à compter de mars 1962.

Dans l'aile sud, le rez-de-chaussée fut remis en état complet (sanitaires, chauffage, électricité, tapis, tenture de 5 chambres, 2 salons et 4 salles de bains ou cabinet de toilette).

Dans l'aile nord, deux chambres du rez-de-chaussée et deux autres au premier étage firent l'objet de travaux de peinture. Les 24 salles de bains de ces deux niveaux furent remises totalement en état. On avait réuni au premier étage, en perçant une porte dans la cloison, quatre chambres pour en former deux.

L'hôtel poursuivit son remplacement mobilier avec fourniture de penderies, semainiers, tables de nuit, sièges, glaces dans les ailes sud et ouest...

Cette tranche porta enfin sur le remplacement partiel de la grille du parc par la société biarrote Marguéridon, la restauration du zinc de la grande rotonde et de la menuiserie du bureau de la réception, le remplacement de la ventilation de la cuisine de la piscine.

Depuis l'acquisition de l'hôtel en 1956 jusqu'à cette tranche, on avait dépensé au 1^{er} mai 1960 : 618 504 635 francs. La modernisation de l'hôtel n'était pas finie pour autant.

La cinquième tranche 1960-1961 concernait : la réfection de 13 chambres du personnel au 5^e étage, le remplacement des gouttières de l'annexe avec réparation de la couverture, des travaux de zinguerie sur la terrasse côté nord, la réfection des terrasses et chemin de ronde en asphalte, l'étanchéité de la terrasse au-dessus de la salle des courriers, la réfection de celles des balcons exécutée lors de la remise en état de 1956 mais que les pluies continues avaient endommagé, la réfection de la marquise du porche de l'hôtel avec réception de ses eaux de pluie, le remplacement de dalles de marbre à l'entrée, les ouvrages de maçonnerie et de plâtrerie pour la réfection des plafonds et hourdis sous la terrasse, la réfection des installations électriques des 4^e et 5^e étages, la modification complète du standard téléphonique par la société qui l'avait installé en 1956, la réfection du monte-charge pour les bagages et le personnel, la poursuite du remplacement du mobilier et de la literie, l'installation d'une armoire chauffante à la piscine afin de maintenir les plats au chaud lors du service extérieur.

La sixième tranche 1961-1962 visait des travaux d'étanchéité complémentaire sur des locaux secondaires, dont le terrasson en zinc de la salle des fêtes, la réfection de l'installation électrique de l'office, celle des faïences de la grande cuisine et le remplacement de la grande plonge, l'extension de la signalisation et du chauffage central dans le bar (salon de l'Impératrice).

De 1964 à 1966, l'objectif fut de parachever toutes les parties de l'hôtel qui n'avaient pas encore subi de rénovation ou si peu. L'architecte énonça en 1963 la liste de ces travaux : reconstruction total du transformateur électrique de l'hôtel qui datait du début du siècle,

réfection des installations électriques des locaux non encore rénovés, de la couverture de la rotonde de la salle des fêtes et création d'une ventilation efficace dans celle-ci, réfection complète de l'annexe, poursuite de la rénovation complète des 4^e et 5^e étages ainsi que du pavillon vigie de ce dernier, rénovation complète de différents locaux de l'hôtel (ancien salon de coiffure, escalier de service, ateliers en sous-sol, office d'étage), installation d'un 3^e monte-plat, rénovation sanitaire de l'aile est, extension du chauffage central dans le restaurant de celle-ci et dans la salle des fêtes, agrandissement de la cuisine de la piscine et achèvement des cabanas non achevées, rénovation complète du monte-charge et de l'ascenseur nord, achèvement des revêtements muraux de la cuisine, création d'un groupe électrogène pour l'éclairage de secours, création des vestiaires et toilettes dames en sous-sol, restauration définitive de la salle à manger, création d'un grill au rez-de-chaussée de l'aile sud.

De la SOBADDEX à la SOCOMIX (1961-1962)

Le 1^{er} janvier 1962, la Société Communale d'Economie Mixte, dite "SO.CO.MIX.", prenait le relai de la SOBADDEX dans la gestion et l'entretien de l'établissement suivant le souhait émis par Guy Petit et son conseil municipal, le 31 août 1956, pour la création de cette structure.

La décision fut complétée par deux autres délibérations des 5 et 29 juin 1961 qui établissaient la participation respective des villes de Biarritz et de Bayonne. Le capital de la société fut établi à 400 000 francs, dont 195 000 francs pour la première et 10 000 francs pour la seconde.

La création de la société fut approuvée par un arrêté des ministres de l'Intérieur et des Finances du 23 octobre 1961. Elle s'inscrivait dans le cadre d'un décret du 19 octobre 1959 autorisant la participation des collectivités locales à des entreprises privées.

Le 9 novembre 1961, les actionnaires de la SOBADDEX rejetaient par 304 voix contre 46 leur participation à la SOCOMIX. Ils estimaient que le rôle de la société se terminait avec l'exercice 1961 et que sa mission de participation au sauvetage de l'Hôtel du Palais, dans l'attente de l'installation de la nouvelle structure, était parfaitement remplie. Ils estimaient, en outre, ne pas avoir été suffisamment informés de sa mise en place et de son fonctionnement pour y participer, d'autant qu'on avait réservé à leur société qu'un seul siège au conseil d'administration. La SOBADDEX fut donc dissoute à l'issue de sa dernière assemblée générale, en mars 1962, par laquelle elle remettait son bilan définitif.

Un traité d'exploitation fut convenu entre la SOCOMIX et la ville, les 5 et 29 janvier 1962, qui fixait leurs obligations et liens respectifs. La société était représentée par son président, Guy Petit, maire de Biarritz, et la ville par son premier adjoint, Henri Giraudel. Le siège fut fixé à l'Hôtel du Palais, 1 avenue de l'Impératrice. La société s'engageait à prendre l'immeuble, les éléments du fonds de commerce et les installations dans l'état où il se trouvait, étant entendu que les travaux d'aménagement devaient se poursuivre.

En vertu de l'article 8 du traité, 80 % des bénéfices revenaient à la ville mais elle disposait en fait de 90 % car, sur les 20% restants, elle était actionnaire pour moitié.

La SOCOMIX devait assurer l'ouverture de l'établissement du 1^{er} juillet au dernier dimanche de septembre et était soumise, outre le versement d'une partie des bénéfices, à celui d'un loyer annuel de 1 000 francs.

Elle avait la charge des travaux d'entretien courant en lien direct avec l'exploitation des lieux, étant entendu que les grands travaux étaient couverts par la ville. Les statuts viendront à évoluer à plusieurs reprises. Le capital fut porté en 1969 à 700 000 francs. Il est aujourd'hui de 1 260 000 €. Le maire de Biarritz en est toujours le président.

Des travaux encore et toujours (1963-1976)

En février 1963, la SOCOMIX décidait d'engager un certain nombre d'ouvrages importants et sollicitait la garantie de la ville pour son emprunt de 410 000 francs auprès de la Caisse centrale du Crédit Hôtelier, garantie qui lui fut accordée par délibération du 27 du mois.

La grande affaire de cette septième tranche 1962-1963 fut le passage du 110 aux 200 volts qui obligea à revoir intégralement l'installation électrique de l'hôtel et à refaire les parties non rénovées depuis 1957. L'Association des Propriétaires d'appareils à vapeur (sic) du Sud-Ouest, société agréée par le gouvernement, considérait en effet que l'installation actuelle encourait de graves risques de pannes et d'incendie, sujet ô combien sensible ici. Le budget de la remise à neuf de l'installation électrique se montait à 150 000 francs et la ville lui accorda le crédit nécessaire.

Le devis fut établi par les services techniques et portait sur le hall, la grande rotonde et la salle à manger voisine (bar actuel), le bar (restaurant Villa Eugénie), les quatre niveaux du corps central, le rez-de-chaussée et le 4^e étage de l'aile sud, le 5^e étage du pavillon sud, le rez-de-chaussée et le premier étage de l'aile nord, les deux ascenseurs, l'appartement de l'Empereur,

le bureau du directeur, le courrier et son couloir. On reconstruisit également le local du transformateur. Le chantier fut confié à EDF.

Les autres travaux concernaient : l'achèvement et le chauffage du 4^e étage, la couverture de la rotonde de la salle des fêtes, la restauration des baies de la grande rotonde.

En juin, le maire s'inquiéta particulièrement du mois de retard dans la rénovation du 4^e étage, jugé indispensable à l'exploitation de l'hôtel pour la prochaine saison, et il le fit savoir à l'architecte Fraysse. Outre la rénovation complète des 16 chambres restantes, trois furent supprimées pour y créer six salles de bains pour les voisines.

En août, Fraysse attira l'attention du maire sur l'indispensable consolidation du sol du hall de l'hôtel qui marquait d'importants fléchissements. Le plancher fut consolidé au milieu du mois avant l'important gala du "Rayon vert".

La huitième tranche 1963-1964 fut financée sur un nouvel emprunt de 300 000 francs auprès de la Caisse des Dépôts et Consignations, emprunt qui devait aussi couvrir les frais de la tranche précédente. L'augmentation des coûts de rénovation obligeait en effet régulièrement la ville à s'engager dans de nouveaux emprunts et à recourir, parfois, à l'autofinancement, le prêt initial de 300 millions d'anciens francs ayant été dépassé.

Durant cette tranche, la couverture de l'annexe fut remise en état afin de mettre le bâtiment hors d'eau et de pouvoir exploiter les chambres du 3^e étage pour le personnel. Le garde-corps ajouré du bâtiment, réalisé par Laulhé en 1920 en écho à celui établi par Niemans sur l'aile nord en vis-à-vis, fut démolé à cette occasion. Il en fut de même pour l'encadrement des lucarnes.

Le monte-charge, jugé insuffisant, fut remplacé, la buanderie réaménagée et l'électrification des allées du parc engagée.

La neuvième tranche 1964-1965 vit l'accélération des derniers travaux importants de l'hôtel. Elle porta sur la réfection de la balustrade et l'asphaltage de la terrasse de la grande rotonde, balustrade dont une partie (7, 60 m.) fut endommagée par le vent dans la nuit du 8 au 9 octobre 1964, la remise en service du 3^e monte-plats, le remplacement du monte-charge existant et de la plonge de la cuisine, la réfection de sept salles de bains de l'aile est, de deux cages d'escalier de service, du hall et de la salle de restaurant, de la cage du grand escalier, des vestiaires et toilettes, des travaux divers à la réception, l'agrandissement de la cuisine de

la piscine au sud sur 7 m. de long et 3 m. de large, la construction d'un bâtiment pour le détenteur gaz et d'un abri de réserve pour les vélomoteurs, divers travaux sanitaires côtés nord et est, la peinture des grilles des portes de l'hôtel.

La réfection de l'électricité fut étendue aux salles des fêtes et du courrier, à l'appartement de l'empereur, au restaurant et aux sous-sols. Là, le 13 août 1965, l'hôtel crut renouer avec un mauvais souvenir : un début d'incendie se déclara. Il fut vite maîtrisé à l'aide de deux charges de poudre B de 61. Le sinistre fut couvert par les assurances pour un montant de 144 francs versé en décembre. La nécessité de la réfection de l'électricité se confirmait.

Celle de la couverture mansardée de l'aile nord fut engagée. On envisagea la démolition du garde-corps ajouré au pied de celle-ci, à l'instar de ce qui fut pratiquée pour l'annexe, mais il fut finalement conservé. Il s'agissait sans doute d'une volonté d'aligner ainsi toutes les élévations de l'hôtel sur le même modèle puisque ces garde-corps n'existent pas sur les autres ailes.

Des fissures apparurent dans le bassin de la piscine qui furent constatées par le Bureau Sécuritas en mars 1964 et réparées avant la saison.

La dixième tranche 1965-1966 nécessita un nouveau crédit de 73 000 francs pour travaux de grosses réparations décidés par le conseil municipal, le 27 décembre 1965. La Caisse des Dépôts consentit ce nouveau prêt via la Caisse d'épargne de Bayonne. Il fut approuvé par la ville, le 17 mars 1966.

Les travaux portaient sur la réfection de la distribution générale d'eau froide dont les canalisations étaient fortement entartrées au point d'entraîner de graves perturbations durant la saison. Les colonnes montantes d'alimentation ou de chute, et les anciens tuyaux en fonte furent donc remplacés.

On procéda aussi à l'extension du chauffage central dans l'aile ouest, à la réfection des conduites d'évacuation des eaux de pluie de la terrasse de la grande rotonde, au remplacement complet de l'ascenseur principal par la société Otis, de la porte du hall sud, de serrures, à la réfection du plafond de la rotonde et à l'éclairage de sécurité de la partie nord.

En 1967, la Ville prit soin de ventiler les travaux entre elle et la SOCOMIX. Ceux de modernisation lui revenaient et portait sur la réfection totale de l'annexe, la pose de nouveaux stores roulants au 4^e étage, le changement de la plomberie de l'aile nord, le chauffage de

celle-ci et de l'aile est, la réfection des baies de la salle de restaurant, la modernisation de trois étages de l'aile est, la réfection des murs des couloirs, sous-sols et réserve de meubles.

La SOCOMIX se chargea des peintures extérieures, de la ventilation de la salle des fêtes, de la réfection partielle du plafond du restaurant, de l'achat d'un fourneau pour la cuisine de la piscine, de l'installation d'un 3^e monte-plat pour la cafétéria, du changement d'ascenseur de l'aile nord, des peintures de l'escalier d'honneur, de la réfection de la terrasse devant la rotonde...

L'annexe fit l'objet de travaux d'aménagements intérieurs pour le confort du personnel. Les travaux furent décidés par la ville en juin 1967 et concernait la maçonnerie (démolition de cloisons, réfections des plafonds et murs, des carrelages), la menuiserie et la charpente (installation de placards, remplacements des plinthes et portes, démolition de l'escalier de service, prolongement de l'escalier principal...), la plomberie (sanitaires, chauffage et eau chaude), l'électricité (réfection générale). Ces aménagements se firent sur un prêt de 100 000 francs suivant les mêmes modalités que le précédent, approuvé par le conseil municipal en mars 1967.

Durant cette année, on construisit un garage pour les deux roues du personnel et l'on agrandit le parking au sud.

En 1968, on reprit la restauration des extérieurs de l'hôtel qui n'avaient pas été refaits depuis 1956. Un nouvel emprunt de 100 000 francs fut adopté par la ville en avril. Le ravalement fut réalisé, non plus par le seul brossage de la pierre et des briques en parement mais par l'application de couches de peinture uniformes suivant les méthodes du temps. Il ne fut désormais plus question de rejointoyer les briques comme auparavant. Cette fâcheuse tradition devait se perpétuer jusqu'à nous. La peinture se porta également sur les menuiseries et les balcons.

En 1969-1970, l'annexe fit l'objet de travaux de peintures et de tapisseries intérieures.

1970 vit aussi la création du jardin d'enfants près de la piscine, envisagé dès 1956 mais que des travaux plus urgents avaient empêchés.

En février 1971, la ville décidait la réfection complète des baies vitrées de la rotonde, complétée par des travaux d'aménagement et d'étanchéité. Leur vétusté avait rendu particulièrement difficile l'exploitation du restaurant. Un emprunt de 150 000 francs fut

contracté auprès de la compagnie d'assurance Abeille à cet effet. Les travaux devaient être achevés au 31 mars, avant la réouverture de l'hôtel.

Ils consistaient en la dépose des volets roulants existants, la réfection des piliers en béton, la confection en partie haute, d'impostes pleines en briques creuses reposant sur des linteaux en béton armé, la surélévation des appuis au-niveau du sol, l'exécution de cloisons d'isolement entre les châssis, la confection et la pose de châssis en menuiserie dont la partie supérieure était à bascule, et la peinture de ces derniers. La diminution de la taille des baies fut sans doute motivée par la chaleur excessive de la pièce en été, sa ventilation ayant été toujours problématique jusqu'alors.

A l'intérieur, la rotonde fit l'objet d'une surélévation en béton avec chape de ciment pour la pose de la moquette afin de ramener une partie du sol au niveau de celui du restaurant.

En mai, la couverture de la salle des fêtes fut transformée. L'ossature de la verrière fut conservée et ses verres entièrement remplacés. Une ventilation par le sol dans la rotonde et un chauffage électrique à l'aide de huit radiateurs entre les colonnes furent installés.

En juin, le sol du hall, dans lequel on pouvait recevoir jusqu'à 300 personnes, fut consolidé par des travaux de renforcements des nervures métalliques de la chaufferie au-dessous.

En 1972, la ville emprunta 300 000 francs à la Caisse d'Epargne de Bayonne pour réaliser des travaux de chauffage dans l'aile nord, remplacer l'ascenseur de cette aile et refaire le comptoir de la réception.

En 1973, la ville contracta 473 000 francs auprès de la Caisse d'Epargne de Bayonne pour les travaux de ravalement de l'ensemble des façades et la réfection du plafond du hall d'honneur au 4^e étage de l'hôtel, emprunt qui fut approuvé en janvier. La réfection de ce hall se fit au prix de la démolition du plafond existant et de certaines corniches et moulures en staff d'origine. On installa un nouvel ascenseur pour la clientèle au début de l'aile nord et l'annexe fit l'objet de travaux de peinture extérieure.

En 1974, la climatisation fut installée dans la salle de fêtes et la grande rotonde, l'électricité de la piscine refaite. On installa dans cette dernière, un solarium d'un nouveau type : le solarium Bergasol. Du nom d'une fameuse marque de produits solaires, il permettait aux adeptes du bronzage intensif de bronzer intégralement sous une lampe ultramoderne reproduisant le spectre solaire. Les séances se faisaient sous le contrôle de la conseillère

technique de la marque, de 11h à midi et de 16h à 19h. En période estivale, l'installation avait de quoi surprendre !

Afin de prolonger la durée du ravalement effectué deux ans plus tôt, Guy Petit sollicita en 1975 du corps de sapeurs pompiers de Biarritz, la possibilité de nettoyer à grande eau les façades affectées par les embruns. La solution lui était recommandée par les fabricants de peinture. Il rappelait en effet que le ravalement de l'hôtel était chaque fois de l'ordre de 500 000 francs. Le capitaine des pompiers indiqua qu'il ne pouvait exécuter ce type de prestations qui seraient vite réclamées par des privés, mais il lui suggéra de mettre à disposition des tuyaux et matériels aux employés municipaux et sapeurs volontaires à cet effet.

L'année 1975 vit la réfection de la production d'eau chaude, de la ventilation de la grande cuisine et de la corniche de la salle du restaurant (bar actuel).

Les années 1975-1976 furent celles de l'extension des cabanas, solariums et plage de la piscine. Une douzaine fut ainsi ajoutée face à l'océan sur le même niveau que les précédentes, grâce à un encorbellement disposé au-dessus du promenoir de la plage.

Le projet fut confié au cabinet Jean-Roger Millies-Lacroix et Guy Balhadère, architectes-urbanistes à Biarritz, et fut réalisé par l'entreprise Mas de Pau. Il débuta en février 1976 et fut achevé en juillet, juste à temps pour l'ouverture de la saison en août. Il se montait à 1 409 420 francs.

L'opération fut financée par une subvention de l'Etat, au titre du plan de soutien à l'économie, et par plusieurs emprunts pour un total de 1 079 420 francs. Une délibération du 6 septembre 1976 autorisa un emprunt pour les 330 000 francs manquants auprès de la Caisse des Dépôts pour une durée de 5 ans.

L'installation de ces cabanas entraîna malheureusement la disparition d'une partie de la terrasse créée à la fin du XIXe siècle au bas de celle de la Villa Eugénie et, surtout, d'une grande partie du garde-corps de celle-ci. Garde-corps sur lequel s'appuyait Napoléon III pour observer l'océan comme le montre un exceptionnel portrait de l'empereur à Biarritz.

Les années suivantes furent marquées par divers travaux d'entretien qu'il serait fastidieux d'énoncer ici.

Le salon de coiffure

Dans le cadre de l'"Opération Palais", un salon de coiffure et de beauté fut installé par l'architecte Fraysse, en mai 1962, au rez-de-chaussée du pavillon à l'extrémité de l'aile sud. Il faisait suite au marché conclu, ce mois, avec la ville par la société américaine Elizabeth Arden, dont le siège français était place Vendôme à Paris. Elle y demeura jusqu'à la dénonciation du contrat en décembre 1967, le salon n'étant pas suffisamment rentable. Elle l'avait aménagé suivant ses exigences et laissa les aménagements à la ville, conformément aux dispositions convenues. Le salon se composait de trois pièces : antichambre, salle de bains et cabinet de toilette.

En mai 1968, il fut mis en location-gérance par la SOCOMIX à M. et Mme Lucien Coulon, coiffeurs de luxe à Biarritz, "correspondants de Jacques Dessange", lesquels disposait d'une licence pour 3 ans depuis février 1968 moyennant une redevance annuelle de 5 000 francs. Un inventaire du mobilier du salon fut établi et annexé au contrat qui fut renouvelé en mars 1970.

Les époux Coulon décidèrent finalement en mai suivant de se désister de leur bail au profit de M. Michel Burck, gérant de la société "Milady Coiffure" à La Plagne en Savoie, lequel était aussi un correspondant Dessange pour 3 ans. Le contrat fut établi en mai 1970 moyennant un loyer annuel de 3 000 francs qui prenait effet au 1^{er} juin. Un différend étant survenu sur le mode d'exploitation du salon, Guy Petit mit un terme au contrat en octobre 1975. Toutefois, n'étant pas parvenu à trouver de nouvel exploitant et M. Burck ayant cédé sa société entre-temps, la ville accorda pour la saison 1976 la gérance du salon à la SOCOMIX à charge pour elle d'employer M. Burck et deux assistants.

De 1976 à 1980, le salon fut exploité par Mme Josette Hirigoyen, coiffeuse sise avenue de Verdun à Biarritz, qui était la correspondante du célèbre coiffeur Alexandre dont son mari Christian avait été le collaborateur.

En 1988, le salon et son institut de beauté firent l'objet d'une rénovation complète.

Travaux des années 1980 à 2010

L'arrivée de Jacques de Guéret à la direction en 1977 marqua, jusqu'à son départ en 1983, la remise au goût du jour de l'établissement. Il entreprit le réaménagement des salons du rez-de-chaussée et des chambres. Les salles de bains furent refaites entièrement. Des appartements furent décorés de sorte à satisfaire la clientèle du Golf Persique. Ces travaux faisaient suite à ceux de la complète rénovation des cuisines.

Le bar fut déplacé de l'ancien grand salon à sa situation actuelle pour la saison 1982. Il s'agissait de donner davantage de place et de confort à la clientèle présente comme aux visiteurs de passage.

En 1986-1988, le directeur Olivier Mollin, arrivé en 1984, poursuivit l'effort de son prédécesseur en engageant tour à tour, la rénovation de la rotonde, du bal impérial (salon impérial) et du salon de l'impératrice (salon Eugénie). Les tons grenat des tentures de la Rotonde laissèrent ainsi place à des tonalités bleues, moins austères.

Mollin souhaitait dans ces trois pôles emblématiques de l'hôtel, des couleurs moins intimidantes que celles existantes. Les efforts se portèrent également sur la lustrerie, noircie par les années, afin de gagner davantage de luminosité. Il en coûta 4 millions de francs en tout et pour tout.

En 1988, on procéda à la rénovation de 35 chambres. Des meubles Napoléon III furent acquis pour l'occasion. Un nouvel accès à la piscine, distinct de celui de son restaurant fut aménagé et son portail depuis la plage fut remplacé. La marquise de l'entrée de l'hôtel fut déposée et remontée avec une nouvelle conduite des eaux pluviales.

Durant l'intersaison 1988-1989, une nouvelle restauration des façades fut engagée. Afin d'attirer davantage de séminaires, quatre salles de réunion furent créées. L'installation électrique fut aussi revue sur quatre étages et le hall rénové. On procéda également à la rénovation de plusieurs chambres et salles de bains, ainsi que des couloirs. Il s'agissait de satisfaire plus que jamais la clientèle d'affaire.

En 1991, vingt-deux nouvelles chambres furent aménagées aux 4^e et 5^e étages, ces dernières réservées jusque là au logement du personnel. La cour au centre du logis principal de l'hôtel fut masquée par l'installation d'une véranda solarium afin d'installer des chambres duplex au 5^e. L'ascenseur principal fut prolongé à ce niveau, ce qui entraîna une modification de la couverture. Ce ne fut pas la seule.

A peine construite, la véranda dut être démontée car sa hauteur n'était pas conforme au permis de construire et créait un fort impact visuel, fort disgracieux, sur le bâtiment. Qualifiée de "verrue", elle avait suscité un tollé générale et fut l'objet de polémiques avec la nouvelle municipalité de Didier Borotra qu'on croyait responsable. Le projet avait été décidé en fait par la municipalité de Bernard Marie, en avril 1990, et entraînait dans le cadre du projet d'ouverture

annuelle. L'hôtel devait passer ainsi de 138 à 160 chambres. Il en avait coûté 1 500 000 francs à la SOCOMIX.

Ce ne furent pas les seules modifications du parti d'origine. La même année, on décida d'installer, dans le puits-de-jour situé au niveau du pavillon droit de la Villa Eugénie, deux monte-charges pour le room service. Dans l'escalier de service qui se trouvait derrière, des paliers d'étages furent disposés pour l'office.

En 1992, la salle des fêtes, désormais "salon impérial", fit l'objet d'une restauration du chauffage qui amena à la redécouverte et la remise à jour des compositions de Paul Gervais masquées en 1959, suivant le souhait de Pierre Grenade, alors président de la SOCOMIX. En 1993, ce fut au tour des toiles dans les voussures, masquées alors par des faux-marbres.

On lança cette année-là, à l'occasion de son centenaire, la rénovation complète de l'aile nord (chambres, salles de bains, couloirs). Une chambre fut supprimée à chaque étage. La réfection des murs porteurs et des couvertures, qui menaçaient ruine, fut effectuée par le groupe Bouygues. L'opération, estimée à 20 millions de francs, se monta finalement à 29 millions et l'on dut recourir à un emprunt de 17 millions, le reste étant financé sur fonds propres.

Le remplacement de l'informatique des services de l'hôtel, disposée au milieu des années 1980, et l'installation de la climatisation furent à l'ordre du jour.

A partir de 1999, les chambres firent l'objet d'un programme pluriannuel de rénovation sur cinq ans, avec le concours d'architectes et de décorateurs, ou réalisé en régie avec les équipes techniques et les artisans d'art de l'établissement. 4 millions furent ainsi investis cette année-là dans la rénovation d'une quinzaine de chambres du 4^e étage de l'aile sud, anciennes chambre de chauffeurs, que l'hôtel avait du mal à louer car elles ne correspondaient pas à son standing. 80 chambres seront rénovées en 2002 dont 10 entièrement.

Le nouveau siècle fut marqué par la restauration de la suite impériale en 1999-2000. La première année fut consacrée à la salle de bain et la suivante à la chambre. Soucieux d'y attirer la clientèle étrangère, surtout américaine, on prétendit le lit, ainsi que la baignoire de la salle de bains ceux de l'empereur. On ne faisait que reprendre là une tradition commencée dès l'ouverture de l'hôtel en 1905. On conserva d'ailleurs à dessein la robinetterie mise en place à cette époque. La suite fut remeublée avec des meubles appartenant à l'hôtel, mais aussi de nouveaux meubles. L'opération se chiffra à 250 000 francs au total.

Outre la réfection des chambres, l'année 2002 vit la modification de la sécurité incendie pour répondre aux normes toujours plus draconiennes. De nouvelles chambres froides furent disposées dans les cuisines. La question de la piscine d'hiver fut la grande affaire du moment mais le maire n'entendit mettre aucun argent public. La SOCOMIX devait la financer. Elle apparaissait pour lui comme une priorité si l'hôtel voulait conserver son rang. Elle devait augmenter le chiffre d'affaire et bénéficier, par conséquent, aux actionnaires.

En décembre 2002, un bail emphytéotique de 20 ans fut accordé par la ville à la SOCOMIX afin de réaliser elle-même, pour son compte et en son nom, les nouveaux travaux nécessaires sans argent public. Le rôle de la SOCOMIX fut modifié là substantiellement. Elle ne gérait plus, en effet, les seuls travaux d'entretien qui lui incombait depuis sa création en 1961. Toutefois, ce bail ne concernait qu'une partie de l'hôtel, à savoir les 2 200 m² de l'annexe et son périmètre.

En 2003, un monte-charge technique fut installé au sous-sol pour franchir le dénivelé de l'aile nord.

En octobre 2005, l'annexe reçut son ultime transformation. Afin de répondre aux exigences d'une clientèle soucieuse de bien-être et de remise en forme lors de ses séjours, on procéda à l'installation du spa tant attendu sous le nom de "Spa impérial".

L'équipement était absolument indispensable aux hôtels de la catégorie du Palais et pour son image. Il fut confié au cabinet d'architecte Leccia de Bayonne, Philippe Belloir de Paris pour la décoration, en collaboration avec Odile Artéon, le tout sous la houlette d'Odile de Vars, consultante. Nancy Ruspli peignit les salles de soin Guerlain et les scènes sous la verrière de la piscine. Ils avaient pour référence les installations similaires du Ritz et du Georges V à Paris.

La contrainte architecturale fut forte pour le cabinet bayonnais qui ne pouvait modifier, ni le bâtiment, ni le site en littoral, tous deux protégés. On conçut ainsi deux espaces distincts communiquant entre eux :

-la piscine d'hiver avec jacuzzi, salles de fitness, de massage et de relaxation en sous-sol et un salon de détente après le sport avec échappée visuelle sur l'océan, le "Lounge Eugénie". Ensemble qui fut pourvu d'un éclairage zénithal et disposé entre l'aile nord de l'hôtel et l'annexe.

-l'espace de soins esthétiques et de remise en forme, avec un "Institut du cheveu", sur les trois niveaux de l'annexe.

Pour faciliter l'accès du personnel et de la clientèle depuis l'aile nord, on disposa un corridor de connexion en sous-sol, à l'instar de ce qui fut pratiqué en 1957 pour la piscine, et un ascenseur au bout de l'aile.

L'ensemble de 3 000 m² ouvrit en juillet 2006.

En 2009, la rotonde fit l'objet d'une rénovation complète durant le mois de février. De nouvelles installations furent mise en place : dispositifs de désenfumage, de ventilation mécanique et de climatisation, intégrés dans le décor et un ascenseur pour personnes à mobilité réduite afin de répondre aux nouvelles normes de sécurité, d'hygiène et d'accessibilité. La décoration fut revue par Philippe Belloir qui avait œuvré au spa en 2005. Les travaux s'inscrivaient dans le plan décennal établi en 1999 et furent financés par autofinancement de la SOCOMIX.

Il s'agissait pour le président de la société, le général Zeisser, de répondre aussi aux critères de la nouvelle classification des hôtels en France. Le Palais, jusqu'ici 4 étoiles luxe, allait entrer dans la catégorie 5 étoiles.

En 2013-2014, la verrière du salon impérial, qui datait de 1971 et menaçait de s'effondrer, fut remplacée intégralement, ce qui obligea de fermer l'hôtel durant deux mois, en octobre et février. On en profita pour supprimer la cloison au fond de la pièce et la zone de stockage qui se trouvait derrière afin de rétablir le jardin d'hiver, séparé par une baie vitrée comme autrefois. L'ensemble couvre désormais 322 m² (222 m² pour le salon et 100 m² pour la rotonde).

L'éclairage de l'hôtel côté cour et côté sud fut revu à cette occasion et l'on décida de supprimer le stationnement des véhicules dans la cour. L'ensemble se montait à 3,3 millions d'euros.

Les métiers d'art au Palais

A l'instar des palais royaux ou des résidences présidentielles, l'Hôtel du Palais dispose d'un vaste atelier d'artisans d'art voué à l'entretien de son patrimoine exceptionnel. Au nombre de sept, ébénistes, menuisiers, peintres-décorateurs, tapissiers, couturiers travaillent de concert dans cet objectif depuis toujours.

Les ébénistes restaurent et revernissent les meubles de style tandis que les peintres retouchent leurs dorures et les tapissiers regarnissent et retapissent chaises et fauteuils. De nombreuses heures sont parfois nécessaires pour une seule pièce.

Les tapissiers s'attèlent au quotidien à l'entretien des rideaux, coussins et dessus de lits et à accorder tissus anciens et modernes. L'atelier du Palais travaille principalement avec de la soie brodée. Il accueille deux fois par an les éditeurs de tissus pour sélectionner les plus belles pièces qui serviront à l'embellissement du lieu.

Ce savoir-faire est cultivé de génération en génération par une équipe passionnée qui œuvre à la conservation de l'âme du Palais suivant les règles de l'art.

La qualité exceptionnelle du travail de cet atelier a été récompensée en 2015 par le label "Entreprise du Patrimoine Vivant" délivré par le ministère de l'Economie, des Finances et de l'Industrie. Label qui distingue les entreprises françaises aux savoir-faire artisanaux et industriels d'excellence.

Les fêtes et les mondanités au Palais de 1958 à nos jours

En 1958, M. Roger Boltz, issu d'établissements prestigieux au Maroc, devint le directeur général de l'hôtel et le demeura jusqu'en 1977. Il fut considéré comme le nouveau Cigolini. Avec lui et Guy d'Arcangues, le Palais allait renouer avec les mondanités et les fêtes somptueuses.

Le marquis d'Arcangues, qui prit la relève de son père en 1958, avait fait ses preuves, l'année précédente, à l'occasion de l'inauguration de la piscine avec la venue de stars américaines. Pour l'organisation des fêtes, il fut assisté de trois personnes : Denise Tual, Marc Dœlnitz et Pinto Coelho. Le quatuor fit venir à Biarritz, et au Palais en particulier, des jeunes de toutes nationalités par la création d'un club qui se réunissait pour dîner, de juillet à septembre, à l'hôtel ou au Casino Bellevue.

Les soirées furent aussi splendides que par le passé. Les années 1950 avaient donné le ton et l'on poursuivit dans les créations. Roger Boltz lança ainsi le "Bal de l'Impératrice" en faisant venir des costumes du Grand Théâtre de Bordeaux. L'évènement prit d'autres noms ensuite.

Dans les années 1970, il lança beaucoup de soirées à thèmes : le "Dîner du Siècle", la Nuit d'un personnage historique ou, comme en septembre 1973, "La Nuit Empire", soirée

caritative donnée au profit de la princesse Mathilde, en présence du prince et de la princesse Napoléon.

L'Hôtel du Palais retrouva rapidement son prestige d'autrefois : personnalités du gotha, stars ou vedettes du cinéma et de la chanson, sportifs, grands noms de l'art prirent part aux festivités. On vit aussi des politiques, des diplomates et tant d'autres gens illustres...

En aout 1958, l'impératrice d'Iran, Soraya ouvrit le bal des mondanités de l'année. Elle occupait un appartement au 2^e étage face à la mer sous le nom de la princesse Esfandiari, appartement qu'elle partageait avec sa mère. Elle y demeura du 3 au 20 du mois.

En juillet 1959, le "roi des rois" Haïlé Sélassié, roi d'Ethiopie, vint fêter ses 67 ans à l'hôtel. Il disparut un jour et on le chercha partout. On le retrouva finalement sur la plage, le pantalon retroussé et les pieds dans l'eau, en train de signer des autographes.

En matière de gotha, on ne peut manquer d'évoquer pour cette période, la princesse Margaret, sœur d'Elisabeth II d'Angleterre, accueillie par Guy Petit en personne qui lui fit signer le livre d'or. On vit aussi la Négus, la comtesse de Barcelone, mère de Juan Carlos, qui sera une habituée des soirées de l'hôtel, comme les Windsor, le comte et la comtesse de Paris, le prince et la princesse Napoléon, le roi Hassan II du Maroc.

Le Bal impérial fut présidé dans les années 1970 et 1980 par le duc de Bragance, le grand-duc Wladimir et la grande-duchesse Léonida de Russie, le prince Alexandre de Yougoslavie, le prince Lennard Bernadotte, le prince et la princesse Murat, la princesse Margarita de Roumanie. La princesse Philippine de Rothschild remit, quant à elle, les trophées Mouton Cadet. Le bal fut arrêté dans les années 1990.

En septembre 1978, Margarita de Roumanie présida, avec Mme Eve Barre, épouse du premier ministre Raymond Barre, la "Nuit Ibérique", soirée de gala caritative au profit de l'Institut Pasteur.

Les stars américaines arrivèrent en 1957, conviées par Guy d'Arcangues pour l'inauguration de la piscine californienne de l'hôtel. C'était aussi l'époque de l'implantation du surf sur la plage des Basques à Biarritz. Bing Crosby, Gary Cooper, Henry Ford, Zaza Gabor et son compagnon du moment, le séduisant Porfirio Rubirosa, Jane Mansfield... firent sensation.

Frank Sinatra fut de la partie dès ce moment. En 1971, à la question "Qui est le meilleur coiffeur du pays ?", des amis communs lui répondirent : "C'est le marquis d'Arcangues !".

Celui-ci avait en effet appris le métier lors de son séjour forcé en Allemagne pendant la guerre. Le lendemain, il venait lui faire une coupe dans sa cabana n° 1. Une photo montre les deux hommes s'amusant, avec un ami, à se couper mutuellement les cheveux ! A son départ de Biarritz, la star fut tellement contente de sa coupe qu'il adressa au marquis un télégramme indiquant : "Need my barber, sending you my plane" (Besoin de mon barbier, t'envoie mon avion). On ne se prenait décidément pas au sérieux.

Roger Boltz se souvint de ses gardes du corps balafrés qui retenaient le bar pour lui seul. Sinatra, dit-il était un homme qui dépensait sans compter mais aussi de la plus grande générosité : il offrit ainsi aux barmaids un voyage à New York ou une place pour son concert au Madison Square Garden !

En matières de stars américaines, il y eut aussi Deborah Kerr, Lauren Bacall, Hemingway dans les années 1950-1960, ou la grande cantatrice Jessye Norman dans les années 1980. Omar Sharif fréquenta l'hôtel à plusieurs reprises à l'occasion des tournois de bridge qui se tenaient aux Casinos Bellevue ou municipal.

Parmi les Français, on évoquera Abel Gance, Luis Mariano, Edith Piaf, Sacha Guitry, déjà présent avant-guerre, d'abord avec Lana Marconi, puis avec Jacqueline Delubac. Les deux femmes se toisaient dans les couloirs de l'hôtel sans se dire un mot.

Dans les années 1960, on vit l'homme d'affaires multimillionnaire allemand, Gunter Sachs, mais sans Brigitte Bardot. Mireille Mathieu devint, avec son producteur Johnny Stark, une cliente régulière dès cette époque.

Dans les années 1970, ce furent Johnny Halliday et Sylvie Vartan, la chanteuse Dani, Serge Lama qu'on vit au bord de la piscine avec Jacques Chancel et Marcel Jullian, alors premier Pdg d'Antenne 2. Léon Zitrone fut aussi un client régulier : chaque saison, des années 1960 aux années 1980, il réservait sa chambre. Jacques Martin, fut l'autre grand homme de télévision à séjourner au Palais. Il y finit ses jours, de novembre 2006 à sa mort en septembre 2007.

L'hôtel servit aussi de décor au cinéma : *Stavisky* d'Alain Resnais, en 1974, avec Jean-Paul Belmondo et Anny Dupérey ; *Hôtel des Amériques* d'André Teschiné, en 1981, avec Patrick Dewaere et Catherine Deneuve ; *Coco avant Chanel* d'Anne Fontaine, avec Audrey Tautou et Benoît Poelvoorde, en 2009. Le tournage le plus brillant fut assurément celui de *La Banquière* de Francis Girod en 1979 avec la sublime Romy Schneider, entourée de Marie-France Pisier,

Jean-Claude Brialy, Jean Carmet, Jean-Louis Trintignant, Daniel Mesguich. Le film restituait merveilleusement l'ambiance de l'entre-deux-guerres.

En août 1985, eut lieu l'avant-première du film *Police* de Maurice Pialat, en présence de Gérard Depardieu, Sophie Marceau et Richard Anconina. Sophie Marceau revint avec son époux, le metteur en scène Andrej Zulawski, à l'occasion du tournage de *Mes nuits sont plus belles que vos jours* en 1989. En 1993, Claude Pinoteau vint tourner sa nouvelle comédie dramatique, *Cache Cash*, avec Jean Carmet, Jean-Pierre Daroussin et Georges Wilson notamment.

Dans les années 1980 et 1990, on vit aussi Jacques Dutronc, Jean-Pierre Cassel, habitué de la côte basque, souvent entouré des ses copains, Xavier Gélin et Gérard Holtz, Bette Davis, Gina Lollobrigida en compagnie du maire Didier Borotra... ; des auteurs, tels Robert Sabatier, Paul-Loup Sullitzer, Gonzague Saint-Bris, Patrick Poivre d'Arvor, Isabelle Lacamp ; des sportifs comme Serge Blanco, Guy Forget ou Yannick Noah ; des hommes politiques : François Mitterrand logea dans la suite impériale à l'occasion du sommet France-Afrique en 1994, Jacques Chirac, François Bayrou, René Monory...

Déjà présent dans les années 1960-1980, notamment avec Romy Schneider, Alain Delon vint avec son épouse à l'été 2000.

Outre les bals et les galas habituels, des dîners dansants, des congrès et des séminaires prirent peu à peu place au cours des années 1980 et 1990. Il y eut aussi des soirées de remises de trophées, tels le trophée Mouton-Cadet, le prix Gault-Millau, des semaines thématiques (Semaine de l'amitié avec le Nevada en 1985, semaine musicale de l'Hôtel du Palais dans le salon impérial et la rotonde), des cocktails de prestiges (Laurent Perrier, Cartier, Mellerio...).

Le directeur Olivier Mollin innova, à la fin des années 1980, avec des expositions dans le hall de l'hôtel : Salvador Dali, les peintres naïfs en 1986, Juan Carrillo, autre peintre espagnol, en 1987 notamment.

Après le Bal impérial, le maire Bernard Marie, qui succéda à Guy Petit en 1977, souhaita organiser un nouvel événement en hommage aux souverains qui avaient fait Biarritz. Comme son prédécesseur, il était très attaché au couple impérial. Avec le concours des "Amis de Napoléon III", un "Prix Napoléon III", doté par la ville, fut remis tous les ans. Présidé par Guy des Cars, il récompensait le meilleur ouvrage sur la famille impériale et la période du Second Empire. La remise du prix se tint jusqu'en 1996 à l'Hôtel du Palais en présence des notabilités

de l'histoire de France, tels Alain Decaux ou André Castelot. Le départ de ce prix pour Deauville, puis Compiègne, fut unanimement regretté et marqua le déclin de ces manifestations de prestige qui avaient fait l'hôtel.

En 1993, on procéda à la célébration du centenaire de l'Hôtel du Palais. La société de ce nom avait été créée, on le sait, un an plus tôt et il s'agissait, en vérité, de celui de la création de l'aile nord, rénovée à cette occasion. La commémoration donna lieu à deux événements dont la direction de l'hôtel attendait d'importantes répercussions médiatiques.

En mai, Didier Borotra et Pierre Grenade convièrent une centaine de personnes pour un week-end, intitulé *100 bougies, 100 personnalités*, qui se conclut par un superbe dîner de gala. Artistes, metteurs en scène, écrivains, politiques, sportifs, stylistes, photographes et tant d'autres furent conviés. On avait renoué là avec les splendides fêtes d'antan. Outre la volonté de perpétuer une tradition, il s'agissait surtout d'une vaste opération de relations publiques, organisée avec le concours de sociétés, telle Air Inter.

En novembre, ce furent les Biarrots et les gens des environs qui furent conviés à un dîner dans la rotonde, pleine à craquer. En effet, 280 personnes s'étaient inscrites et la direction dut refuser une centaine de personnes.

En 1994, ce fut le sommet franco-africain des 8-9 novembre, le dernier de François Mitterrand. Le président logea dans la suite impériale pour l'occasion. Tous les chefs d'Etat ou de gouvernements étaient présents. Le roi Hassan II du Maroc promit de revenir. Ce furent ses derniers séjours. La notoriété de l'hôtel à l'étranger et surtout son bénéfice en furent incontestablement accrus.

Avec le nouveau siècle, les mentalités évoluèrent. Les splendides fêtes de gala se firent plus rares. Les bals n'existaient plus. La génération de Guy d'Arcangues et la précédente, qui avait vécu les Années folles, disparaissaient peu à peu. Le climat de crise de 2001-2002, après les attentats du 11 septembre, ne fut guère à la fête. Le décès du marquis, le 22 septembre 2004 sonnait le glas d'une époque.

Ainsi, curieusement, le centenaire de l'Hôtel du Palais en 2005 ne mérita pas la même attention que celui de 1993.

En juillet 2008, l'hôtel se trouva transporter dans les senteurs du Maroc durant dix jours, à l'occasion du festival gastronomique organisé en collaboration avec son homologue de

Marrakech, la célèbre Mamounia. La brigade de l'hôtel se déplaça à cette occasion. Elle confectionna, tous les soirs, de succulentes spécialités marocaines sous la houlette de son chef depuis 1978, Boujemàà Mars. La manifestation entrainait dans le cadre d'échanges entre établissements de luxe. La "délocalisation" de l'équipe marocaine sur la côte basque était en fait une tradition depuis 1965.

Le feu d'artifice tiré la nuit du 15 août à Biarritz fut l'occasion de nombreuses soirées de gala. En 2009, Didier Borotra avait convié la ministre de la santé, Roselyne Bachelot, Pierre Moscovici, vice-président du Parlement européen et Ordon Elorza, maire de Saint-Sébastien. D'autres notabilités locales furent présentes dont le préfet des Pyrénées Atlantiques. Une soirée ultrachic et réussie.

Au début des années 2010, Alexandre Miller de La Cerda, le grand historien du Pays basque, consul honoraire de Russie, renoua avec la tradition des bals, en organisant deux Bals Russes en octobre 2010 et novembre 2013.

En décembre 2016, l'hôtel ouvrit ses portes aux fleurons de la gastronomie française à l'occasion d'un "Dîner des Chefs". Cette soirée caritative était parrainée par Chantal Thomas, figure éminente de la lingerie de luxe, et le rugbyman, Imanol Harinordoquy, au profit de deux associations.

Bonheurs et vicissitudes de l'hôtel des années 1960 à nos jours

Ouvert trois mois de l'année, de juillet à septembre, jusque dans les années 1960, l'Hôtel du Palais ouvrit aussi, durant cette période, une quinzaine de jours lors des fêtes de Noël. Seule l'aile sud et une partie de l'aile ouest étaient en service. Dans les années 1970, la saison fut étendue de la mi-mai à la mi-octobre, puis passa du 1^{er} mai à la Toussaint en 1980, et de Pâques à celle-ci en 1989, soit 6, puis 8 mois d'ouverture. Il fallut attendre 1991 pour voir l'hôtel reprendre enfin l'ouverture annuelle d'avant 1934.

Cette ouverture était marquée par un cocktail traditionnel au bord de la piscine en présence du maire. La fermeture était aussi l'occasion de se retrouver autour d'un verre pour toutes les personnalités présentes sur la côte basque. Ainsi, fin octobre 1981, après la conférence donnée par Guy des Cars au Bellevue, Bernard Marie, la duchesse de Maillé, le marquis Guy d'Arcangues, le consul général du Chili et bien d'autres s'y retrouvèrent.

Principalement espagnole, russe et anglaise à son ouverture à la fin du XIXe siècle, la clientèle fut essentiellement anglo-saxonne dans les années 1920 et française à partir des années 1930. Il en est ainsi depuis la réouverture en 1950. Les Français sont actuellement suivis des Américains, des Anglais et des Espagnols. Les Espagnols et les Anglais demeurent néanmoins en-deçà – 5% et 4% respectivement – de ce que fut leur fréquentation un siècle plus tôt.

Avec la chute de l'Union Soviétique en 1991, la clientèle russe se souvint à nouveau de Biarritz et de l'Hôtel du Palais, au point de dépasser largement, quant à elle, la clientèle américaine à notre époque (17% et 8% respectivement en 2013). La clientèle orientale (Moyen Orient et Asie) demeure encore infime (1%).

La fréquentation de l'hôtel ne dépend pas seulement des périodes d'ouverture, des galas et d'autres manifestations, mais aussi des événements du moment :

Ainsi, le retrait de la France de l'OTAN en 1966 aliéna 50 % de la clientèle américaine qui vit là une hostilité à l'égard des Etats-Unis. Guy Petit ne manqua pas d'intervenir et de rappeler à certains, tel Herman George Kaiser, éminent producteur de pétrole, l'affection du peuple français qui, rappelait-il, n'avait pas été consulté sur cette affaire.

En mai 1968, comme de nombreuses stations balnéaires, Biarritz fut particulièrement affectée par les événements. Les nombreux congrès prévus furent annulés et les étrangers qui souhaitaient se rendre sur la côte basque durent s'abstenir ou décommander leur réservation. Ce ne fut pas sans conséquence sur le chiffre d'affaire du Palais. La SOCOMIX dut ainsi solliciter la suspension d'un an de l'amortissement du prêt accordé par le Crédit Hôtelier en 1964, suspension qui se fit avec le soutien de la ville conformément à une délibération prise en ce sens, le 25 novembre.

La fréquentation pâtit également de la crise pétrolière de 1973 et de la politique menées dans les années 1981-1983 : pour la première fois depuis 1977, l'exercice 1983-1984 s'avéra déficitaire même si le chiffre d'affaire fut paradoxalement meilleur qu'en 1982-1983. Elle souffrit également dix ans plus tard, de la Guerre du Golf en 1991, puis, au début du XXIe siècle, de l'attentat du 11 septembre 2001, comblé en partie par la clientèle française, et enfin de la crise financière en 2008.

Les terribles événements du 13 novembre 2015 à Paris, funestes pour la fréquentation des palaces parisiens, provoquèrent paradoxalement une hausse de la fréquentation des palaces de

province, dont l'Hôtel du Palais à Biarritz. Les Parisiens et les touristes étrangers fuyaient la capitale pour se réfugier dans des lieux plus sereins. Il en sera de même avec les palaces de la Côte d'Azur, suite à l'attentat du 14 juillet 2016 à Nice.

Dans les moments difficiles, quels qu'ils soient, l'Hôtel du Palais parvint toujours à tirer son épingle du jeu. Le charme des lieux et la qualité des prestations font inmanquablement revenir ou affluer la clientèle. Biarritz et le Pays Basque font en effet figures d'oasis de tranquillité. "Luxe, calme et volupté" en somme, dirait Henri Matisse.

Dans les années 1970, le Palais demeura plus que jamais en haut de l'affiche. En février 1975, tout le périmètre de l'hôtel fut inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques, suite à une délibération du conseil municipal du 4 du mois visant la protection de plusieurs sites remarquables de Biarritz. La disposition fut complétée en 1993 par un arrêté du ministère de la Culture du 24 décembre qui protégea ses façades et couvertures. L'intérieur ne fit, curieusement, pas l'objet d'une protection, ce qu'il mériterait amplement au regard des éléments remarquables conçus par Edouard Niermans (hall, grand escalier, salon impérial, salon Eugénie) et Alfred Laulhé (rotonde).

En 1975, le Palais reçut une autre distinction : le "Mercure de l'élite européenne". Ce prix était attribué pour distinguer une personnalité ou une institution qui, dans le cadre européen, contribuait par leur probité, la qualité de leurs réalisations et l'importance de leurs activités à développer l'essor économique et culturel de leur pays. Le comité était composé de personnalités de renom, tels Marcel Achard, Serge Lifar, le duc de Lévis-Mirepoix, Paul Guth, Pierre Jonquère d'Ortola notamment. Il ne tarit pas d'éloge sur l'hôtel, à la plus grande satisfaction de son directeur d'alors, Roger Boltz.

Celui-ci fit ses adieux après vingt années de carrière au Palais en octobre 1977. Comme son prédécesseur Cigolini, il fut photographié avec l'ensemble du personnel, non plus dans la salle des fêtes mais devant l'entrée de l'hôtel.

La fin des années 1970 vit en effet le départ de ceux qui avaient fait le succès du Palais jusque là. L'année 1977 précisément. Avant M. Boltz, Guy Petit fut remplacé par Bernard Marie lors des élections municipales au printemps et Guy d'Arcangues abandonna ses fonctions au Comité de Tourisme et des Fêtes. Une nouvelle ère commençait.

Le nouveau maire entama son mandat par une heureuse initiative. Afin de faire mieux connaître l'hôtel aux Biarrots, qui franchissaient rarement ses grilles, une opération "Portes

ouvertes" fut organisée. Elle eut lieu le dimanche 5 juin 1977, de 15h à 18h. Elle remporta un succès des plus inattendus : 8 000 visiteurs en trois heures ! L'opération fut relancée en 1982 puis, dix ans plus tard, en février 1992, et en novembre 1999, toujours avec le même succès. L'objet était chaque fois semblable : rendre plus familier un établissement souvent considéré à tort comme étranger par la population.

Après le départ de M. Boltz en 1977, le Palais fut dirigé successivement par Jacques de Guéret (1978-1983), Olivier Mollin (1984-1988), Jean-Louis Leimbacher (1989-2014) et Jean-Luc Cousty depuis 2015.

Jacques de Guéret, ancien du Savoy de Londres, du Ritz de Madrid et du Prince de Galles à Paris, inaugurerait une nouvelle génération de chefs d'établissement : celle des managers. A son arrivée en 1978, il mit en place auprès de la présidence de la SOCOMIX, suivant les méthodes anglo-saxonnes, un *brain trust*, c'est-à-dire un comité restreint d'experts, réputés pour leurs compétences en matière de relations publiques, d'hôtellerie et de restauration. Il s'agissait d'un organe de travail et d'assistance technique fait pour la conseiller et non pour se substituer à elle.

Outre le maire Bernard Marie, on sollicita cinq autres personnalités : Maurice Carrère, représentant des porteurs privés, Paul Barrière, représentant de Charles Pereyre, Pdg de la Société des Casinos de Biarritz, Jean-Michel Duboscq, conseiller municipal, et Pierre Laporte, président de la commission des fêtes de prestige.

L'année 1981 fut marquée par une heureuse découverte : le fronton de l'horloge de l'ancienne Villa Eugénie, conservé lors de la reconstruction de 1904-1905, qui avait servi à reproduire celui dans la cour d'honneur. Jacques de Guéret le retrouva dans le parc sous un amoncellement de végétation. Il le fit installer, en juin, avec le soutien de la ville, à l'entrée de l'hôtel, emplacement qu'il n'a pas quitté depuis.

En janvier 1982, la municipalité souhaite tester l'attractivité de l'hôtel en plein hiver. A l'issue des fêtes de Noël, on maintint l'ouverture jusqu'au 20 du mois pour accueillir les 800 journalistes du monde entier venus tester sur les routes du Pays basque le nouveau modèle de la firme britannique Jaguar. Satisfait par la qualité des prestations du Palais, le directeur de la marque offrit un téléviseur couleur à chaque membre du personnel. Impérial ! L'opération devait se renouveler en 1999 pour un montant de 4 500 000 francs.

En 1983, pour mieux se positionner dans l'avenir, la SOCOMIX conclut un accord d'association avec la chaîne Concorde qui rassemblait alors les principaux hôtels français de luxe. Cet accord signifiait pour elle un important soutien financier et logistique avec une promotion du Palais sur l'ensemble de son réseau, soit 1 400 points de vente dans le monde. Pour Bernard Marie, c'était l'occasion d'aller chercher plus que jamais la clientèle étrangère qui manquait tant.

En 1984, Olivier Mollin, le nouveau directeur, venu du royal d'Evian, puis du groupe hôtelier suisse Gardinier, ouvrit ainsi davantage les restaurants de l'hôtel à la clientèle extérieure. Il décida l'ouverture de nuit du restaurant de la piscine, "L'Hippocampe", qui fut un succès. Il développa parallèlement le caractère gastronomique du restaurant de la Rotonde. Il fit ainsi appel à Georges Paccard, jeune chef inventif qui fit ses classes chez Bise à Talloires, à "La Ciboulette" à Paris et au "Cabro d'or" aux Baux-de-Provence. Son objectif était d'avoir au Palais une table aussi recherchée que renommée.

Ses innovations furent à la hauteur de ses espérances puisqu'elles permirent d'améliorer nettement le chiffre d'affaire de l'hôtel. Le milieu des années 1980 marquait en effet la quête d'un nouveau souffle : le Palais devait s'ouvrir à une nouvelle clientèle sans se banaliser et se renouveler sans perdre son identité.

En 1986, Mollin fit appel à un nouveau chef, Gérard Sein. Après avoir fait son apprentissage chez la famille Arrambide, nom de référence de la gastronomie et de l'hôtellerie basques depuis 1939, à l'hôtel-restaurant "Les Pyrénées" à Saint-Jean-Pied-de-Port, il fut le collaborateur de Michel Guérard à Eugénie-les-Bains pendant quatre ans, puis le chef de Paul Bocuse au Japon pendant deux ans. Il s'agissait là d'un sérieux atout pour la renommée du Palais.

La transformation du salon de l'impératrice en restaurant gastronomique de 40 couverts fut l'évènement de l'année 1988. Presque tous les palaces disposaient alors d'une telle institution. La future "Villa Eugénie" était née, baptisée alors pompeusement "Le Grand Siècle". Cette création se fit largement sentir sur le chiffre d'affaire qui dépassa cette année-la la barre des 30 millions de francs.

Olivier Mollin pouvait alors quitter le Palais avec le sentiment du pari réussi : l'hôtel retrouva en effet la fréquentation des belles années.

L'année 1989, année du bicentenaire de la Révolution française, fut une apothéose. Ce fut d'abord celle de l'arrivée de son nouveau grand patron : Jean-Louis Leimbacher, d'origine alsacienne mais Biarrot dans l'âme, qui devait rester 25 ans ! Il venait du Martinez à Cannes.

Un chroniqueur du magazine *Monte Carlo Côte d'Azur. Magazine de la réussite*" (sic) vint saluer, cette année-là, la résurrection engagée, se souvenant notamment de la tristesse de la rotonde. L'hôtel comprenait alors 138 chambres, 20 suites, 3 restaurants, 2 bars et une piscine.

Ceci convainquit le nouveau directeur d'aller plus loin en ouvrant l'hôtel toute l'année et en augmentant sa capacité d'hébergement. Ce fut chose faite en 1991. Pour l'ouverture, seul le mois de février demeura clos pour des raisons de réfection des lieux. Elle allait révolutionner l'ambiance de Biarritz. Quant à l'hébergement, on a vu qu'il avait atteint alors les 160 chambres après l'aménagement des 4^e et 5^e étages.

Parallèlement, de nouvelles formules de séjour furent expérimentées et des forfaits, tels les forfaits golf ou anniversaire, créés. Ils étaient commercialisés dans le monde entier via les bureaux de vente du groupe Concorde. Leimbacher développa aussi l'effort de commercialisation de l'hôtel dans de nombreux salons professionnels internationaux. La côte basque connaissait alors un nouvel engouement.

En 1991, il remit à l'honneur, au bar, l'heure du thé et du chocolat en souvenir des célèbres méjendas de l'impératrice Eugénie. Surtout, un nouveau chef fit son apparition : Jean-Marie Gautier. Originaire de Valençay, alors âgé de 35 ans, il avait travaillé dans divers établissements dont Maxim's à Paris et le Martinez à Cannes où il fit la connaissance de Leimbacher. L'objectif de celui-ci était de servir une cuisine simple de qualité, pas forcément gastronomique.

Deux cartes furent ainsi développées : la simple à la Rotonde, la gastronomique au Grand Siècle. L'élite locale pouvait enfin se délecter d'un axoa de veau au Palais ! Un menu basses calories fut même instauré pour la clientèle du centre de thalassothérapie voisin. Cette année fut assurément celle du succès pour Jean-Marie Gautier, consacré "meilleur ouvrier de France" dans la catégorie "cuisine".

L'ambitieuse politique de promotion de l'hôtel de Leimbacher se vit satisfaite en 1992 par le triplement des sommes affectées à la publicité et à la prospection de la clientèle. Elle visait notamment le retour de la clientèle espagnole par l'accueil de congrès venus de Bilbao ou de Madrid.

Il apparaissait clairement à la présidence de la SOCOMIX et à la direction de l'hôtel que le Palais ne pouvait plus vivre comme par le passé de sa seule clientèle prestigieuse, gotha et vedettes, mais qu'il lui fallait aussi trouver d'autres débouchés. L'organisation de congrès et de séminaires paraissait à l'évidence comme les plus rentables. La question était d'autant plus à l'ordre du jour que la crise économique s'était accentuée depuis la guerre du Golf et que la France vécut en 1993 la pire crise qu'elle connut depuis la guerre, crise autant économique que politique et morale. Dans ce contexte morose, l'hôtel se refusa néanmoins à la guerre des prix qui sévissait alors sur la côte basque.

Les habitudes changeaient parallèlement : on observait moins de grandes bouteilles sur les tables, ainsi qu'une baisse du prix moyen des repas. Les séjours se décidaient au dernier moment.

En 1997, la SOCOMIX ouvrit son actionnariat aux salariés de l'établissement. 3700 actions rachetées à la SOCCABIA, l'actionnariat de la société, furent ainsi mises à leur disposition. La mesure s'inscrivait à la suite de précédentes : annualisation du temps de travail, lissage sur 12 mois des salaires. Il s'agissait pour Pierre Grenade d'"entretenir l'esprit maison". Après trois années difficiles, la société sortit alors du rouge avec un bénéfice net de 87 514 francs sur l'exercice 1996-1997. Le maire Didier Borotra évoquait déjà le nécessaire centre de remise en forme beauté de l'hôtel qui ne devait pas aboutir avant 2005.

L'année 1997 fut d'autant plus propice au Palais que sa brigade en cuisine remporta trois premiers prix au concours international des métiers de bouche : cuisine artistique, pâtisserie et commis. Elle sera de nouveau récompensée avec un prix de meilleur ouvrier de France pour le cuisinier Franck Petagna.

Le succès de l'hôtel se confirma d'année en année au point d'atteindre des records au tournant du siècle : 72 millions de chiffre d'affaires en 1999 et 80 millions en 2000, soit + 11, 77 % ! La saison estivale de la première année du XXI^e siècle fut excellente et nombreuses furent les célébrités du cinéma, du théâtre, de la télévision, des médias à se rendre à l'hôtel. De 30 salariés en saison en 1980, l'hôtel était passé à 160 à l'année.

En 2001, Didier Borotra proposa la présidence de la SOCOMIX, dite aussi SEM (Société d'Economie Mixte), au général de corps d'armée, Michel Zeisser, officier parachutiste, ancien commandant de la FINUL et prix Nobel de la Paix. Il remplaçait Pierre Grenade, 1^{er} adjoint,

présent depuis 1991. Le maire souhaitait ainsi ouvrir la présidence à d'autres personnalités que des élus.

Le nouveau président souhaita donner un coup d'accélération aux projets de centre de remise en forme et de piscine intérieure si longtemps évoqués. Face à la concurrence internationale, l'hôtel devait encore une fois s'adapter. En 2002, il lança un schéma directeur de l'hôtel sur 10 ans afin d'anticiper les évolutions nécessaires. Le succès de l'hôtel ne se démentit pas et le chiffre d'affaires continua de grimper.

En 2004, l'hôtel fut à nouveau distingué lorsque son chef Jean-Marie Gautier reçut le "Worldwide Hospitality Award" du meilleur chef de restaurant du monde. Après son étoile au Michelin en 1991, il était comblé.

En 2005, le groupe Concorde, dont relevait toujours le Palais, fut repris par un fonds d'investissements américain Starwood Capital et prit le nom de "Concorde Hotels & Resorts". Un directeur fut alors nommé pour les trois restaurants de l'hôtel : Olivier Boucachard, issu du Ritz de Paris.

En juillet 2006, le spa impérial ouvrit ses portes en collaboration avec la maison Guerlain. Il fut élu, en 2008, "Meilleur spa d'Europe et de Méditerranée" par le jury Conde Nast Johanssens Europe & Méditerranée.

En 2009, l'hôtel, jusqu'ici 4 étoiles luxe, intégra la catégorie 5 étoiles, suite à la nouvelle classification des hôtels établie par le gouvernement français. Ce fut un atout supplémentaire, surtout vis-à-vis de la clientèle étrangère.

En 2011, l'hôtel obtint le label tant convoité de "palace", le seul pour la côte atlantique, accordé par le secrétaire d'Etat au Tourisme, Hervé Novelli. Il s'agissait de faire reconnaître le caractère exceptionnel du lieu dans la concurrence internationale de l'hôtellerie de luxe.

En 2013, le Palais devint membre de *The Leadings Hotels of the World*, consortium hôtelier rassemblant 375 hôtels de luxe de 75 pays, dont le siège est à New York. Il s'agit en fait d'une vieille institution, créée en 1928 sous le nom de *The Luxury Hotels of Europe & Egypt*.

L'arrivée de la municipalité de Michel Veunac en 2014 marqua de nouveaux défis pour l'hôtel, notamment sa rénovation complète. L'histoire du Palais démontre que tous les 50-60 ans, le bâtiment doit être revu entièrement. 1854, 1903, 1956 sont les dates clés de son évolution.

Suite au départ en retraite de Jean-Luc Leimbacher en 2014, Michel Veunac désigna en avril 2015 Jean-Luc Cousty, directeur général de l'Hôtel du Palais, qui avait dirigé durant six ans le Lutétia à Paris. Il accepta d'assurer la transition en attendant qu'un nouveau mode de gestion du palace soit statué. Il était d'autant mieux placé pour procéder à ces évolutions nécessaires qu'il avait vécu l'engagement du chantier de restructuration du Lutétia à l'occasion de son centenaire, célébré en 2010.

Durant l'été 2015, divers grands groupes hôteliers furent ainsi consultés en vue de la reprise en main de l'hôtel. Le groupe canadien *Four Seasons*, de renommée internationale, fut retenu en 2016 et des négociations s'engagèrent sur les travaux à effectuer et la cession, ou non, de l'établissement.

2017 sera l'année des choix décisifs. L'hôtel compte alors 153 chambres, 30 suites, 6 salons pouvant accueillir jusqu'à 250 personnes, 3 restaurants, 1 piscine, 1 spa haut de gamme.

Guy d'Arcangues déclarait du Palais, dans les années 1990 : "Le goût accru des amoureux du voyage pour le luxe, le confort et la qualité, leur fascination pour l'histoire et le prestige des traditions font de l'hôtel du Palais un des rares palaces d'Europe qui, pour avoir su garder son âme, est assuré d'un avenir aux dimensions de sa légende". Tout est dit.

Description et analyse

I. Extérieurs

1) La Villa Eugénie

Conçus entre septembre, date du choix de l'architecte Hippolyte Durand, et octobre 1854, date de leur adoption, les plans et élévations de la Villa Eugénie se conforment à la tradition du château français depuis le XVIIe siècle.

Le style brique et pierre, dit à tort "Louis XIII"– "Louis XIV" à cette époque –, est en fait bien plus bien ancien puisqu'il apparaît pour la première fois, dans une résidence officielle, au château de Saint-Germain-en-Laye pour François Ier en 1539. Ceci correspondait parfaitement à l'esprit historiciste et éclectique du milieu du XIXe siècle.

Ce style, commun à beaucoup de châteaux de cette époque et de la fin du siècle, était revêtu de l'aura du premier Versailles de Louis XIV, celui de l'actuelle cour de Marbre. On a dit comment Napoléon III s'était comporté à Biarritz en véritable Louis XIV à Versailles. Rappelons que le regain d'intérêt pour les XVIIe-XVIIIe siècles sous le Second Empire fut suscité par les frères Edmond et Jules de Goncourt, proches de l'impératrice Eugénie, qui s'intéressèrent à ces périodes alors oubliées.

Hippolyte Durand avait envisagé, dans un premier temps, de vastes frontons aux extrémités des ailes, ornés de l'aigle impérial dans sa couronne de laurier. Seules les baies au rez-de-chaussée des ailes étaient surmontées de frontons cintrés.

Le motif de la pendule au-dessus du balcon central fut amélioré, orné d'angelots de part et d'autre, des armes et des aigles impériales au-dessus, suivant le dessin fourni par le sculpteur Victor Huguenin.

Professeur à l'École impériale des sourds-muets, il était alors en vue depuis qu'il avait participé aux chantiers de Versailles sous Louis-Philippe et exposé dans divers salons à Paris.

Il collaborera au Louvre de Napoléon III et fera une statue pour le parc du Luxembourg (Valentine de Milan, 1869). Sauf exception, il eut la charge de l'ornementation du bâtiment. Un marché fut passé en janvier 1855 pour un montant de 21 642 francs. Le relief de l'horloge se monta, quant à lui, à 8 962,25 francs et fut livré, le 7 juillet.

L'horloge du fronton fut commandée en juin 1855 au Parisien Henry Lepoutre et coûta 1 560 francs. Elle pouvait fonctionner 8 jours d'affilé sans être remontée.

À l'étage, la façade fut agrémentée de pilastres corinthiens au bout des ailes et de frontons cintrés sur toutes les baies. Ceux du rez-de-chaussée furent remplacés par des frontons triangulaires. Des jambes de bossages répondaient, en rez-de-chaussée, aux pilastres.

Les baies n'avaient aucun garde-corps en fer forgé. A l'étage et aux extrémités des ailes, elles disposaient d'un appui en saillie reposant sur une paire de consoles dans le goût des palais florentins. Au rez-de-chaussée, Durand les avait découpées dans la partie haute et surmonté d'une clef en console.

L'extrémité des ailes latérales fut agrémentée, au bas, de tables surmontées de médaillons figurant différents types de femmes : une française, une italienne, une espagnole et une anglaise. Certains y virent une allusion à différentes personnalités de la famille impériale au sens large : la Française, la reine Hortense ; l'Italienne, Lætitia Ramolino ; l'Espagnole, la duchesse d'Albe, sœur de l'impératrice ; l'Anglaise, María Manuela Kirkpatrick de Closbourn y de Grévignée, comtesse de Montijo, leur mère, d'origine écossaise.

Ils trouvaient en réponse, à l'étage, les bustes de personnalités du sud-ouest ou chères à l'empereur sur le plan personnel : Gaston Phébus par Faure, Saint-Vincent-de-Paul par Gandolfe, et le maréchal Lannes par Augustin Courtet. Les premières répondaient à l'historicisme évoqué. Le dernier était une allusion au comte de Montebello, Gustave-Olivier Lannes (1804-1875), aide de camp de Napoléon III et fils du grand maréchal d'Empire.

Demeure la question de l'identité du quatrième buste près de celui de Montebello, disposé à gauche sur l'aile sud actuelle de l'Hôtel du Palais. Etienne Ardouin avance celle du cardinal Fesch tandis que les comptes de la villa évoquent le chevalier Bayard réalisé par Gandolfe. Le buste aujourd'hui visible porte une croix sur sa poitrine. L'identité du cardinal Fesch, grand-oncle de l'empereur, est donc avérée. Il est probable que le buste de Bayard, initialement commandé et livré, fut remplacé ensuite afin de correspondre aux attentes de Napoléon III qui

souhaitait voir là des personnalités chères. Chaque buste fut réglé 1 500 francs pièce à leur livraison en juillet 1855.

Enfin, les frontons aux extrémités des ailes furent réduits, ne contenant plus que l'aigle impérial. Des marques en rouge sur l'élévation de 1855 témoignent des dernières modifications.

On peut voir sur les lithographies et photos de l'époque que les souches de cheminées étaient aussi en brique et pierre.

Côté mer, le logis principal fut cantonné par deux pavillons latéraux à pans coupés, marqués de pilastres aux angles. Leur présence fut accusée par un attique au-dessus qui préfigure celui qui sera établi sur toute la villa en 1865-1866. Un balcon courrait sur toute la longueur du logis au premier étage qui trouvait en écho ceux des pavillons. L'unité de l'ensemble était marquée aussi par les frontons cintrés au-dessus de chacune des portes-fenêtres de l'étage. Frontons qui n'étaient réservés, au rez-de-chaussée qu'aux entrées des pavillons. Des mascarons ornaient, en retour, les portes-fenêtres au bas du corps central.

La couverture en zinc de la villa, fréquente sur de nombreux édifices à cette époque, était en revanche contraire à l'esprit du château "Louis XIII", régulièrement couvert d'ardoises. C'est ce qui sera fait lors de la surélévation du bâtiment en 1865. Ce type de couverture répondait à la fois au souci de rapidité de l'empereur comme au besoin de se protéger des tempêtes et des pluies violentes venues de l'océan.

Malgré les améliorations apportées en janvier 1855, les façades de la villa furent jugées indignes des souverains. *L'Illustration* déclare, en septembre 1856 : "La villa Eugénie, ou résidence impériale, laisse elle-même beaucoup à désirer, et ne répond pas tout à fait à son importante destination. La façade principale (...) présente un corps de bâtiment flanqué de deux ailes. Le château consiste en un rez-de-chaussée et un étage supérieur ; il se fait remarquer surtout par l'excessive simplicité de l'ordonnance architecturale, qui est presque la nudité". En ces périodes de surabondance ornementale, la demeure avait en effet de quoi surprendre.

En 1859-1860, l'architecte Gabriel-Auguste Ancelet fut chargé de l'édification d'une nouvelle aile sur le flanc droit de la villa afin d'établir de nouveaux logements pour la famille impériale et leurs hôtes, toujours plus nombreux. Cette aile se composait seulement d'un rez-de-

chaussée, avec entresol comme les ailes précédentes. Elle se déployait en retour d'équerre de la villa.

Extérieurement, elle fut scandée de trois travées sur la mer, de six du côté phare, de trois sur la cour et d'une seule à l'extrémité. Il s'agissait, conformément au style de la villa, d'une aile en brique et pierre avec bossages d'angle en pierre. Côté phare, les vastes baies rectangulaires furent surmontées de baies plus petites qui interrompaient, à intervalles réguliers, la corniche du bâtiment. Ces grandes baies étaient séparées, non par des pilastres, mais par des jambes de bossages en pierre.

Aux extrémités, l'architecte avait procédé à un redoublement des pilastres, séparés par des tables de pierre sur fond de brique suivant la tradition du XVII^e siècle. Le bâtiment fut là aussi couvert en zinc à l'exemple de la villa, zinc qu'il conservera lorsque celle-ci sera couverte en ardoise en 1865-1866, d'où la distorsion que l'on observe sur les clichés. On peut y apercevoir les vasistas qui venaient renforcer l'éclairage de l'entresol.

En septembre 1865, Lafolloye, successeur d'Ancelet, se vit confier la surélévation de la villa afin de gagner, encore et toujours, plus d'espace. Pour ne pas nuire aux proportions du bâtiment, il décida la création d'un attique ou demi-étage. Il respecta, dans son ordonnance, les scansion des étages : les baies sont ainsi dans l'alignement des précédentes. De petites tables moulurées, en pointe de diamant, furent disposées aux extrémités des ailes répondant aux médaillons en relief et aux bustes au-dessous. Côté mer, l'attique fut orné, au niveau des pavillons, de consoles et de petits vases qui venaient en prolongement des pilastres des pans coupés.

Cette surélévation fut aussi et surtout l'occasion de refaire la charpente passablement dégradée et de remplacer l'inesthétique couverture de zinc par de l'ardoise. La villa renouait ainsi avec les trois couleurs chères à l'architecture dite "Louis XIII" : le blanc, le rouge et le bleu. Les vilains paratonnerres qui la surmontaient depuis l'origine furent remplacés par d'heureux épis de faîtage.

2) L'Hôtel du Palais

Contrairement à ce que l'on pense généralement, et comme nous l'avons vu dans l'examen de sa reconstruction, l'Hôtel du Palais est érigé bien au-dessus et autour de l'ancienne Villa Eugénie. Edouard Niermans avait usé d'un procédé fréquent en architecture, celui du remploi

des parties anciennes, lesquelles devaient déterminer le style extérieur de l'édifice. Son enveloppe nous rappelle là ce que fit Louis Le Vau à Versailles autour du château brique et pierre de Louis XIII sauf qu'ici, l'enveloppe fut aussi étendue aux parties hautes.

La cour d'honneur de l'hôtel se compose du corps central et des ailes latérales de l'ancienne villa. Celle de gauche a été allongée de trois travées et pourvue d'un vaste pavillon à son extrémité pour abriter suites et salons. Pour l'allongement de cette aile, Niermans respecta l'ordonnance d'origine jusqu'à la corniche. Il se servit de celle-ci pour appuyer un vaste balcon autour de l'édifice.

Il la suréleva de deux niveaux, dont un sous comble mansardé en ardoise couronné d'un bourseau. Les baies et travées au droit du balcon s'inscrivent dans l'alignement de celles, inchangées, de l'ancienne villa. Dans les travées, l'architecte s'ingénia à disposer deux panneaux de briques sur entourage de pierre au lieu d'un seul comme sur la villa. Il rompait ainsi avec la trop grande uniformité des façades sur la cour. Les baies sont couronnées de frontons cintrés sur le mode de celle du premier étage de la villa.

Le procédé ici déployé fut repris sur l'aile droite et le logis principal de la cour d'honneur. L'aile droite, contrairement à la gauche, est restée dans sa disposition d'origine. On retrouve ainsi à son extrémité les médaillons de femmes et les bustes voulus par Hippolyte Durand en 1855. Ceux de l'aile gauche furent replacés au même endroit sur le pavillon de l'aile sud.

Le corps principal fut, quant à lui, passablement modifié. La façade fut démolie et avancée de deux travées sur la cour afin d'établir le grand hall de l'hôtel. Elle fut rétablie suivant la disposition générale de la cour.

Toutefois, Niermans privilégia au rez-de-chaussée de vastes baies vitrées entre des colonnes de marbre afin de donner un maximum de luminosité au rez-de-chaussée. Les colonnes, de couleur grise, sont en marbre des Pyrénées Vertamont, on l'a vu. L'architecte en disposa deux sur les côtés et une paire au centre dans l'esprit du péristyle du Grand Trianon de Versailles. Au regard de l'ordre ionique des colonnes, c'est bien le modèle de Trianon qui prévalut à une époque où l'architecture du règne de Louis XIV était fort appréciée par l'élite de la Belle Epoque. Nombreux furent, en effet, les hôtels particuliers, les châteaux, les villas réalisées dans le grand style louisquatorzien comme en témoigne le fameux Palais Rose du vicomte Boniface de Castellane, avenue Foch à Paris, édifié de 1896 à 1902.

La vaste marquise en demi-lune et fer forgé au pied de l'hôtel est typique des entrées de bâtiments de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. On les trouvait absolument partout car elle protégeait avantageusement dames élégantes et messieurs en haut-de-forme des intempéries pour gagner leur voiture. Elle repose sur de superbes consoles en fer forgé qui marque le goût de cette époque pour les ouvrages de ferronnerie suivant l'exemple du XVIIIe siècle. On retrouvera ce goût dans les balcons et la rampe du grand escalier de l'hôtel.

L'élévation au-dessus des colonnes reprend le motif du reste de la cour. Toutefois, les baies du premier étage ont été abaissées et pourvues de garde-corps en fer forgé. La distinction du logis est marquée, suivant la tradition classique et la disposition initiale de la villa, par la présence d'un avant-corps central. Il est agrémenté de pilastres géminés au premier étage et de colonnes engagées au-dessus du grand balcon. Niermans recourut dans les deux cas à l'ordre corinthien, le plus élevé dans la gamme des cinq ordres d'architecture avant le composite. Ces ordres marquent un ressaut au niveau de l'entablement qui sert l'animation de cette partie de la façade en fond de cour.

Entre les ordres, l'architecte a employé la brique quand cet avant-corps était seulement en pierre dans la villa. Des tables en brique ou fausse brique entre les colonnes contrastent avec la brique uniforme entre les pilastres au-dessous. La grande baie rectangulaire au droit du balcon rompt avec celles coiffées de frontons cintrés en périphérie.

L'avant-corps est sommé du fronton de l'ancienne villa avec ses aigles impériales, réplique de l'ancien approuvé par Napoléon III et Eugénie. En remployant ainsi style et éléments voulus par ses prédécesseurs, Niermans s'inscrivait dans la tradition tout en la modernisant suivant le goût et les techniques du moment. On se souvient que cette belle façade brique et pierre cache en fait une structure en béton armé.

Outre l'avant-corps, la distinction du corps principal se fait au niveau de la couverture, plus élevée que les ailes latérales. Elle permet de disposer ici un cinquième niveau qui n'existe pas sur les ailes. Conformément à la tradition des XVIIe-XVIIIe siècles, Niermans a diminué la taille des baies au fur et à mesure de la hauteur. On passe ainsi des grandes baies au-dessus de l'attique de la villa à des lucarnes en segment, puis à des œils-de-bœuf.

L'ensemble des couvertures sont en ardoises suivant la double tradition de la villa et des trois couleurs (blanc, rouge, bleu) de l'architecture dite "Louis XIII". La distinction entre le logis

principal et les ailes se fait au niveau du bourseau qui est scandé d'anneaux sur le premier et simple sur les secondes.

Le grand pavillon à l'extrémité de l'aile sud tient à la fois du style Louis XIII dans ses matériaux et du Grand Siècle dans le rythme de ses élévations. Il présente en effet, sur chaque face, des avant-corps en ressaut, fortement marqué au bout de l'aile par un double ressaut, dont un à pans coupés, digne d'un François Mansart.

Cette manière d'animer les élévations, surtout au droit de la corniche, montre la parfaite connaissance de l'architecture classique française par Niermans. Ces ressauts sont marqués de pilastres formant colonnes carrées aux angles. Les baies centrales reprennent le motif de celles de l'étage avec leur fronton cintré orné de guirlande de lauriers reposant sur un ruban.

On remarquera que le monogramme "NE" de Napoléon et Eugénie n'est employé qu'au centre des ailes latérales. Ce monogramme n'existait pas sur les façades de l'ancienne villa. Il fait référence à celui créé au XVI^e siècle par Henri II et Catherine de Poitiers. Il était fréquent d'user de tel monogramme dans certaines résidences. Le "MA" de Marie-Antoinette est bien connu et c'est probablement sur cet autre exemple que Napoléon III et Eugénie eurent l'idée de réaliser le leur. Rappelons toutefois qu'il pouvait revêtir différente forme et que celui de l'Hôtel du Palais est une composition de Niermans, lequel s'est plu à inverser les lettres au bout de l'aile droite.

L'animation en façade du pavillon sud est créée également par la présence de balcons en saillie sur consoles devant les baies du premier étage. Niermans a replacé au même endroit les médaillons et bustes qui se trouvaient au bout de l'aile gauche avant sa démolition partielle. Ils viennent ainsi en symétrie de ceux de l'aile droite.

La présence du pavillon est aussi fortement marquée par la saillie du balcon qui épouse la corniche, laquelle repose sur des consoles à l'instar du corps principal. On retrouve là, comme sur ce dernier, les colonnes voulues par l'architecte à ce niveau. Elles encadrent ici seulement une baie. Elles servent à porter l'entablement en ressauts sur lesquels les armes impériales ont été disposées symétriquement. Ces armes encadrent une baie inscrite dans une lucarne en forte saillie, à fronton cintré et brisé à la base porté par deux grandes consoles.

La couverture est identique dans sa taille et sa composition à celle du logis principal. Il est intéressant d'observer comment Niermans s'est plu à redoubler là les œils-de-bœuf sur les côtés seulement.

La dissymétrie des deux ailes de la cour d'honneur peut surprendre. Elle n'est en effet pas conforme à l'esprit classique qui a prévalu jusqu'alors. En fait, elle vient s'aligner, non sur l'aile droite de cette cour mais sur l'aile nord symétrique. Ainsi, au regard du parti général de l'hôtel, la symétrie est-elle respectée.

Il s'agissait aussi pour Niermans, outre la volonté de rompre la parfaite régularité des élévations sur la cour d'honneur, de répondre au souhait de faire de l'aile sud un bâtiment à part entière, susceptible d'être employé indépendamment du reste de l'hôtel. C'est d'ailleurs ce que souhaita faire Fraysse, l'architecte qui dirigea le chantier de rénovation à partir de 1956.

Entre l'aile droite et la nouvelle aile de la villa, demeurée quasiment intacte, Niermans et Dourgnon disposèrent dans la petite cour qui se trouvait là, la salle des fêtes. Elle était achevée d'une rotonde en hémicycle débordant sur l'aile droite. Celle qui a été exécutée en 2014 ne correspond pas vraiment à celle voulue par Niermans même si l'esprit est là. On retrouve en effet les grandes baies vitrées de l'architecte. Toutefois, les clichés anciens montrent que cette rotonde disposait de deux niveaux de couvertures et que les baies étaient couvertes d'un comble en appentis faisant ainsi de la rotonde une sorte de kiosque conforme à l'esprit du temps. Elle était bordée au bas d'une haie qui épousait sa forme. La salle des fêtes était, quant à elle, couverte d'une verrière formant saillie au-dessus.

La nouvelle aile de la villa a été en partie consommée par l'aile nord érigée par Oscar Raquin en 1893-1894. Il reste ainsi quatre travées sur les huit initiales. Le comble en zinc a été refait et modifié suite à cette construction.

L'aile nord forme un vaste retour du côté de la cour. Elle se trouve au même niveau que l'aile sud même si cela n'apparaît pas d'emblée. L'ordonnance respecte généralement le rythme des travées et le style brique et pierre de la villa. On retrouve les rez-de-chaussée et premier étage sur leur soubassement de pierre, l'étage attique au-dessus du précédent, les frontons cintrés sur les baies de l'étage. La façade au bout de l'aile est d'un grand classicisme, presque confondant au regard de l'inventivité de Niermans.

Raquin a dessiné à l'extrémité de son aile, un pavillon à peine saillant, marqué seulement par des jambes de bossages au rez-de-chaussée et des pilastres au premier étage. Sur les côtés, des tables, lobées au rez-de-chaussée et simples à l'étage, sont disposées de part et d'autres des

baies centrales de ces niveaux. A l'attique, l'architecte a repris au-dessus le motif de la table taillée en diamant vu sur la villa.

La façade de l'extrémité de l'aile présente des travées plus larges, scandées de bossages au rez-de-chaussée, de pilastres et dossierets au-dessus. La partie centrale est en léger ressaut comme l'indique la corniche. Les baies sont en segment au bas, droites à l'étage, sommées là de frontons, cintrés sur les côtés et triangulaire au centre. L'attique est interrompu à ce niveau par la baie au-dessus du fronton.

La couverture de l'aile fut modifiée par Niermans en 1905. Elle était en effet beaucoup plus élevée à l'origine, couvertes de petites lucarnes à intervalles réguliers. L'architecte la rabaissa sous la forme d'un comble mansardé dont la naissance fut masquée par un garde-corps ajouré au-dessus de la corniche. Ce comble est d'ailleurs moins élevé que celui des autres ailes. Il est scandé de lucarnes à intervalles réguliers au droit des travées. Niermans entendait manifestement distinguer ici l'adjonction de son confrère Raquin en 1893 et les siennes. Ce type de couverture sera repris par Laulhé en 1920 pour l'annexe en vis-à-vis, dénaturée dans les années 1970.

À l'autre bout de l'aile sud, côté océan, Niermans reprit au droit de l'ancien pavillon gauche de la villa, la même formule de pavillon que sur la cour. L'aile donne ainsi le sentiment d'un superbe vaisseau sur son promontoire. L'architecte a disposé tout le long, au premier étage, un vaste balcon sur consoles qui rappelle celui composé par Durand sur la façade côté mer de la Villa Eugénie. Une fois encore, Niermans n'a pas oublié la tradition et les clins d'œil à celle-ci.

Au-dessus du grand balcon, les baies sont scandées à intervalles réguliers du motif des colonnes portant entablement, orné de trophées impériaux avec baie plus réduite au-dessus surmontée d'un fronton cintré.

La façade sur la grande terrasse présente, entre les pavillons latéraux, les mêmes caractéristiques que l'aile sud. Ces pavillons sont eux-mêmes identiques à ceux de l'aile. Niermans avait envisagé de les couvrir de grands épis de faitage servant de paratonnerres mais qui ne furent pas réalisés. Ils auraient donné à l'ensemble un caractère espagnol, type habsbourg.

La distinction de cette partie de l'hôtel se fait au rez-de-chaussée. Depuis les années 1880, on a pris l'habitude, en effet, de disposer entre les pavillons, une salle de restaurant largement

ouverte sur l'extérieur. Ce fut d'abord une véranda, puis, avec Niermans, une rotonde à l'instar de celle de la salle des fêtes côté cour. Cette rotonde fut d'abord établie entre les deux pavillons.

Elle se composait de cinq faces entre des colonnes en saillie sur piédestal. Les travées entre ces colonnes étaient elles-mêmes divisées par de simples colonnes. On avait ainsi deux grandes travées de deux baies sur les côtés et de trois baies sur les autres. Ces baies partaient du sol jusqu'à l'entablement supporté par les colonnes. Elles étaient protégées du soleil par des stores roulants extérieurs en bois.

Au-dessus des colonnes saillantes, se trouvaient de grandes consoles qui interrompaient le garde-corps en fer forgé de la terrasse couvrant la rotonde. Terrasse qui sert à la suite se trouvant à ce niveau.

Devenue trop petite, cette rotonde fut agrandie en 1925-1926 par Alfred Laulhé qui reprit la structure en béton qui existait sans doute sur la précédente. Elle fut étendue sur les pavillons latéraux au point de les englober. L'architecte remplaça le garde-corps en fer forgé par la balustrade que l'on connaît actuellement.

Ensuite de la rotonde, se retrouve la façade de la nouvelle aile de la Villa Eugénie, englobée dans celle de l'aile nord voulue par Raquin en 1893. En effet, au rez-de-chaussée, se trouvent, en partie, les anciens appartements de Napoléon III et d'Eugénie qui composent l'actuelle suite impériale. On retrouve, au centre, l'embranchement cintré de la nouvelle aile. Raquin a délibérément marquée la présence de celle-ci par un renforcement avec l'aile nord.

Celle-ci se poursuit en partie sur l'ancienne terrasse de la villa où un emmarchement à angles droits a été établi pour l'accès au vestibule de la suite impériale. Raquin a prolongé en ligne droite le vague pan coupé de la terrasse qui se trouvait là et qui donne celui de l'aile de ce côté-ci.

Elle s'appuie alors, au-delà de la terrasse, sur un vaste soubassement de pierre et son bourrelet au-dessus qui rappelle ceux de Jules Hardouin-Mansart aux ailes des ministres de Versailles. Le Grand Siècle encore et toujours. Les élévations sont au-dessus identiques à celles décrites côté cour.

II. Intérieurs

1) La Villa Eugénie

Le plan de la villa fut établi en septembre 1854, approuvé le mois suivant par Achille Fould, ministre de la Maison de l'Empereur. Il s'agissait d'un logis principal en fond de cour avec deux ailes latérales, conformément à la tradition du château classique français depuis le XVII^e siècle. C'est pourquoi le terme de "villa" est ici impropre puisqu'une villa, suivant son modèle antique, grec ou romain, est organisée autour d'une cour centrale. Le terme se vulgarisera néanmoins aux XIX^e et XX^e siècles pour désigner une demeure de plaisance.

Les plans de 1854-1855 et 1863 nous donnent l'état de la distribution intérieure, des caves aux combles. On conserve, pour chaque niveau, les calques de l'architecte à partir desquels furent reproduits les différents plans, aquarellés ou non.

Les sous-sols

A l'origine, les sous-sols ne se déployaient que sous l'aile gauche et une partie du corps central. On y accédait par un escalier en vis situé devant la porte de l'aile sur la cour. Ils abritaient les caves pour les vins fins et ordinaires, le rinçoir, le magasin à bois près du calorifère, le lampier (pièces à lampes), les latrines, offices, garde-manger, argenterie, pâtisserie et cuisines de la villa.

Une cour anglaise fut pratiquée sur l'aile gauche pour l'éclairage et la ventilation des cuisines. Des annexes furent envisagées en vis-à-vis, en novembre 1854, option qui ne fut pas retenue. Une autre cour anglaise fut réalisée sur le flanc droit de la villa, lors de l'extension de 1866 et le réaménagement des sous-sols. Une décharge et une fosse d'aisance se trouvaient à l'extrémité de l'aile gauche.

Suite à la naissance du prince impérial en 1856, de nouveaux besoins se firent sentir. En octobre 1857, les sous-sols furent ainsi étendus sous l'aile droite. Afin de faciliter l'accès entre les deux ailes, un passage fut percé au centre de la cour.

La distribution s'en trouva modifiée en partie sous le corps central et l'aile gauche. Le premier vit le déplacement du magasin à bois de l'autre côté du calorifère et l'extension, à leur emplacement, du lampier auquel on adjoignit un wc. Les espaces des vins, sous le pavillon sud-ouest, déplacés sous l'aile droite, furent remplacés par la salle à manger des garçons d'écuries et l'installation d'un dépôt de fruits et légumes.

Côté droit, un corridor desservait un rinçoir, un bûcher, une décharge et deux lieux d'aisance au bout de l'aile.

En 1866, une vaste cuisine, avec cour anglaise, fut installée à l'angle nord de l'aile droite et sous la petite cour qui la séparait de la nouvelle aile. Elle communiquait rapidement à son homologue de l'aile sud via le passage souterrain.

Un intéressant dessin de la cour anglaise nous montre l'aménagement de la petite cour avec passage au-dessus de la cour anglaise, trottoir autour et bassin octogonal au fond.

Une coupe transversale nous montre également les nouveaux communs sous l'aile, couverts de voutains de brique reposant sur des tirants métalliques suivant la tradition constructive du milieu du XIXe siècle et qui demeureront jusqu'à l'incendie de l'Hôtel du Palais en 1903. Le garde-corps bordant la cour est semblable à celui de la grande terrasse de la villa.

Le rez-de-chaussée

Le rez-de-chaussée se composait, en entrant depuis le perron et sa porte vitrée, d'un vestibule qui donnait, à droite, sur le grand escalier à trois volées et paliers intermédiaires. Il donnait par derrière sur la salle des huissiers. De l'autre côté, à gauche, était la salle des gardes.

Ensuite du vestibule, on accédait au grand salon qui desservait, à droite, un petit salon, pièces qui forment le bar actuel de l'hôtel.

A gauche, était la salle à manger, actuel restaurant "Villa Eugénie". De cette salle à pans coupés, d'esprit XVIIIe dans sa forme et sa décoration, partait un vaste corridor qui longeait l'aile gauche, côté cour, et qui est une des rares parties d'origine conservées dans l'Hôtel du Palais. Il desservait plusieurs pièces : une desserte derrière la salle à manger, deux offices, un

escalier de service pour les domestiques et un cabinet d'aisance à l'extrémité de l'aile. Une porte, encore conservée, donnait accès à la cour. Rappelons que ce corridor et ces pièces formeront plus tard une partie de la suite du roi Edouard VII.

L'aile droite, au nord, se composait, de haut en bas, du cabinet de travail de l'empereur avec son cabinet d'aisance derrière un petit cabinet et le petit escalier privé. Un corridor, symétrique au précédent, partait de cet escalier et desservait les chambres des officiers. On retrouve, au bout de l'aile, le cabinet d'aisance, l'escalier de service et l'accès à la cour observés dans l'aile symétrique.

Au-dessus des pièces des ailes latérales, se trouvaient les chambres entresolées des domestiques. Comme le montre le plan aquarellé, ces entresols ne s'étendaient qu'à une partie du corps central seulement.

Le premier étage

Le premier étage était dévolu au logement du couple impérial, de sa famille et de sa domesticité.

Du haut de l'escalier, on débouchait sur un vestibule qui ouvrait entièrement sur le corridor central, dit "grand corridor d'honneur". Il donnait directement accès à la chambre de l'Empereur, situé au centre de la demeure comme la chambre de Louis XIV à Versailles. Une salle de bains reliait cette chambre à celle de l'impératrice. Elle était située dans le pavillon sud-ouest, le plus agréable, celui qui avait la plus belle vue. Napoléon III et Eugénie faisait donc salle de bains commune, ce qui n'était pas dans les usages français pour une demeure officielle, chaque souverain devant disposer de ses propres pièces. Ils faisaient preuve là d'usages bourgeois, ce qui est assez conforme à leur mode de vie à Biarritz. Derrière la chambre de l'Impératrice, se trouvaient un cabinet d'aisance, dénommé désormais, suivant l'appellation anglaise, "water closet", et une garde-robe.

Un corridor longeait, pareillement à celui du rez-de-chaussée, l'aile gauche et desservait les deux chambres de dames du palais et de la femme de chambre, ainsi que la salle d'atours. On retrouvait au bout, l'escalier de service et un wc.

A côté du vestibule, le corps central était composé, côté cour, à gauche, de chambres pour deux femmes de chambres. Celle de l'empereur était isolée, du côté de l'océan, de

l'appartement de la comtesse de Montijo, sa belle-mère, qui se composait de trois pièces : chambre, cabinet et chambre pour sa domestique.

La duchesse d'Albe disposait de la chambre symétrique à celle de l'impératrice, sa sœur. Il s'agissait, encore une fois, d'une vaste pièce à pans coupés, dotée d'un wc et d'un arrière-cabinet derrière l'escalier privé.

Le corridor de l'aile droite donnait accès aux chambres du duc d'Albe, beau-frère d'Eugénie, du grand maréchal, du chambellan, d'un officier d'ordonnance et d'une salle d'atours symétrique à la précédente. L'aile droite s'achevait là pareillement à celle de gauche.

L'accès aux combles se faisait par les deux escaliers de service des ailes et par l'escalier privé du corps central. Les pièces côté mer servaient de garde-meuble, ainsi qu'une autre côté cour, à côté de la chambre de l'horloge qui abritait son mécanisme. Une lingerie se trouvait à gauche de cette pièce.

L'aile gauche était desservie de même que les niveaux précédents. Une annexe de la lingerie formait la première pièce suivie de cinq chambres de domestiques et d'un wc.

L'aile droite, identique, contenait, quant à elle, six chambres de domestiques.

Suite à la création de la nouvelle aile en 1859-1860, la distribution du premier étage fut modifiée dans le corps central de la villa. La chambre de l'impératrice devint le salon de la comtesse de Montijo et sa chambre fut disposée à l'emplacement de l'ancienne salle de bain impériale. La chambre de l'empereur fut recoupée pour former deux chambres pour la domesticité de la comtesse et du prince impérial.

Celui-ci fut installé dans la chambre de la duchesse d'Albe. Un salon et un cabinet ensuite prirent place dans l'ancien appartement de la comtesse de Montijo. Le salon était anciennement sa chambre et le cabinet de toilette fut agrandi sur la chambre de sa femme de chambre.

Le célèbre docteur Ernest Barthez, médecin du prince impérial et véritable Saint-Simon de la cour impériale à Biarritz, fut installé dans une des chambres de l'aile droite. Il l'a dit " ni grande, ni longue, ni large" mais en revanche très haute de plafond. Elle donnait au nord et était couverte de papier peint à fond vert clair.

Distribution de la nouvelle aile de 1859-1860

La nouvelle aile se composait seulement d'un rez-de-chaussée avec un entresol au-dessus comme les ailes précédentes. Sa création entraîna une modification sensible de la distribution intérieure de la villa.

Sans doute lassé de monter le grand escalier et pour plus de commodités, le couple impérial décida de s'installer au rez-de-chaussée du nouveau bâtiment. La chambre de l'empereur fut ainsi établie près de son cabinet. Comme au premier étage, la salle de bains la séparait de celle de l'impératrice. Ces trois pièces, remaniées en 1904-1905, constitue l'actuelle suite impériale.

Napoléon III et Eugénie disposaient également d'une antichambre commune contre tous les usages français. Une salle d'atours de l'empereur fut disposée derrière l'escalier privé ouvrant sur le corridor d'accès à la nouvelle aile.

L'appartement de l'impératrice fut augmenté d'un cabinet de toilette particulier derrière l'escalier d'accès à l'entresol et d'une grande salle d'atours à laquelle on accédait par un corridor depuis cet escalier.

Comme les autres entresols, celui de la nouvelle aile fut dévolu aux chambres des domestiques.

2) L'Hôtel du Palais

L'analyse des intérieurs de l'Hôtel du Palais se limitera aux pièces principales du rez-de-chaussée, les plus importantes, celles où s'organisait et s'organise toujours la vie de l'établissement. Il s'agit des pièces historiques telles que voulues par Edouard Niermans à leur création en 1904-1905. Pour comprendre ses intentions, il convient de se reporter à ses plans.

Le Hall

Il se situe au droit d'une partie de l'ancienne cour de la Villa Eugénie, sur deux travées des ailes latérales et, au-delà, du vestibule, du grand escalier, de la salle des huissiers et de l'antichambre en pendant.

Niermans avait souhaité une pièce à la hauteur du prestige de l'hôtel avec ses colonnes de marbre rose Carica et vert Vilhonneur, issus des Pyrénées, évoquant, avec leurs chapiteaux

ioniques, comme celles à l'extérieur, le Grand Trianon à Versailles. Elles ont été disposées judicieusement au centre pour les premières et sur les côtés pour les secondes. Les marbres furent fournis par la maison Doat à Toulouse.

On dispose des dessins de l'architecte pour les murs et le plafond à caissons. Il s'agit d'un décor Louis XVI délibérément pesant afin de donner l'ambiance de luxe recherchée. Point de dorure inutile mais un plafond et des murs blancs.

Le plafond à caissons, réminiscence sans doute de ceux existants dans la Villa Eugénie, sont ornés de guirlande de feuillage, de grands cartouches à tête de lion et feuillages au droit des colonnes et au centre des poutres. On trouve aussi des guirlandes de fleurs et rubans sur les linteaux entre les colonnes.

Les murs sont scandés de pilastres ioniques comme celles-ci, auxquelles ils répondent dans la forme et la couleur.

Une grande glace, fournie par Gaston Codoni, répond, de l'autre côté du hall, à l'entrée à colonnes de la réception afin de donner un effet de profondeur semblable à celui pratiqué dans la Galerie des Glaces de Versailles. Les dames pouvaient s'y mirer pour arranger leurs toilettes. Elle est en effet la seule partie du hall ne servant pas d'entrée ou de passage.

La note dorée de la pièce est fournie par les lustres au milieu des caissons provenant, nous dit Niermans, de la maison Mildé père et fils à Paris. Il s'agissait d'une importante maison d'équipement électrique, distinguée à l'Exposition universelle de 1878 et à l'Exposition internationale de l'Électricité en 1881. Ce sont les lustres en bronze dorés voulus par Niermans en 1905. Ils rompent, par leur forme et leurs matériaux, avec les éternels lustres à pampilles. Rappelons qu'outre ses qualités d'architecte, Nierman était aussi décorateur.

L'ambiance du hall a beaucoup évolué depuis la Belle Époque. Il était agrémenté, à l'origine, de bambous et de nombreux meubles en rotin qui donnaient une touche d'exotisme en cette période d'Europe coloniale. Le décor rompait, une fois encore, avec le luxe habituel des palaces parisiens. Le mobilier était volontairement léger car le hall servait d'extension au restaurant et à la rotonde qui se trouvaient derrière lors des grands dîners ou des soirées de gala. Le mobilier en rotin fut complété ensuite de quelques fauteuils damassés et de chaises Empire.

Après la Seconde Guerre mondiale, le cadre s'enrichit de tapis au monogramme de l'hôtel, de vitrines d'objets de luxe, de canapés cramoisis dans les années 1970, et de meubles de bois doré, dit "Orloff", aujourd'hui.

De ce hall, on accédait directement au restaurant, emplacement du bar actuel. L'entrée dans l'axe de celle de l'hôtel permettait autrefois, grâce aux grandes baies de la rotonde ensuite, d'avoir une large vue perspective sur la mer et l'horizon, laquelle a été rompue lorsque les baies de la rotonde ont été rabaisées au début des années 1970.

Le Bar

Sous le Second Empire, se trouvaient ici deux salons, un grand et un plus petit. La cloison fut abattue en 1881 pour former le restaurant de l'hôtel. Niermans conserva l'emplacement de l'ancien hôtel-casino pour pouvoir y disposer la grande table des banquets tandis que la rotonde en prolongement était dévolue aux tables individuelles.

Le bar fut installé ici en 1982. Il présente un décor de style Empire, un des styles retenus par Niermans, avec le Louis XV et le Louis XVI, pour les intérieurs. Il se compose de sphinx ailés, de palmettes, de cygnes, de carquois...

Le plafond est à caissons comme le hall et la rotonde, mais plus vastes, ornés de rosaces aux angles. Il repose sur une corniche de motifs dorés sur fond blanc comme le reste du décor.

Les lustres, réalisés par Mildé frères également, sont datés de 1905. On y retrouve les aigles impériales et le monogramme de Napoléon III.

Sur les murs, sont des appliques de bronze doré de même origine.

La pièce a été disposée en surplomb de trois marches sur la rotonde et permet, à travers ses larges ouvertures entre les colonnes, de bénéficier d'une belle vue sur la terrasse et l'océan.

La Rotonde

La rotonde formait, à l'origine, avec l'ancien restaurant au-dessus, la grande salle de restaurant de l'hôtel. Elle servit aussi de salle des fêtes au même titre que l'actuel salon impérial.

Elle forme saillie sur l'ancienne grande terrasse de la Villa Eugénie, disposée entre ses deux pavillons latéraux.

Avant l'incendie de 1903, il n'y avait ici qu'une véranda. Niermans souhaita la transformer en hémicycle, dit improprement "rotonde" qui est un espace parfaitement circulaire. Il mesurait 25 m. de diamètre. L'architecte considérait la pièce dans son ensemble comme l'une des salles à manger-restaurant les plus vastes d'Europe !

Au-dessus de l'entrée, se trouvait une verrière haute, ouvrante et ventilé à l'aide de vasistas. Elle fut remplacée, lors du réaménagement de la pièce en 1926, par le plafond rayonnant à motifs dorés que l'on voit actuellement.

De ce côté, au-bas des colonnes du restaurant, on trouvait déjà, dans les années 1900, les bacs à plantes vertes qui l'isolaient de celui-ci.

La pièce ne se composait à l'origine, au centre, que d'une série de colonnes. Elles sont cannelées à moitié dans leur partie haute et, coiffées d'un chapiteau évasé d'esprit égyptien pour supporter un linteau à pans coupés. Il est orné de motifs dorés sur fond blanc comme le reste du restaurant.

Le plafond est aussi à caissons, disposés en éventails et ornés au centre, comme dans le hall et le bar, de lustres circulaires à suspensions et pampilles au-dessous, lesquelles ont disparu après-guerre. Comme les appliques, ils sont l'œuvre de Mildé frères à Paris.

A l'origine, de grandes baies vitrées ouvraient largement sur l'extérieur, fournies par Schwartz et Meurer. Elles se mouvaient à l'aide d'un système d'ouverture ingénieux à contrepoids réalisé dans les montants. On les couvrit à moitié de stores blancs à franges et de voilages jusqu'au bas. Elles furent réduites dans leur état actuel en 1971 pour diminuer la chaleur de la pièce en été. Elle était alors non climatisée et mal ventilée.

La pièce fit l'objet de nombreuses transformations. Elle fut en effet agrandie en 1925-1926. Cet agrandissement fut confié à Alfred Laulhé, architecte de l'Hôtel du Palais depuis 1904. Les nombreuses soirées de gala et autres festivités durant les Années folles avaient rendu cette opération inévitable.

Elle fut ainsi étendue d'une travée d'égale importance, en contrebas de la précédente au-delà des colonnes. Cela donna lieu à la création d'une seconde rangée de colonnes. La salle était

ainsi disposée en gradins depuis le haut du restaurant. Le plafond fut composé à l'identique du précédent et l'ancienne verrière remplacée par le plafond actuel.

Au centre de la salle, on avait réalisé un parquet à motifs en losanges et cabochons noirs qui servait aux bals de l'hôtel et dont la création fut très appréciée. Le reste de la salle était tapissée au sol comme aujourd'hui.

L'extension de 1926 fut ramenée au niveau du précédent en 1971, sans doute pour des commodités d'accès et de facilité du service. Les grilles en fer forgé XVIIIe, qui séparent chaque portion de la salle, rappellent la présence de ces gradins.

La décoration actuelle est de Philippe Belloir, réalisée en 2009.

Le Salon Eugénie

Successivement salle à manger de la Villa Eugénie, grand salon, salon des dames en 1905, salle des repas officiels d'Edouard VII de 1906 à 1910, bar de l'hôtel de 1957 à 1982, salon de l'impératrice dans les années 1980, la pièce est devenue restaurant gastronomique en 1988.

Il s'agit d'une des rares pièces d'origine de la villa impériale. Elle était, à l'origine, à pans coupés de chaque côté. Elle fut mise au carré du côté de l'entrée par Niermans en 1905.

En dépit des apparences, le décor Louis XVI n'est pas complètement celui de la villa. Il a été recomposé par l'architecte à partir des décors subsistants (corniche, dessus de portes) et des motifs bien connus d'hôtels particuliers parisiens de la fin du XVIIIe siècle, repris tout autour de la pièce.

La cheminée de marbre gris date de 1905 ainsi que le superbe lustre au centre de la pièce, œuvre de Mildé frères à Paris comme le reste de la lustrerie de l'hôtel.

La pièce était meublée à l'ouverture de l'hôtel en 1905 d'une réplique de la commode de Louis XVI à Versailles, conservée au château de Chantilly, d'une grande toile peinte au-dessus, de différents sièges de style Louis XV, d'un bureau de même style à pieds galbés, au centre, d'appliques semblables à celles du restaurant et de la rotonde, d'un buste de femme sur trépied, et de plantes vertes dans un grand vase derrière un paravent. Soit un ensemble hétéroclite, caractéristique de l'éclectisme du moment.

Le Grand Escalier

Cet escalier tournant à volées droites rampe sur rampe est typique des beaux escaliers de palace à la Belle Epoque. Il dessert quatre niveaux depuis le rez-de-chaussée. Ses marches sont en marbre beige.

Dans son dessin, il reprend les escaliers à effets d'enroulements des XVIIe-XVIIIe siècles, tels qu'initiés par François Mansart à l'hôtel de Guénégaud des Brosses (actuel Musée de la Chasse) à Paris, dans les années 1650.

Sa superbe rampe en fer forgé et sa volumétrie s'inspirent des escaliers de style rocaille, dit "Louis XV", fort appréciés à la fin du XIXe siècle et au début du suivant par l'aristocratie et la haute-bourgeoisie. Cette rampe est l'œuvre du serrurier biarrot Héguy, ancien élève des Arts et Métiers à Paris.

Niermans, comme ses confrères du XVIIIe siècle, a recherché ici la virtuosité du dessin et de la technique.

Comme de nombreuses parties de l'hôtel, disparues depuis, il pratiqua un éclairage zénithal tout en haut de la cage d'escalier pour permettre l'éclairage naturel de tous les étages.

Des panneaux sobres décoorent les murs blancs dans le prolongement de ce qui fut pratiqué dans le hall.

Le Salon impérial

Cette appellation ne date que de 1992 puisqu'il fut longtemps dénommé "salle des fêtes" jusque dans les années 1980, période où on la baptisa "bal impérial".

D'une superficie de 222 m², longue de 25 m., la pièce était, à l'ouverture de l'hôtel, divisée en deux parties : la salle de billard, d'une part, dans la première travée, la salle de lecture et de correspondance, la plus importante, d'autre part, dans les deux dernières travées. Elle fit aussi office de salle des fêtes quand elles ne pouvaient se tenir dans la rotonde.

Le décor est de style Louis XVI avec ses grandes colonnes cannelées d'ordre corinthien, ses lambris de grotesques en arabesques, ses staffs de putti et autres motifs dans les trumeaux et en dessus de portes, réalisés par la maison Raynaud à Paris.

Le caractère remarquable de l'ensemble réside dans le décor peint réalisé par Paul Gervais à Paris en 1905 sur le thème de "Jason et la Toison d'or". Les toiles dans les trumeaux ont pour thèmes : "Au son de la lyre d'Apollon, le navire Argo est lancé à la mer" ; "Inspiré par

l'amour de Médée, Jason s'empare de la Toison d'or" ; "Malheureux et vieilli, Jason n'a de consolation qu'auprès de l'épave de la Toison d'or".

Ces toiles, ainsi que celles des voussures, furent masquées en 1959, les premières par des panneaux couverts de damas sur lesquels on disposa des cadres, les secondes par des panneaux en faux marbre. Fort heureusement, elles furent dissimulées à la vue et non supprimées comme souvent à cette époque. Elles furent remises à jour et restaurées en 1992-1993, puis en 2014.

La verrière au-centre de la salle a été réalisée par le même serrurier que celui de l'escalier. Elle fut remplacée en 1958, 1971 et 2013-2014. Ce fut là, l'occasion d'une restauration générale de la pièce.

Au bout de la salle, se trouve une rotonde qui servait de jardin d'hiver, où l'on installa le bar de l'hôtel en 1905. La pièce fut fermée en 1959 par une cloison pour servir d'espace de stockage. L'ensemble fut dégagé en 2013-2014 pour la réhabilitation de cet espace dévolu désormais aux buffets et cocktails. Seules les colonnes de fonte et le parquet sont d'origine.

La Suite impériale

Elle est située à l'emplacement des anciens appartements de Napoléon III et d'Eugénie. Elle est, avec le Salon Eugénie en symétrie, la partie la plus ancienne de l'Hôtel du Palais.

Le salon constituait la chambre de l'impératrice et la chambre actuelle, leur salle de bain. L'emplacement de celle-ci fut conservé dans le plan de Niermans en 1904, séparée par une cloison pour le bain et le cabinet de toilette.

La salle de bain est aujourd'hui disposée au droit d'une ancienne salle de service.

La chambre de Napoléon III était ensuite de la chambre actuelle.

Son cabinet de travail, dans le pavillon à pans coupés, fut transformé en fumoir par Niermans et sert aujourd'hui de cuisine de relai de la rotonde.

III. Le Spa impérial

Réalisé en 2005-2006, le spa impérial est installé dans l'ancienne annexe de l'hôtel, bâtie en 1905 par Niermans à l'emplacement de l'ancien pavillon des courriers. Ce pavillon, érigé par Raquin en 1893, était alors carré, en brique et pierre, couvert à l'italienne.

Niermans l'augmenta sous la forme d'un pavillon mansardé de même style avec avant-corps latéraux.

Ce pavillon fut dédoublé et surélevé en 1920 par Alfred Laulhé qui s'inspira d'un des pavillons des écuries de l'ancien domaine impérial. Il reprit le modèle de couverture de l'aile nord. Son garde-corps ajouré sera supprimé en 1963-1964 à l'occasion de travaux de couverture.

L'annexe conserva sa vocation du traitement des courriers et télégrammes au rez-de-chaussée tandis que les étages furent dévolus au logement du personnel, vocation qu'il conservera exclusivement après la guerre.

Bibliographie

ARDOUIN Etienne, *Villa Eugénie*, Biarritz, s.d. (1869).

BADETH Yves, "La Villa Eugénie, visage du Second Empire", *Bulletin de la Société des Amis du Château de Pau*, n° 120, 1990, p. 9-27 et illustrations.

BARTHEZ Docteur, *La famille impériale à Biarritz*, réimpression des éditions Lavielle, Biarritz, 1989.

BEAUFILS Monique et Julie, *Biarritz. Mémoires en images*, Biarritz, 2003.

Biarritz au vent du large, collection "Monographie des villes et villages de France", dirigée par M.-G. MICBERTH, Paris, 2001.

BILAS Charles – BILANGES Thomas : *Les élégantes du Pays basque. Architectures plurielles, 1860-1930*, Paris, 2012, p. 76-81.

D'ALBARADE Marie, *La belle histoire des palaces de Biarritz, époque II*, Biarritz, 2010.

D'ARCANGUES Guy, "C'était l'époque où...", *Atlantica*, n° 108, janvier 2003, p. 18-19.

GRANGER Catherine, *L'empereur et les arts. La liste civile de Napoléon III*, coll. "Mémoires et Documents de l'Ecole des Chartes", n° 79, Paris, 2005.

"Souvenirs et anecdotes de Jules Labat", septembre 1913, *L'Echauguette*, n° 18, 2011, p. 5-14.

JOANTHO Louis de, *Biarritz illustré*, Biarritz, 1885.

JOLY Isabelle, *Hôtel du Palais-Biarritz. Diagnostic intérieur*, Bayonne, juillet 2016.

LA CERDA Alexandre, *Napoléon III, Eugénie et la chapelle impériale de Biarritz*, Biarritz, 1998.

LABORDE Jean, brochure de présentation illustrée de l'Hôtel du Palais, sans titre, Biarritz, 1925.

LABORDE Jean, "L'Impératrice Eugénie à Bayonne et Biarritz", *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, décembre 1955, p. 147-166 ; n° 75, janvier 1956, p. 1-20.

LABORDE Pierre, *Histoire du tourisme sur la côte basque, 1830-1930*, Biarritz, 2001.

LAPARRA-VULLIEZ Wanda, *Gloire de Biarritz*, Paris, 1979.

LAPARRA-VULLIEZ Wanda – D'ARCANGUES Pierre et Guy, *L'Hôtel du Palais*, Biarritz, 2003.

LEBOURLEUX André, *La Villa Eugénie*, n° hors-série *Atalaya-L'Echauguette*, s.l.n.d.

LECAT Marie-France, *Villa Eugénie ou les promenades d'une impératrice*, Biarritz, 2014.

L'Impératrice Eugénie et son temps, cat. expo. de l'Hôtel du Palais, Biarritz, 1963.

LORMIER Dominique, *Biarritz à la Belle Époque*, collection "Mémoire d'une ville", Aquitaine, s.l., 1998.

MÉRIMÉE Prosper, *Une correspondance inédite* (octobre 1854-février 1863), avertissement de Fernand Brunetière (3^e édition, Calmann-Lévy 1897 - publiée pour la première fois dans *La Revue des Deux Mondes*).

NIERMANS Edouard-Jean – DOURGNON Lazare, "La reconstruction de l'hôtel du Palais", *La Gazette des Eaux*, 24 décembre 1905.

PINCHON Jean-François, *Edouard Niermans. Architecte de la Café-Society*, Liège, 1991.

PUYAU Alain (sous la direction de), *Mémoire de Biarritz*, Biarritz, 2013.

"Reconstruction de la Villa Eugénie. Le nouveau style du Palais", *Biarritz Magazine*, n° 116, février 2003, p. 25-27.

ROUSSEAU Monique et Francis, *Biarritz Promenades*, Anglet, 2002.

SAVOYE Marie-Claude, *Le domaine impérial de Biarritz depuis sa formation jusqu'à sa vente (1854-1900)*, maîtrise d'histoire contemporaine, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Département Histoire, sous la direction de Melle Legrand, MM. Papy et Chadefaud, 1985-1986.

SÉGOT Jean-Philippe, *Il était une fois... l'Hôtel du Palais*, Biarritz, 2003.

SÉGOT Jean-Philippe, "Hôtel du Palais. Comment fut sauvé le palace après la guerre ?", *Atalaya*, n° 38, 2013, p. 5-14.

Sources

Bayonne, Médaithèque

Fonds ancien, C 236

Bayonne, Musée basque et de l'histoire de Bayonne

2948, E1026, E 1145, E 4816, E 4821

Bayonne, Pôle des Archives Départementales des Pyrénées Atlantiques

3 D 42 ; 5 MI 1 à 55 ; 1 M 20 ; 1 M 59 ; 4 H 29 ; 2 O 3 ; 3 Q 23 ; 1 I 16 ; 2 L 46

Biarritz, Archives municipales

Recueil d'articles de presse (1882-2007) ; clichés non cotés

Biarritz, Musée historique

Fonds Hôtel du Palais, Villa Eugénie, Napoléon III, Eugénie de Montijo, Prince impérial

Paris, Archives Nationales

F 21 1349, 1350/A-B ; O 5 479, 690 ; AB XIX 3347 ; Cartes et plans, VA 164/1, CLXIV/90, F 21 3502/21

Paris, Etude Letulle

Statuts de la Société de l'Hôtel du Palais du 31 octobre 1903

Vente de la Société de l'Hôtel du Palais du 5 décembre 1903

Déclaration de souscription et versements + Dépôt des statuts de la Société Fermière des Hôtels de Biarritz du 21 juin 1928

Vente par la Société Fermière des Hôtels de Biarritz du 28 février 1934

Paris, Institut Français d'Architecture (IFA)

Fonds Hennebique, 1882/16

Fonds Niermans, 76 Ifa 1064/3, 043 Ifa B1.17, 43/68

Fonds privés

Clichés d'Antoine Boulant et de sa famille

Clichés Pierre Laborde

Exposition "Biarritz : Le mystère Boulant", Biarritz, 2016 (commissariat : Didier Marcelis, Colette Messenger-Boulant).